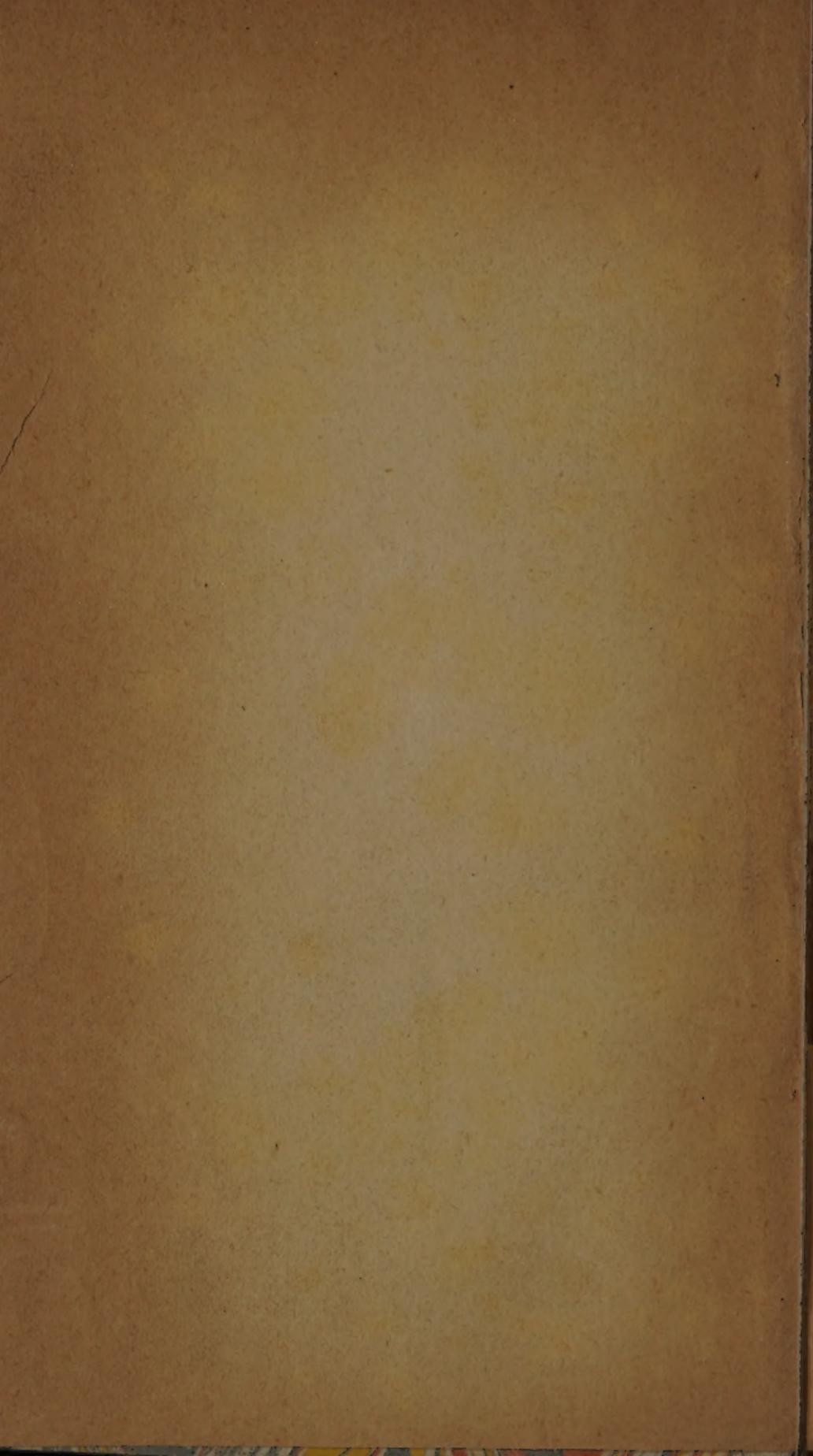




62 (21)

18789

1/6/16  
No. 1 Paris  
9/07



DE LA  
GENERATION  
DES VERS  
DANS LE CORPS DE L'HOMME;

*DE LA NATURE ET DES ESPECES  
de cette maladie ; des Moyens de s'en préserver  
& de la guérir.*

TROISIÈME EDITION ,

Considérablement augmentée , & formant  
un Ouvrage nouveau , avec Figures.

PAR M. ANDRY , CONSEILLER DU ROY ,  
*Lecteur & Professeur en Médecine au Collège Royal ,  
Docteur Régent , & ancien Doyen de la Faculté de  
Médecine de Paris , &c.*

TOME SECOND.



A PARIS,

Chez { la Veuve ALIX , au-dessus de la rue  
des Noyers , au Griffon. } rue saint  
{ LAMBERT & DURAND , à la Sagesse } Jacques.  
& à saint Landry.

---

M. D. CC. XLI.

AVEC APPROBATION ET PRIVILEGE DU ROI.

18789

*Vermiculi vivos nos torquent, & mortuos consumunt, ut verè. Job. Cap. VIII. v. 5. Caro mea undique verminosa est. Thom. Barth. Acta Med. & Philosoph. T. V. \**

Les Vers nous tourmentent pendant notre vie, & nous consomment après notre mort : ce qui confirme bien la parole de Job, *chap. VIII. v. 5. MA CHAIR N'EST QUE POURRITURE. Thom. Barth. Act. de Med. & de Philosoph. T. V.*

\* Ce passage n'est pas dans la Vulgate, selon les mêmes termes que le cite ici Bartholin. Elle porte : CARO MEA REPLETA EST PUTREDINE, MA CHAIR EST PLEINE DE POURRITURE. Mais l'Hébreu porte : MA CHAIR EST CHARGÉE DE VERS ; & la Version des Septantè, MON CORPS EST COUVERT DE POURRITURE ET DE VERS.





DE  
LA GENERATION  
DES VERS

Dans le Corps de l'Homme.

---

CHAPITRE SIXIÈME.

*Des Moyens de se garantir des  
Vers.*

**Q**N ne peut être préservé  
des Vers après sa mort ;  
& celui qui meurt au mi-  
lieu de l'abondance, plein  
de force & de richesses, dont le  
corps est rempli du meilleur suc, (a)

(a) *Iste moritur robustus, dives & felix ; viscera*  
Tome II.

& dont les os sont comme pénétrés de la moëlle qui les a nourris, (a) fera mangé de ces Insectes dans le tombeau, comme le plus malheureux & le plus pauvre. Tout ce que l'homme peut prétendre, est de s'en garantir pendant sa vie; c'est de quoi nous allons tâcher de donner quelques moyens.

Trois choses nous rendent sujets aux Vers; le mauvais air, les mauvais alimens, & le mauvais usage des bons; c'est-à-dire, que pour se préserver des Vers, il faut respirer un bon air, éviter certains alimens, & user avec regle de ceux qui conviennent.

La qualité que l'air doit avoir par rapport à ce que nous nous proposons ici, c'est d'être pur & subtil: un air de cette sorte est moins rempli de semences de Vers; il réveille la chaleur naturelle, favorise

*ejus plena sunt adipe, & medullis ossa illius irrigantur: alius vero moritur in amaritudine animæ, absque ullis opibus; & tamen simul in pulvere dormient, & Vermes operient eos. Job. Cap. 21. v. 24.*

(a) Voyez Chap. XIV. Art. 1 où j'explique en quel sens on peut dire que la moëlle nourrit les os.

le cours du sang, empêche les humeurs de se corrompre par le repos, & ôte aux semences vermineuses, qui sont dans le corps, ce qui pourroit faire éclore les Vers qu'elles renferment. L'air épais & impur au contraire, outre qu'il est tout chargé de semences de Vers, corrompt les humeurs en les arrêtant par sa grossiereté, & en les altérant par son impureté; & ainsi prépare aux Vers, dont il introduit, ou dont il rencontre déjà dans le corps les semences, toute la matiere nécessaire à leur nourriture & à leur accroissement.

Les alimens qu'il faut éviter, pour se garantir des Vers, sont les laitages, excepté le beurre; ce sont les choses sucrées, les viandes vinaigrées, le cidre, les pignons, les melons, les champignons, &c. Je dis les viandes vinaigrées, rien ne réveillant plus les Vers que le vinaigre, ainsi que l'expérience le fait voir, d'ailleurs cette liqueur étant elle-même toute pleine de ces Animaux, ne peut qu'introduire dans le corps une grande quantité de

Vers, & de semences à Vers. Qu'elle soit remplie de Vers, c'est un fait dont tout le monde se peut convaincre par les yeux : Et puisque nous en sommes là-dessus, il ne sera pas inutile de rapporter tout ce qui s'observe à ce sujet dans le vinaigre par le moyen du microscope. La première chose est, qu'il y a dans le vinaigre un très-grand nombre de Vers faits comme des Anguilles, dont les uns sont vivans, & les autres morts ; que les premiers vont & viennent, ainsi que des Poissons, & que les autres demeurent au fond, où ils se corrompent peu à peu, & où ils forment comme une légère fange, d'où naissent ensuite d'autres Vers. La seconde, que plus le vinaigre est fort, & plus on y remarque de Vers. La troisième, que quand le vinaigre est dans le tonneau, il y a plus de Vers vivans, & que quand il est en bouteilles, il y en a plus de morts. La quatrième, que si on passe le vinaigre par un couloir, on n'y remarque de trois jours aucun Ver, après quoi il en vient

d'autres. La cinquième, qu'un gros de Thériaque, jetté dans deux pintes de vinaigre, en tue tous les Vers. La sixième, que si après avoir mêlé cette Thériaque dans le vinaigre, on laisse pendant un mois au Soleil ce mélange dans un vaisseau bien bouché, ayant soin d'agiter le vaisseau de temps en temps, & qu'au bout du mois on filtre la liqueur, on aura un vinaigre exempt de Vers pour toujours, & un excellent antidote contre la peste & contre les fièvres malignes. La septième, que l'on observe plus de Vers dans le vinaigre rosat, que dans aucun autre : toutes expériences que chacun peut faire, & dont on peut tirer bien des conséquences utiles pour la santé.

Quoiqu'il faille éviter le vinaigre quand on veut se garantir des Vers, il ne s'ensuit pas que toutes les choses aigres doivent être évitées dans ce dessein ; l'esprit de nitre, par exemple, l'esprit de soufre, l'esprit de sel dulcifié, sont bons contre les Vers, aussi-bien que le jus de citron & de grenade.

Nous avons un grand nombre d'exemples de personnes que l'usage de certaines choses aigres a rendu sujettes aux Vers; & Spigelius raconte qu'ayant été appelé, pour voir cette Dame Allemande, (a) dont nous avons parlé dans le Tome I. laquelle rendit un morceau de Ver plat, qui fit tant de mouvemens, & l'ayant interrogée sur l'état où elle s'étoit trouvée auparavant, & sur sa maniere de vivre, il apprit d'elle qu'étant fille, elle étoit fort sujette aux Vers ronds; qu'alors elle mangeoit souvent du lait caillé; aimoit sur-tout le lait aigre, & tous les alimens aigres.

La plupart des aigres engendrent des Vers, & si on l'observe bien, on verra que tous les enfans, qui ont des Vers, ont l'haleine aigre.

Quant aux pignons, dont on affaisonne la plupart des viandes en plusieurs Provinces, ils engraisent, font une bonne nourriture, conviennent dans la phthisie, dans la strangurie, dans l'âcreté de l'urine; mais cependant sont plus pro-

(a) Spigel. de Lumbr. lat. Cap. 13.

pres qu'aucunes choses à nourrir certaines sortes de Vers ; l'expérience l'a fait voir , & je pourrois en citer plusieurs exemples. Panarolus en rapporte un , assez digne de remarque. En 1652. à Rome au mois de Mars , une Religieuse Capucine , qui avoit été sujette à des syncopes & à plusieurs autres maladies , rendit par la bouche un Ver vivant , qui avoit deux cornes comme un Limaçon , & six pieds ; il étoit rond & long , ne passant pas néanmoins la longueur de deux doigts. Panarolus voulut voir ce qui seroit contraire à ce Ver , & fit dans ce dessein plusieurs essais , qui méritent bien d'être rapportés. Il chercha d'abord comment il le pourroit nourrir ; il s'avisa de lui donner des pignons , ce qui réussit si bien , qu'avec cela il le fit vivre treize jours ; pendant ce temps-là il recourut à divers remèdes pour le tuer : il commença par la thériaque seule , puis la mêla dans du vin , ensuite dans du vinaigre ; il vint après cela à l'oignon , à l'ail , à l'eau thériacale , à l'esprit

de vitriol mêlé dans l'eau de chardon bénit, au mercure, au sel ; mais tous ces remèdes furent inutiles, & le Ver mangeoit toujours les pignons. Douze jours se passèrent ainsi, & le treizième une Dame de qualité pria Panarolus (a) d'éprouver d'une huile qu'elle avoit, qu'elle disoit être extrêmement bonne contre les Vers. Panarolus en fit l'expérience le même jour, & la seule odeur de cette huile tua le Ver. C'étoit une huile qui sentoit la thériaque, & qui s'évaporoit aisément : ce qui fit juger à Panarolus que ce pouvoit être quelque extrait de thériaque bien préparé ; quoi qu'il en soit, cette huile fit mourir le Ver, & les pignons le conserverent vivant contre tous les autres remèdes.

Pour les melons, l'expérience ne confirme que trop ce que dit Cardan, que c'est un fruit qui produit beaucoup de corruption, & qui renferme ensemble toutes les mauvaises qualités qui se trouvent séparément dans les autres : un fruit

(a) Panarol. *Iatrolog. Pentecost. 4. Observ. 29.*

qui nuit à l'estomac , au foie , à la rate , aux intestins , aux poumons , aux reins , à la vessie : un fruit qui remplit le corps de venin , cause des fièvres pestilentiellees ; qui ne s'associe bien avec aucun breuvage ; qui avec le vin , engendre des humeurs pernicieuses , produit des phlegmons , & plusieurs autres maladies : qui avec l'eau , cause des lenteries , & d'autres flux de ventre dangereux. Je voudrois pour la santé publique , dit Panarolus , que les Magistrats interdisissent l'entrée de ces fruits dans les Villes ; car quelle plus grande peste , dit-il , a-t'on à craindre que celle de ces sortes de fruits , qui font mourir tous les ans plusieurs milliers d'hommes ? Ce que souhaitoit ce Médecin , se pratique en partie aujourd'hui à Paris. Le sage Magistrat , par les ordres duquel la Police y est si bien entretenue , voulant prévenir les maladies qui pourroient courir parmi le peuple , a soin tous les ans de défendre l'entrée des melons passé le mois de Septembre , qui est le temps après lequel ils sont

plus dangereux. Les melons ne sont point sujets à être mangés des Vers, mais ils ne laissent pas d'en produire beaucoup dans le corps par les crudités qu'ils y causent.

Au regard des Champignons, c'est une regle générale qu'ils sont très-indigestes; or, tout ce qui est indigeste, à moins qu'il ne le soit par sa dureté, comme les noyaux de cerise & les pepins de raisins, fait beaucoup de corruption, & par conséquent doit être évité quand on craint les Vers.

Les Champignons font un sang grossier & épais, forment des obstructions, demeurent long temps dans l'estomac, & empêchent la digestion des autres alimens par un mauvais suc qu'ils rendent, & dont l'estomac est toujours fatigué; quelquefois même ils restent plusieurs jours dans l'estomac sans se digérer, & alors ils peuvent produire des maladies très-dangereuses. J'en ai vu, il y a quelques années, un triste exemple en la personne d'un Auditeur des Comptes, nommé M. Bonnet de Cuviers, lequel mou-

rut subitement en revenant de la Foire S. Laurent, vers la fin de Septembre de l'année 1699. Il passoit en son Carosse, à neuf heures du soir, dans la rue Briboucher, pour s'en retourner au Faubourg S. Germain, où il demouroit. Comme il étoit à l'entrée de la rue, il fut saisi d'un assoupissement profond, qui fit croire d'abord à deux de ses amis, qui étoient avec lui, qu'il faisoit semblant de dormir; mais ces Mrs ayant peu après reconnu que leur ami se trouvoit mal, firent arrêter le Carosse au bout de la rue, devant la boutique d'un Chirurgien, nommé M. Dupati: on prit le Malade qui n'avoit plus de force ni de connoissance, on le transporta chez le Chirurgien, qui lui donna aussi-tôt l'émétique, lequel ne fit nul effet, parce que la gorge étoit tellement engagée, qu'il ne put passer. Je fus appelé sur ces entre-faites; ie fis d'abord saigner le Malade; le sang sortit fort épais, se figeant dans les palettes en même temps qu'il y tomboit. Quand la saignée fut faite, le Malade s'agita

beaucoup, & je m'apperçus d'un effort qu'il fit, pour rejeter quelque chose du fond de l'estomac; aussi-tôt je pris une serviette, que je trouvai sous ma main, & la lui présentant à la bouche, je reçus dedans, un quartier de champignon; je demandai d'abord s'il n'avoit point mangé de champignons ce jour-là, & ses amis me dirent, qu'il y avoit trois jours qu'il en avoit mangé dans un ragout, qu'au reste il n'avoit fait aucun excès; les laquais, que j'interrogeai, me répondirent la même chose. Enfin après bien des agitations, on manda M. de Fresquieres, qui étoit son Médecin, lequel fit réiterer la saignée. Mais tous ces secours furent inutiles; la connoissance ne revint point au Malade, & il mourut sur les dix heures du soir chez le Chirurgien.

Il est difficile de ne pas juger que les champignons furent la cause de cet accident; puisque le Malade en rendit un morceau qui s'étoit conservé trois jours dans son estomac, sans s'y digérer. Je ne prétends pas

conclure de-là , que tous ceux qui mangent des champignons ayent à craindre un si triste sort ; mais du moins on peut connoître par cet exemple , combien cette nourriture est indigeste , & par conséquent capable de cette corruption qui peut donner lieu à la génération des Vers. On trouve dans les Journaux de Bartholin , ( *a* ) une histoire presque semblable , d'un homme , qui après avoir mangé des champignons à son souper , tomba en apoplexie , mais qu'on fit revenir heureusement en lui brulant du souphre sous le nez. On en trouve un autre dans Pierre Gontier , ( *b* ) au sujet d'un neveu qu'il avoit , lequel pensa périr au milieu de la nuit , d'un étranglement qui lui prit pour avoir mangé des champignons le soir.

Les truffes ne sont pas moins dangereuses que les champignons , & l'on peut voir là-dessus le Chapitre IV. de ce Traité , Observation huitième.

( *a* ) *Tbom. Barth. Tom. III. Cap. CXVI.*

( *b* ) *Petr. Gont. de Cibis ab olerib. Pet. Cap. XXV.*

Il n'est pas toujours en notre pouvoir de nous garantir des Vers ; ces Animaux se forment souvent en nous , dans un âge , où l'on est incapable de veiller à ce qui nous peut nuire. C'est aux meres & aux nourrices d'avoir ce soin pour leurs enfans , & de prendre garde de ne leur rien donner qui puisse produire en eux de la corruption. Ce qui fait que la plûpart des enfans sont sujets aux Vers , c'est le lait trop vieux qu'on leur présente dès qu'ils sont nés , & la bouillie dont on les nourrit trop tôt. Le premier lait , que doivent succher les enfans , est celui qui se trouve aux mammelles des nouvelles accouchées , c'est un lait purgatif qui délivre l'enfant de toutes ses humeurs superflues , & qui ne chargeant point l'estomac , n'y cause point ces crudités , qu'un lait plus vieux & plus nourrissant , ne manque jamais d'y produire. On a recours , dit Spigelius , ( a ) à des médicamens pour purger les enfans nouveau nés , & l'on néglige la meilleure de toutes

( a ) Spigel. de formato fœtu parte secundâ. Cap. 3.

les médecines, qui est le lait que la nature prépare dans les mamelles des nouvelles accouchées. Ce lait est un aliment médicamenteux proportionné à la foiblesse des enfans nouveaux nés, & qui devenant tous les jours moins purgatif, ne devient nourriture qu'autant que l'estomac a la force de le digérer; d'où il arrive que le ventricule n'est point surchargé, & qu'il est exempt de ces crudités, qui tombent dans les intestins, & y font éclore des Vers.

Quant à la bouillie, cette nourriture grossière, donnée aux enfans avant qu'ils ayent atteint le troisième ou le quatrième mois, cause beaucoup de crudités en eux, surtout lorsque la farine, dont on la fait, n'a pas été cuite dans le four; car alors la bouillie en est plus pesante & plus indigeste: ce qui la rend propre à la génération des Vers. La farine qu'on destine à la bouillie des petits enfans, doit être mise au four dans une terrine après que le pain en est tiré, & être alors remuée de temps en temps pour

qu'elle cuise également. Quoique la bouillie faite de cette farine soit fort légère, il est bon néanmoins de n'en donner aux enfans qu'une ou deux fois par jour, & encore faut-il que les Nourrices ayent soin de les faire tetter peu après ; afin que cette même bouillie soit délayée par le lait, & se digere plus facilement.

Ce n'est pas assez de prendre de bons alimens, pour se préserver des Vers ; il faut observer de certaines regles dans l'usage qu'on en fait. Cet usage consiste en trois choses ; la premiere, à manger dans un temps qui soit favorable à la digestion ; la seconde, à observer dans les viandes un ordre, qui ne puisse point troubler la coction qui s'en doit faire ; car tout dépend de la bonne digestion, les crudités faisant presque toute la corruption, qui rend nos corps sujets aux Vers ; & la troisieme à ne point trop manger, ou trop boire à chaque repas ; ce qui empêcheroit encore plus la digestion que toutes les autres fautes qu'on pourroit commettre ; à  
quoi

quoï je puis ajouter pour quatrième précaution, de ne point manger trop de viande.

Pour le temps, il y a trois choses à observer; la première, c'est l'appétit, j'entends un appétit sain, & non malade; un apétit qui vient du besoin de la nature, & qui fait que les viandes se mangent avec plus de gout, qu'elles sont plus étroitement retenues dans l'estomac, & qu'elles s'y digèrent plus parfaitement: ce qui fait dire à Hippocrate, que lorsque l'appétit nous invite à une chose, il la faut préférer à toute autre, (a) quand même elle ne seroit pas d'une si bonne qualité, parce qu'en effet cet appétit fait qu'elle se digere mieux.

La seconde, est la coction des alimens du dernier repas qu'on a fait; car il ne faut jamais se mettre à manger qu'on n'ait lieu de croire que ces premières viandes sont digérées; autrement la coction est troublée, il se fait des crudités, & tout le corps se remplit d'humeurs.

(2) Aphor. 38. sect. 2.

corrompues propres à nourrir des Vers. Aussi voyons-nous par expérience, que ceux qui mangent à toute heure, sans observer aucun temps, sont plus sujets aux Vers que les autres.

La troisième, est d'avoir l'estomac dégagé avant que de manger ; car s'il est plein d'humeurs corrompues, les viandes, au lieu de s'y bien digérer, y contracteront le vice de ces humeurs : ce qui a fait dire à Hippocrate, que plus on nourrit un corps impur, & plus on l'endommage. (a) Le moyen de chasser cette corruption, ou de la prévenir, est de prendre quelquefois avant le repas un peu de casse, ou quelque autre chose d'équivalent, pour vider l'estomac.

Pour ce qui regarde l'ordre des viandes, il faut commencer par les plus faciles à digérer ; parce que celles-ci n'étant point retenues par d'autres d'une digestion plus lente, sortent de l'estomac aussi-tôt qu'elles sont digérées, & ne s'y corrompent pas comme elles feroient

(a) *Aphor. II. 10.*

si elles y séjournoient après la coction faite. Ainsi les choses molles se doivent prendre ordinairement avant les dures, les humides avant les sèches, les liquides avant les solides, celles d'une qualité chaude avant celles d'une qualité froide, prenant garde toutefois de ne point trop donner dans la variété des mets; cette diversité de viandes, qui fait la douceur des repas, ne produisant que la corruption (a) & les Vers.

J'ajouteraï ici qu'il est bon de se tenir en repos quelque temps après le repas, parce que le prompt-exercice, après qu'on a mangé, cause beaucoup de crudités, & par conséquent beaucoup de corruption.

La digestion ne se fait pas toute dans l'estomac, elle se perfectionne encore dans les intestins gresles, & cela par le moyen de la bile, qui y vient par le conduit & par le pore biliaire; en sorte que lorsque le foie, ou que le conduit dont nous venons de parler, ne sont point obstrués, cette bile entrant dans le

(a) *Dulcedo illius Vermes. Job. 24 v. 24.*

duodenum , & de-là dans le reste des intestins , y acheve l'ouvrage de la digestion , & empêche par ce moyen , qu'il ne s'y fasse de la corruption. Il s'ensuit de-là , que c'est une bonne précaution , pour se garantir des Vers , de prendre de temps en temps des choses qui puissent prévenir , ou corriger les obstructions du foie.

On demandera peut-être comment il se peut faire que certaines choses soient meilleures au foie qu'aux autres viscères ; & si c'est qu'elles ayent de l'intelligence , pour s'attacher au foie plutôt qu'aux poumons ou ailleurs ?

Cette raillerie , qu'on fait sur la vertu de certains remedes , est mal fondée , & voici une expérience qui montre comment les remedes , sans avoir une intelligence qui les conduise , vont porter leur effet à une partie plutôt qu'à une autre.

Que l'on jette de l'eau-forte sur un composé d'or & d'argent , cette eau-forte s'attachera à l'argent , le dissoudra , & coulera sur l'or sans y faire impression. Jetez de l'eau

regale sur ce même composé, cette eau ira porter son action sur l'or, & ne touchera point à l'argent; d'où vient cette différence? Est-ce que ces eaux ont de l'instinct, pour aller dissoudre, l'une l'argent plutôt que l'or, & l'autre l'or plutôt que l'argent? non sans doute: mais c'est que les parties insensibles de ces eaux sont de différentes figures, & les pores de ces corps aussi; en sorte que lorsque l'eau-forte, par exemple, trouve un corps comme l'or, dont les pores ne sont pas proportionnés à la figure de ses pointes, elle coule dessus sans y faire d'impression, & si-tôt qu'elle en trouve un, dont les pores sont figurés d'une manière propre à recevoir ses pointes, comme est l'argent, elle s'infinue dedans, & en sépare les parties. Il faut raisonner ainsi de l'action des remèdes sur des parties du corps, plutôt que sur d'autres. Et pour mettre la chose dans un plus grand jour, imaginons un corps artificiel, fait de verre, dont les poumons soient d'or & le foie de fer. Supposons

dans les vaisseaux de ce corps, de l'eau-forte au lieu de sang, ne conçoit-on pas que cette liqueur, étant portée aux poumons, n'y mordra point; & que si-tôt qu'elle rencontrera le foie, elle s'y attachera, & agira dessus? Imaginons encore la chose autrement. Supposons les poumons de verre, & le foie d'or, & en même temps les conduits de ce dernier embarrassés de petites parties de fer difficiles à ôter, comment s'y prendre, pour lever les obstacles que ces parties de fer feront dans le foie? C'est de jeter de l'eau-forte dans ce corps artificiel; car alors nous concevons que cette eau, sans endommager les poumons, (auxquels je suppose qu'elle sera portée par une circulation qu'on peut imaginer) & sans endommager la substance du foie, dissoudra les parties de fer qui seront dans ce dernier viscère, & en rendra les passages libres. Voilà une image de ce qui se passe dans le corps animé, lorsque les remèdes agissent sur certaines parties plutôt que sur d'autres.

Si ces exemples ne fussent pas , pour faire comprendre la chose ; en voici un plus clair , rapporté par Mr Tournefort dans cette sçavante These , qu'il fit soutenir le 14. de Novembre de l'année 1697. dans les Ecoles de Médecine de Paris.

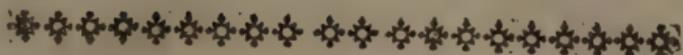
Prenez deux couloirs de papier gris , dont l'un soit imbibé d'huile , & l'autre d'eau ; versez dans chacun , de l'eau & de l'huile mêlés ensemble , l'eau seule coulera au-travers de celui qui sera ( a ) pénétré d'eau , & l'huile seule au-travers de l'autre. Supposons que ces couloirs communiquent ensemble par plusieurs tuyaux , qui portent à l'un , le résidu de l'autre , n'est-il pas vrai que toute l'huile contenue dans le couloir abreuvé d'eau , passera au-travers du couloir abreuvé d'huile , & que toute l'eau contenue dans le couloir imbibé d'huile , passera à travers le couloir imbibé d'eau. C'est ainsi qu'il faut raisonner de l'effet des remedes qu'on préfère , les uns pour passer à travers

( a ) *Quaest. medic. an morborum curatio ad leges Mechanicæ referenda?*

les reins & les nettoyer, les autres pour purger le foie, les autres pour humecter & rafraîchir les p<sup>o</sup>ûmons. Ces remedes sont portés à toutes les parties; mais ils pénètrent les unes plutôt que les autres, selon le rapport qu'ils y trouvent avec la matiere, dont ces parties sont abreuvées, ou composées.

Les excès de Venus font une des choses les plus contraires à la bonne constitution du foie, & les plus propres à y produire des obstructions. Ces excès affoiblissent outre cela l'estomac, en dissipant la chaleur naturelle, & causent par ce moyen une corruption, qui peut produire beaucoup de Vers.

La trop grande application d'esprit, & les grands efforts d'étude, font quelquefois plus de tort à la digestion, & causent plus de corruption que les excès, dont je viens de parler, sur-tout quand on se met à des lectures longues & appliquantes, d'abord après les repas.



## CHAPITRE VII.

*De la sortie des Vers , & des prognostics qu'on en doit tirer.*

**N**ous ne parlerons dans ce Chapitre, que de la sortie des Vers qui sont dans les intestins : ce qui regarde celle des autres étant peu considérable. Il y a plusieurs circonstances à examiner dans la sortie des Vers ; les unes concernent la personne , les autres le temps , les autres le lieu , les autres les excréments , les autres les Vers mêmes.

Les circonstances de la personne sont : si elle est en santé ou malade , si elle a pris quelque médicament , ou fait quelque chose à quoi on puisse attribuer la sortie de ces Vers.

Celles du temps : si les Vers sortent dans le commencement , dans l'état , ou dans le déclin de la maladie.

Celles du lieu : s'ils sortent par

haut ou par bas , & en cas que ce soit par haut , si c'est par le nez , ou par la bouche.

Celles des excréments : si les Vers sortent mêlés dans les matieres , ou tout seuls ; & la qualité des déjections qui en ont ou précédé , ou accompagné , ou suivi la sortie.

Celles des Vers : s'ils sortent morts ou vivans , entiers ou rompus , enfermés dans quelque enveloppe , ou entierement libres : fondus , ou dans leur forme naturelle , d'une couleur plutôt que d'une autre , épais ou menus , en grande ou en petite quantité : toutes circonstances nécessaires à remarquer , & que nous allons examiner par ordre.

#### *La Personne.*

Si la personne est en santé , & que les Vers soient sortis par la force de quelque médicament , ou pris en dedans , ou appliqué en dehors , il y a lieu de juger que ce n'est point tant la chaleur naturelle toute seule , que le secours étranger qui les a chassés , & par conséquent

que le corps dépourvu d'une chaleur naturelle suffisante, pour empêcher la corruption qui entretient ces insectes, est en danger de maladie, si l'on n'a soin de recourir aux évacuans & aux altérans. Si au contraire la personne n'a rien fait qui puisse avoir chassé les Vers, il en faut bien augurer, puisque c'est une marque que la nature a eu assez de force pour se débarrasser elle-même sans être aidée.

Si la personne est malade, & que les Vers sortent d'eux-mêmes, il faut avoir égard à la seconde circonstance, dont nous allons parler, qui est celle du temps.

*Du Temps.*

S'ils sortent sur le déclin de la maladie, le signe est bon, parce que les forces se rétablissant alors, il y a apparence qu'ils ne sortent qu'à cause de la chaleur naturelle qui s'augmente, & qui ne leur laisse plus assez de corruption pour s'entretenir. S'ils sortent dans le commencement de la maladie, le signe

est mauvais , parce que la fermentation des humeurs n'étant pas encore faite , ils ne peuvent guère sortir qu'à cause de l'âcreté de la matiere , ainsi que l'observent la plûpart des Médecins.

Levinus Lemnius (a) voulant rendre raison de ce signe , dit que les Vers connoissent par une certaine sagacité naturelle, la ruine prochaine du corps où ils sont , & que c'est pour cela qu'ils abandonnent la place. Il ajoute qu'ils sont en cela semblables aux Loirs & aux Souris , qui prévoyant , dit-il , que la maison où ils sont va tomber , l'abandonnent quelquefois plusieurs mois à l'avance. Sans mentir , Levinus Lemnius juge bien favorablement de la prudence & de la sagesse des Vers , de celle des Loirs , & de celle des Souris ; pour moi , qui ne scaurois croire que ces animaux soient si intelligens , j'estime qu'il vaut mieux s'en tenir à la raison que nous avons apportée.

(a) *Levin. Lemn. de occultis naturæ mirac. lib. 1, cap. 22.*

## Du Lieu.

Dans une maladie le signe est meilleur quand ils sortent par bas, que quand ils sortent par haut, parce que d'ordinaire quand ils sortent par haut, cela vient de l'une de ces deux causes, ou de quelque obstruction considérable dans les gros intestins, laquelle empêche qu'ils ne prennent leur chemin par le ventre, ou de quelque obstruction, soit dans le meat cholidoque, soit dans le pore biliaire, laquelle empêche la bile, qui est si contraire aux Vers, de descendre dans le duodenum, & permet ainsi à ces mêmes Vers de remonter jusques dans l'estomac, & de passer de-là dans la bouche.

Les Vers ne remontent pas seulement des intestins dans la bouche, mais vont quelquefois pendant le sommeil jusques dans le nez lorsque la bouche est close, & sortent par les narinnes (a) : ce qui ne doit pas surprendre, ni paroître d'un plus mauvais prognostic, que s'ils sor-

[a] Fernel. de morb. intestin. de Lumbr.

toient par la bouche, vû la communication qu'il y a du fond du palais avec le nez.

Quand la personne est en santé, il n'y a pas lieu de croire qu'il puisse y avoir de telles obstructions, puisque ces obstructions causent toujours de grandes incommodités, ainsi il est à juger que si les Vers sortent alors par haut, cela peut venir de ce qu'on aura été trop long-temps sans manger, ce qui oblige les Vers, malgré le fiel qui se décharge dans le duodenum, de remonter jusques dans l'estomac, pour y chercher à manger, & de sortir ensuite par la bouche. Levinus Lemnius (a) dit avoir vu plusieurs fois des Vers remonter ainsi, & sortir par le nez; mais il ajoute que ç'a toujours été avec danger dans les malades, & sans péril dans les personnes en santé,

Quelquefois les Vers sortent par haut, attirés dans l'estomac par les alimens qu'ils y trouvent, & un exemple, que nous rapporterons:

[b] Levin. Lemn. lib. 1. cap. 22. de occult. natur. vjrac.

plus bas d'une Religieuse , qui en vomissoit presque tous les jours quand l'heure de ses repas approchoit, en est une marque assez évidente. On lit dans le Voyage de Rassisty, qu'en Afrique on voit des Serpens, qui aux heures des repas viennent dans les maisons manger ce qui tombe sous la table, & s'en retournent après sans faire mal à personne; c'est ainsi que les Vers viennent quelquefois dans l'estomac chercher à ces mêmes heures de quoi manger. Quant au vomissement qui arrive alors, il est facile de voir qu'il vient du picotement que ces animaux affamés font à cette partie.

*Les Déjections.*

Il vaut toujours mieux que les Vers sortent avec les déjections que tout seuls, lorsque c'est dans le commencement, ou dans l'état de la maladie. La raison en est, que quand ils sortent avec les excréments, il est à croire que ce n'est pas par l'âcreté seule des humeurs, mais par le mouvement même des ma-

tieres qui les entraînent, au lieu que quand ils sortent seuls, on ne peut guère soupçonner autre chose que la malignité de l'humeur; il n'en va pas de même quand c'est dans le déclin de la maladie; il n'en faut tirer alors, selon Hippocrate, aucun mauvais augure (a).

Il arrive quelquefois qu'après avoir jetté des Vers par haut ou par bas, on vomit une matiere noire semblable à de l'encre, ce signe est mortel, sur-tout au commencement de la maladie. Quand les Vers sortent mêlés dans les excréments, & que ces excréments qui les accompagnent sont jaunes, le signe est bon, soit dans la santé, soit dans la maladie, pourvu toutefois qu'en maladie, ce ne soit pas au commencement. Ce qui fait que ce signe est bon, c'est que la jauneur des matieres marque que c'est la bile qui a chassé les Vers, & par conséquent que cette humeur étant dans sa force naturelle, peut réparer le vice des autres. Je dis la même chose

[a] *Hipp. Prænot. art. 10.*

des matieres, qui précèdent la sortie des Vers.

Quand les Vers sortent seuls, dans une maladie, & que c'est par l'effort de quelque médicament, le signe est bon; nous remarquerons que c'est ainsi qu'est sorti le *Solium*, représenté dans la Planche 1. Il vint seul & sans aucun mélange d'excrément.

### *Les Vers.*

Quant aux circonstances qui regardent les Vers mêmes, la première que nous avons rapportée, est s'ils sortent morts ou vivans, & c'est par celle-là que nous commencerons.

### *Morts ou vifs.*

On ne sçauroit tirer de cette circonstance aucun prognostic, sans avoir égard à celles qui regardent l'état de la personne, & en cas que la personne soit malade, à celles qui regardent le temps de la maladie. Voici donc ce qui est à observer. Si la personne se porte bien,

il n'importe que les Vers soient morts ou vivans , parce qu'il est à juger , s'ils sortent morts , que c'est faute d'avoir trouvé assez de corruption pour vivre ; & s'ils sortent vivans , que c'est pour chercher ailleurs la nourriture corrompue qu'ils ne trouvent pas. Si la personne est malade , il faut examiner les divers temps de la maladie , & sçavoir que dans le déclin du mal , les Vers peuvent sortir morts ou vivans sans rien présager de mauvais , & cela pour les mêmes raisons que lorsqu'ils sortent du corps de ceux qui se portent bien ; mais dans le commencement de la maladie , ou dans l'état , il en va tout autrement ; car alors c'est toujours un plus mauvais signe de les voir sortir morts que vivans , y ayant apparence , que c'est plutôt le venin de la maladie qui les a tués , que la force de la chaleur naturelle qui les a chassés.

*Entiers ou rompus.*

Il n'arrive guère qu'aux Vers plats de sortir rompus , & même

ils ne viennent presque jamais autrement ; mais pourvu que la tête ne reste pas dans le corps , il n'en faut point tirer de mauvais augure , parce que ce qui est resté meurt bientôt , & est ensuite entraîné par les matieres , ou par quelque léger purgatif ; au lieu que quand la tête demeure , le Ver reprend de nouvelles forces , & croît toujours. J'ai quelques-uns de ces Vers , où l'on voit manifestement par certaines marques , qu'ils ont été rompus , & qu'ils ont recrus à peu près comme les plantes qui repoussent à côté de l'endroit où on les a coupés.

*Enfermés dans des envelopes.*

S'ils sortent enfermés dans une enveloppe , c'est un bon prognostic , parce que d'ordinaire ils se trouvent tous ensemble dans ces envelopes , sans qu'il en reste aucun autre dans le corps : de maniere que quand ils sortent ainsi sur le déclin d'une maladie , on en doit bien augurer. Aussi remarque-t'on que les

Malades qui rendent de ces poches de Vers , pourvu que ce ne soit pas dans le commencement de la maladie , se rétablissent quelquefois plus promptement que ceux qui les rendent seuls & séparés. Un enfant de quatre ans réduit à l'agonie , & dès auparavant abandonné des Médecins , ( *a* ) rendit tout à coup par les selles , sans qu'on s'y attendît , une vessie de la grosseur d'une bale de Jeu de Paume , dans laquelle se trouverent des milliers de Vers ; après quoi il se rétablit promptement. Il arrive quelquefois qu'au lieu de trouver plusieurs Vers dans ces enveloppes, on n'en trouve qu'un, mais le signe n'en est pas toujours plus mauvais pour cela, vû qu'il arrive souvent qu'un seul Ver produit d'abord cette enveloppe ; & qu'après y avoir été enfermé seul quelque temps , il y engendre ensuite d'autres Vers , qui font cette fourmilliere qu'on y découvre : en sorte que quand il ne s'y en trouve qu'un , cela peut souvent venir de ce que le Ver n'y a pas été enfermé

( *a* ) *Amat. Lusit. cent. 1. cur. 40.*

assez long-temps, pour y en engendrer d'autres. Benivenius (a) dit, qu'un Médecin étant tourmenté d'une grande douleur d'estomac, & faisant tâter par un de ses Confreres, l'endroit de sa douleur, rendit par le vomissement un morceau de chair fait comme une petite boule, dans lequel se trouva enfermé un Ver, comme une graine dans sa gouffe, & dont la sortie lui procura une prompte guérison. Gabucinus (b) rapporte un exemple semblable d'une Dame de qualité.

Ces vessies sortent quelquefois sans renfermer des Vers, ce qui est un mauvais signe, à moins que le Malade n'ait rendu des Vers auparavant, ou n'ait pris quelque médicament qui puisse faire juger que si l'on n'a pas remarqué des Vers dans ses déjections, c'est qu'ils ont été tués dans le corps par l'action du médicament, & sont ensuite sortis en colle, & hors d'état d'être remarqués; car il faut observer ici

(a) Beniv. cap. 88. de abditis.

(b) Gabuc. Comment. de Lumbr. Cap. 13.

que quand ces corps membraneux , que le vulgaire appelle poches à Vers , sortent seuls ensuite d'un médicament propre contre les Vers , il est à juger que ces corps membraneux se sont rompus & déchirés par l'action du remede ; que les Vers contenus dedans , étant fondus par la force du même médicament , sont sortis par les selles sans avoir figure de Vers ; mais quand ces membranes sortent d'elles-mêmes sans être détachées par aucun médicament , il est à craindre que les Vers mêmes n'ayent percé la membrane , ne se soient répandus dans la capacité des intestins , & que cette membrane ne se soit séparée d'elle-même à force de vieillir , comme on voit de vieilles peaux se lever quelquefois de dessus les mains. Or , je dis qu'alors , le prognostic est mauvais , parce que c'est une marque que les Vers se sont engagés ailleurs dans les intestins ; & qu'ayant eu assez de force , pour percer la membrane qui les renfermoit , ils peuvent faire des érosions dangereuses dans les parties où ils sont allés.

Ces corps membraneux sont tissus par les Vers comme la toile de l'Araignée est tissue par l'Araignée, comme la coque du Ver à soie, est tissue par le Ver à soie, & comme les envelopes dans lesquelles on trouve les petits des Chenilles, sont tissues par les Chenilles mêmes. Ces membranes, comme le remarque Hollier, (a) tiennent quelquefois toute l'étendue des intestins; en sorte qu'elles couvrent les extrémités des veines lactées, empêchent par-là le chyle d'entrer dans ces vaisseaux, & par conséquent privent le corps de sa nourriture, ce qui est souvent cause de la maigreur extraordinaire, où tombent ceux qui ont des Vers; de maniere que quand ces corps membraneux sortent, le Malade en retire toujours cet avantage, que les veines lactées n'étant pas recouvertes, la distribution du chyle n'est plus empêchée.

Quelquefois ces membranes s'engendrent sans qu'il y ait des Vers dans les intestins; alors c'est toujours un bon signe qu'elles sortent

[ a ] Hollier, de Morb. intern. Lib. 1. Cap. 54.

de quelque maniere que cela se fasse, soit d'elles-mêmes, soit par l'action de quelque purgatif. Fernel (a) parle d'un Ambassadeur de Charles-Quint, qui après avoir été incommodé pendant six ans d'une tumeur, qui alloit depuis l'hypocondre droit, jusqu'à l'hypocondre gauche, & avoir tenté inutilement toutes sortes de remedes, rendit enfin, par le moyen d'un fort lavement, un corps dur & ferme de la longueur d'un pied, cave dans le milieu, que les Assistans prirent d'abord pour une portion des intestins, mais que le prompt soulagement du Malade, fit voir n'être qu'un corps étranger. Le même lavement fut réitéré, & le Malade rendit un autre corps membraneux comme le premier, après quoi il recouvra la santé. Paul Pereda (b) assure avoir vu une semblable membrane, laquelle avoit une aulne de long, & étoit d'une cavité à y mettre la main :

(a) Fernel, de Morb. intestin. in initio.

(b) Petr. Paul Pereda. Schol. ad method. venaud. Joann. Mich. Paschal. Lib. 7. c. 15.

J'en conserve une qui a environ un tiers d'aulne , laquelle est faite comme un boyau , & a une cavité à y mettre le pouce. Elle a été rendue sans douleur, par M. \*\* demeurant chez M. de Ferrari , Avocat au Conseil , rue des Noyers , lequel m'envoya querir sur le champ. Celui qui l'a rendue se porte bien , & ce n'est pas la seule qui soit sortie de son corps. Ceux qui ont lu la vie de Jean Heurnius , sçavent ce qui y est rapporté de Juste Lipse , qui après une médecine fut délivré d'une longue & fâcheuse maladie , par la sortie d'un corps membraneux fait comme un intestin , & qui lui donna d'abord tant de frayeur , que sans Heurnius qui le rassura , il ne croyoit pas devoir compter sur un moment de vie.

Il ne faut pas oublier de remarquer qu'il arrive aussi quelquefois que ces membranes sont une portion des intestins rongés par quelque humeur âcre ; signe très-dangereux dans les dyssenteries , & presque toujours mortel. Je conserve

dans de l'eau-de-vie une membrane de cette sorte , qui a été rendue dans une dyffenterie invétérée , sans que le Malade qui l'a rendue ait pu échaper par aucun remede.

*Fondus. ou entiers.*

Les Vers du corps se fondent quelquefois de telle maniere après être fortis , qu'il n'en reste pas la moindre apparence ; ce qui est souvent cause , selon la remarque de Monardus ( a ), que les Gardes voulant montrer aux Médecins les Vers qu'elles ont remarqués dans les déjections de leurs Malades , ne trouvent plus rien quand elles les cherchent. Lorsque cela arrive , c'est une marque que les Vers ne sont pas d'une substance forte , & qu'ainsi ceux qui restent dans le corps , céderont aisément à l'action des médicamens.

Quelquefois ils peuvent se fondre dans le corps - même par le moyen de certains remedes , & sortir ensuite tout en colle & en glai-

( a ) *Monard. Epist. Lib. 4.*

res. Que les Vers se puissent ainsi fondre, l'expérience le fait voir, & voici un fait qui ne permet pas d'en douter. M. de Caën, Docteur de la Faculté de Médecine de Paris, m'a raconté qu'une Religieuse, qui presque tous les jours, un peu avant les repas, vomissoit une grande quantité de Vers, le vint un jour consulter aux Ecoles de Médecine, où il étoit de visite avec feu M. Perreau de l'Académie des Sciences, Docteur de la même Faculté; que comme elle y fut arrivée, elle vomit en leur présence beaucoup de Vers: que M. Perreau en emporta quelques-uns dans une boîte, qu'il mit dans sa poche; que quand il fut arrivé chez lui, il trouva que ces Vers, réveillés par la chaleur de la poche, étoient plus vifs qu'auparavant: qu'alors il essaya divers remèdes sur ces insectes, pour voir ce qui les pourroit tuer le plus promptement; & qu'ayant jetté de la glace sur quelques-uns, ceux là coulerent aussitôt en eaux, & disparurent presque dans le moment. Il rapporta ce fait.

dans l'Académie des Sciences, comme une chose digne d'être remarquée, & M. Duhamel, membre célèbre de cette Académie, m'a dit avoir été présent à ce récit.

*La couleur.*

Les Vers sortent ou rouges, ou blancs, ou jaunes, ou livides; les rouges sont d'un mauvais pronostic; parce que cette couleur dénote qu'ils se sont nourris de sang, & qu'ainsi ils ont fait érosion à quelque portion des intestins; ce qui ne scauroit avoir que des suites fâcheuses.

Les blancs ne présagent ni bien ni mal, les jaunes & les livides sont d'un mauvais augure; car il faut remarquer que les Vers se teignent ordinairement de la couleur des choses, dont ils se nourrissent.

Les Chenilles qui viennent sur l'écorce des arbres, sont grises; celles qui mangent les herbes sont vertes; celles qui naissent sur les fleurs sont de diverses couleurs, selon la couleur des fleurs, où elles

ont pris naissance. Il en est ainsi des Vers du corps ; ceux qui se nourrissent de sang sont rouges ; ceux qui se nourrissent de chyle ou de pituite sont blancs ; ceux qui se nourrissent de bile sont jaunes & livides. Or, comme la bile est une humeur que les Vers fuyent, & que cette bile est un baume, qui empêche toutes les autres humeurs de se corrompre, il est impossible que les Vers se nourrissant de bile, ce baume ne soit corrompu & affadi ; & qu'ainsi le Malade n'ait tout à craindre, puisqu'il n'y a point de corruption plus dangereuse & plus difficile à corriger, que celles des choses, qui servent à conserver les autres.

*Minces ou épais,*

S'ils sont fort gros, c'est une marque qu'ils n'ont pas manqué de nourriture ; & qu'ainsi la corruption ayant été fort grande, il est difficile qu'elle ne le soit encore, & que le Malade n'en reçoive du dommage, si on n'a pas soin d'évacuer promptement.

La grosseur des Vers vient aussi très-souvent de ce qu'ils en contiennent d'autres dans le ventre : ce qui se peut connoître en les ouvrant, ou en les écrasant. Quand cela est, le signe est encore plus mauvais, parce qu'il dénote une plus grande pourriture; aussi la plupart de ceux qui rendent de ces sortes de Vers, meurent peu après.

Amatus Lusitanus (a) parle d'une petite fille, qui rendit un Ver long & rond que l'on écrasa avec le pied, & du ventre duquel sortirent aussi-tôt plusieurs autres Vers; il ajoute que la fille ne vécut pas long-temps après.

Panarolus (b) rapporte deux exemples de la même nature, l'un d'un jeune homme de seize ans, & l'autre d'un jeune homme de trente; il dit que le premier devint hectique, & mourut après avoir rendu quatre mois auparavant, un Ver, dans le ventre duquel s'en trouva un autre enfermé : que le second tomba dans une fièvre tier-

(a) Amat. Lusit. cent. 5. curat. 46.

(b.) Panar. Pentecost. 5. Observ. 50.

ce , & mourut au bout de dix-sept jours , après avoir été délivré d'un semblable Ver. Nous avons rapporté dans le Chapitre III. Art. I. quelques exemples de Vers ainsi remplis d'autres Vers.

*En grande , ou en petite quantité.*

Quand ils sortent en grand nombre , le signe est bon & mauvais tout ensemble ; il est bon , en ce que c'est toujours autant de corruption de sortie , & mauvais en ce que ce grand nombre de Vers ne peut avoir été dans le corps , sans que quelques-uns aient fait érosion aux intestins : je dis , aient fait érosion , parce que quand les Vers sont en si grand nombre , ils s'affament les uns les autres , & que les plus affamés ne manquent guère de s'en prendre au lieu qui les renferme.

Après avoir parlé des moyens de se garantir des Vers , & avoir rapporté les prognostics qu'on peut tirer de la sortie de ces Animaux , il nous reste à marquer les reme-

des propres pour s'en délivrer. Nous observerons qu'entre ceux qu'on a coûtume d'employer pour cela, il y en a de bons, & de dangereux; c'est pourquoi nous ferons un Chapitre exprès des remedes qu'il faut éviter, & un autre de ceux que l'on peut pratiquer avec succès.



## CHAPITRE VIII.

*De certains remedes qu'on a coûtume d'employer contre les Vers des intestins, & qu'il faut éviter.*

**I**L y a bien de l'erreur sur le fait des remedes qu'on employe contre les Vers; quelques Auteurs (a) conseillent le vinaigre pour les tuer, d'autres la poudre de Vers desséchés, d'autres de l'eau où a trempé du mercure, d'autres le mercure en substance, d'autres la poudre nommée, *Semen contra*, d'autres le tabac,

(a) *Perdulg. particul. Therap. Lib. III. cap. 21.*  
d'autres

d'autres l'eau-de-vie, d'autres le fel, tous remedes dont il est bon de s'abstenir.

Le vinaigre ne tue pas toutes sortes de Vers, & il y en a qu'il fait revivre quand ils meurent, ainsi que nous le remarquerons dans le Chapitre neuvième. D'ailleurs, ce que nous avons dit du vinaigre dans le Chapitre sixième, suffit pour faire soupçonner qu'il pourroit bien être plus favorable que contraire aux Vers.

La poudre de Vers desséchés fait rendre, je l'avoue, beaucoup de Vers quand on en use quelque temps, mais ce sont ceux qu'elle produit. Et comment n'en produiroit-elle pas, n'étant elle-même qu'un amas de semences à Vers ? Ainsi il ne faut pas tout-à-fait s'en rapporter à ce que les Auteurs nous disent à l'avantage de cette poudre, & à ce qu'en dit entr'autres Levinus Lemnius, qui en parle comme du meilleur de tous les remedes.

L'eau où le mercure a trempé est bonne contre les Vers; mais comme il en faut user plus d'une fois,

pour qu'elle fasse son effet, il arrive que les parties subtiles du mercure, qui y sont mêlées, offensent à la longue le genre nerveux, & causent des tremblemens. J'ajoute à cela que la plupart des Malades, à qui j'ai fait prendre de cette eau, se sont plaints à moi qu'elle leur laissoit des pesanteurs d'estomac, & des gonflemens très-incommodes.

Le mercure préparé que l'on prend en substance, s'appelle *Aquila alba*, ou mercure doux; on en donne six, sept, huit, & jusqu'à vingt & trente grains, selon les âges & les tempéramens, dans quelque conserve. Ce remede pris seul, peut causer le flux de bouche, étant souvent réitéré. Ainsi il est bon de le mêler avec quelque purgatif, autrement on doit l'éviter, ou du moins n'en pas faire un usage familier, s'il n'y a quelque soupçon de Vers vénériens; car alors le mercure doux est à conseiller.

Le Semen-contrà est contraire aux Vers; mais il est en même temps contraire aux Malades; car

il échauffe considérablement, & peut causer des fièvres violentes. Quelques personnes disent que si l'on met de cette graine dans du pain chaud, elle y produit une fort grande quantité de Vers; ce pourroit bien être une fable. Je ne décide rien néanmoins là-dessus.

Pour ce qui est du Tabac, je ne prétends pas nier qu'il ne puisse être bon contre les Vers; mais s'il a quelque vertu contre cette maladie, c'est par un endroit, qui le rend en même temps très-dangereux; car il contient en lui-même un sel caustique si mordant, que ce sel consume même les chairs les plus dures qui s'amassent dans les ulcères: enforte que se mêlant avec la salive qui coule dans l'estomac, laquelle se mêle elle-même avec les alimens, il en passe une partie dans les intestins avec le chyle, & une autre se distribue avec le sang à tout le corps, d'où il arrive que quelque part que soient les Vers, il est difficile qu'ils échappent à l'action de ce sel, qui est porté par tout. Mais ce même sel, qui rend

le tabac bon contre les Vers, le rend en même temps pernicieux au corps; car il picote si violemment les parties tendres & délicates, où il s'attache, qu'il les relâche & en dérange toute la tiffure; il excite aussi à la longue dans les nerfs, des mouvemens convulsifs, qui approchent fort de ceux de l'épilepsie; ainsi que le remarque M. Fagon dans la sçavante These sur le Tabac; d'où je conclus que les maux que produit le tabac, quand on en use souvent, étant beaucoup plus grands que les avantages qu'on en peut retirer contre les Vers, on n'en doit point conseiller le fréquent usage dans cette maladie. J'ajoute à cela avec le célèbre Médecin que je viens de citer, qu'il y a dans le tabac un souphre narcotique encore plus dangereux que son sel. Ce souphre est de la nature de celui de l'opium, qui se dissout également dans l'huile, dans l'esprit, dans les sels, & dans l'eau; ce qui n'arrive pas aux autres souphres. Le souphre du tabac étant donc de ce caractère, n'est pas plu-

tôt entré dans le corps, qu'il s'y dissout par le moyen de la lympe, ou de l'esprit qu'il y rencontre; & alors débarrassé des sels qui le lioient, ses parties branchues s'engagent les unes dans les autres, & causent des obstructions & des engourdissemens, qui ralentissent le cours des esprits animaux. Ainsi, selon la diverse disposition des corps, l'une de ces deux choses ne manque presque jamais d'arriver; ou les sels piquans du tabac déchirent les parties, & en rompent la tissure, ce qui ne peut que hâter la ruine du corps; ou les souches narcotiques, dont il est composé, ralentissent le mouvement du sang, & par ce repos causent des apoplexies, & souvent, comme le remarque le même M. Fagon, des morts soudaines ou prématurées. Ce ne sont point ici des conjectures fondées sur des idées de Cabinet, ce sont des faits certains; en voici un entr'autres qui mérite d'être remarqué.

En 1696. dans la rue S. Denis au Sépulchre, je traitois un Malade

qui tomboit souvent d'apopléxie ; après l'avoir traité quelque temps , sans qu'il reçut tout le soulagement que je m'étois promis , j'appellai en consultation M. de Saint - Yon , Docteur de la Faculté de Médecine de Paris , lequel ne trouva pas à propos de rien changer dans les remedes que j'avois prescrits , ni dans la méthode que je suivois. Je continuai donc , mais le mal s'opiniâtrant toujours , comme le Malade prenoit beaucoup de tabac , je craignis que ce souphre narcotique n'agît trop sur lui , ou que ce sel à force de picoter les parties du cerveau , ne les tint trop relâchées ; & qu'ainsi , ou ce sel ou ce souphre , ne fût une des principales causes de la maladie. Je conseillai donc au Malade de se defaccoutumer peu à peu du tabac , & de s'en abstenir ensuite absolument ; il suivit mon avis , & il n'eut pas été un mois sans en prendre , qu'il se porta mieux , ses attaques furent moins fréquentes & moins longues , & au bout de six mois il fut guéri.

Comme la These que M. Fagon

a donnée sur le tabac , fait voir au long tous les accidens que peut causer le fréquent usage de cette plante , j'ai cru que les Lecteurs seroient bien aises de trouver cette These dans ce Livre : Je l'ai traduite en François à la fin de ce Volume.

Bontekoé est du nombre de ceux qui recommandent le tabac contre les Vers ; il le regarde même comme un des plus surs moyens de prolonger la vie. Cet Auteur a toujours des sentimens qui lui sont particuliers ; il outre les choses , jusqu'à dire que comme on doit continuellement respirer l'air , on doit aussi recevoir sans cesse la fumée du tabac , qui ne nous est pas moins utile , dit-il , que la respiration. Il ajoute que les femmes doivent fumer aussi , & que d'ailleurs c'est un parfum si agréable , que ceux qui jugent des choses sans préjugé , le préfèrent à tous les autres. Ce discours est trop outré pour mériter qu'on le réfute , & il est assez digne d'un homme , qui ne fait pas difficulté d'avancer dans un autre endroit de son Ouvrage ,

que la tempérance n'est pas une chose si nécessaire à la santé, & que quand on a mangé avec excès, comme la faim tarde davantage à venir, & qu'ainsi l'on prend moins d'aliment dans le repas suivant, il arrive qu'on n'en a pas trop pris pour tout un jour; après quoi il ajoute, qu'à bien juger des choses, l'intempérance n'est point nuisible à la santé. (1)

Quant à l'eau-de-vie, comme elle est plus capable d'épaissir les humeurs, que de les faire circuler; elle ne sçauroit être bonne contre les Vers: le principe est certain. Mais on doutera peut-être que cette eau soit telle que nous disons, c'est-à-dire, qu'elle épaisse les sucs de notre corps, au lieu de les dissoudre, & c'est ce qu'il est facile de prouver. Il est si peu vrai que l'eau-de-vie subtilise les humeurs, que si l'on en seringue seulement deux onces dans la veine jugulaire d'un Chien, on lui trouvera un moment après, les poumons remplis de grumeaux de sang coagulé.

(1) Bontecohé, Part. 3. Chap. 4.

L'eau-de-vie épaisit la glaire d'œuf : si l'on en tient quelques gouttes dans la bouche, elle coagule la salive, & la fait devenir comme en cole. Il y a dans l'eau-de-vie un acide dominant, qui fait même qu'elle arrête le sang des plaies : c'est donc une erreur de croire qu'elle subtilise les sucs de notre corps.

Au regard du sel, c'est le sentiment commun qu'il est bon contre les Vers ; mais on se trompe. Les Poissons de mer sont attaqués de Vers comme ceux d'eau douce. Le fromage le plus salé n'en est pas exempt, témoin le plus fort gruyere, & le Rochefort. Ainsi ceux-là se trompent, qui pour se guérir, ou se préserver des Vers, mangent toutes leurs viandes extrêmement salées. Il seroit même facile de montrer que l'usage excessif du sel produit des désordres dans le corps, qui peuvent être très-favorables à la génération des Vers, mais cela nous écarteroit.

Il y a un autre remède dont j'ai vu quelques personnes se servir, si toutefois on peut l'appeller un re-

mede, c'est de boire de l'eau, dans laquelle ayent trempé des écorces vertes de noix : ce que je puis assurer de cette eau, c'est qu'elle n'a d'autre effet que de beaucoup échauffer, & qu'elle ne chasse du corps aucun Ver. La raison pourquoy on a cru qu'elle pouvoit tuer les Vers du corps, ou les chasser, c'est que si l'on en jette dans un jardin, on voit aussi-tôt tous les Vers de l'endroit où l'on en a jetté, fortir en foule, (a) ainsi que le rapporte Charles Etienne dans son *Agriculture*. Erasme dans son *Colloque sur la Chasse*, dit la même chose; (b) mais il se peut bien faire que ces Vers sortent ainsi, plutôt attirés que chassés par cette eau, & qu'ils viennent sur terre, comme on les y voit venir lorsqu'il commence à pleuvoir, & comme on voit les Poissons sauter au-dessus de l'eau quand la fraîcheur de la nuit s'avance. On peut opposer que cette eau étant fort amere, il est à croire que lorsqu'elle fait sortir de

(a) *Carol. Steph. Agricult. Lib. 3. Cap. 24.*(b) *Erasm. Colloq. in venat.*

terre les Vers, c'est plutôt parce que les Vers la fuyent, que parce qu'ils la recherchent. Je réponds à cela que toutes les choses ameres ne sont pas contraires aux Vers, & encore moins à toutes sortes de Vers, témoin l'absynthe, dont la tige & les feuilles sont toutes couvertes de petits Vers, ainsi qu'on s'en peut convaincre par le microscope.

Mr Baglivi rapporte quelques expériences qu'il a faites sur les Vers, lesquelles, selon lui, peuvent beaucoup servir à nous faire connoître l'inutilité ou le peu de force de certains remedes.

En 1694. à Rome, il prit des Vers vivans sortis du corps d'un Malade, il en mit quelques-uns dans de l'esprit de vin, où ils vécutent cinq heures entieres; il en mit d'autres dans du vin, d'autres dans une dissolution d'aloës, d'extrait de chamædrys, & de tabac, & ils y vécutent neuf heures; il en mit d'autres le soir dans de l'huile d'amandes douces, & il les trouva en vie le lendemain matin, mais

languiffans; d'autres dans du jus de limon; & le jour fuyvant ils étoient encore fort vigoureux; d'autres dans un vaiffeau à moitié plein de mercure, & il les trouva vivans le lendemain; qui tâchoient de gagner le haut du vafe. (a)

M. Rédy rapporte auffi plusieurs expériences de cette nature, par lesquelles il prétend prouver que la plûpart des remedes qu'on employe contre les Vers, doivent être évités, ou comme dangereux ou comme inutiles. Le fentiment commun eft que l'aloës, la coralline, la thériaque, le mithridate, l'orviétan, & plusieurs autres médicamens def-agréables, font excellens contre les Vers: que le fuere au contraire, le miel, les fruits font pernicioeux dans cette maladie; mais Mr Rédy foutient ( nous verrons fi c'est avec raifon, ) qu'on fe trompe en cela, & qu'il n'y a rien que les Vers fuyent davantage, que le fucre, le miel & les fruits. Pour le prouver,

(a) *Georg. Bagliv. de praxi medicâ ad verum ob'erv. ration. revocand. Cap. 9. Art. de Lumbricis pueror.*

il rapporte diverses expériences qu'il a faites sur les Vers de terre, ne doutant point que ce qui est contraire à ceux-ci, ne soit également contraire à ceux du corps. Voici quelques-unes de ces expériences. (a)

*Première Expérience.*

Il mêla de la terre avec de la thériaque, & la mit dans un vaisseau de verre, puis il y jetta quatre Vers de terre, qui n'y furent pas plutôt, qu'ils se cachèrent dans la terre. Mr Rêdy vingt-quatre heures après, ajouta de la thériaque, les Vers demeurèrent toujours tranquilles; il augmenta peu à peu la dose pendant quatre jours, mais cela ne servit de rien, & les Vers n'en furent pas moins vigoureux. Il fit la même expérience avec du mithridate & de l'orvietan; elle ne réussit pas mieux. Après cela, dit Mr Rêdy, dans quelle erreur n'est-on pas de

(a) *Francisci Redy, de Animalculis qua in corporibus Animalium vivorum reperijuntur, Observa-  
tiones.*

battre les enfans pour leur faire prendre de la thériaque ou du mithridate contre les Vers? Il avoue néanmoins que si on met des Vers dans de la thériaque mêlée avec de l'eau, ils y mourront; mais il prétend que ce n'est qu'à cause que le miel qui entre dans la thériaque, venant à se détremper, touche plus immédiatement le Ver; & il avertit qu'il vaudroit bien mieux donner du miel tout pur aux enfans, que de leur faire avaler une aussi grande quantité de thériaque qu'il en faudroit, pour que le miel qui entre dans cette composition, pût produire dans le corps des Malades le même effet qu'il produit dehors.

*Seconde Expérience,*

Il délaya de bon miel d'Espagne dans un peu d'eau, & il y jeta quatre Vers qui y moururent en moins d'un quart d'heure; il réitéra la même expérience sur plusieurs autres, qui moururent presque tous en aussi peu de temps. Après cela,

dit-il, comment ose-t'on soutenir que les choses douces nourrissent les Vers ; & pourquoi ne pas donner de l'eau miellée aux enfans qui ont des Vers , plutôt que de leur faire avaler tant de breuvages amers qui les révoltent ?

*Troisième Expérience.*

Il mit des Vers de diverses grosseurs , dans de l'eau sucrée : les plus petits y moururent en une heure , & les autres en deux. Mais ce qui fait bien voir, dit-il , combien le sucre est ennemi des Vers , c'est que si vous jetez sur un Ver , du sucre en poudre , le Ver meurt presque aussi-tôt. M. Rédy remarque ici que les sangsues craignent aussi le sucre , & que si on les met dans de l'eau sucrée , elles y meurent avant vingt-quatre heures.

*Quatrième Expérience.*

Il jetta quatre Vers dans une dissolution d'aloës , & les y laissa vingt-quatre heures , après quoi il

les retira tout vivans , & les mit dans de la terre où il avoit mêlé de l'aloës, ils y vécurent plusieurs jours.

*Cinquième Expérience.*

Mâchez quelques morceaux de pommes , de poires , d'abricots , puis mêlez quelques Vers dans ce que vous aurez mâché , ils y mourront en peu d'heures.

Comme ces expériences ont été faites sur des Vers de terre , la conséquence qu'en tire Mr. Rédy pour les Vers du corps , pourroit bien n'être pas assez juste ; il l'avoue lui-même : mais il dit sur cela , que comme on trouve plus aisément des Vers de terre , que des Vers du corps , il lui a été plus facile de faire sur ceux-là , ses expériences. Il en rapporte néanmoins quelques-unes qu'il a faites sur des Vers du corps ; & comme elles sont en cela même de toute une autre force que les autres , nous rapporterons (a) les principales.

(a) Nous avons déjà rapporté tout cela dans le dix septième Journal de 1709, mais nous y répondrons ici,

1°. Des Vers du corps mis dans de l'eau froide, y ont vécu les uns soixante & les autres soixante & deux heures.

2°. Dans de l'eau où l'on avoit jetté une grande quantité de terre figillée, ils ont vécu autant; la terre figillée cependant passe pour être un bon remede contre les Vers.

3°. Dans de l'eau de fleur d'orange, & dans de l'eau-rose, ils sont morts en dix heures.

4°. Dans de l'eau sucrée, épaissie en consistance de julep, ils ne vivent pas plus de trois ou quatre heures.

5°. Si on les met dans du vin, ils y vivent quelquefois près de deux jours, au lieu que les Vers de terre y meurent presque d'abord.

6°. Dans de l'eau où l'on avoit broyé de la coralline, ils ont vécu plus de soixante heures, & dans une infusion d'aloës, plus de trente.

Voilà les expériences les plus considérables que Mr Redy ait faites pour découvrir ce qui peut être contraire aux Vers; (a) mais ces ex-

(a) Francisci Redy, de Animalculis quæ in cor-

périences de Mr Rédy & celles de Mr Baglivi ne sont point aussi décisives qu'ils l'ont cru, pour la conclusion qu'ils en tirent. Car il se peut bien faire que certaines choses dans lesquelles on aura jetté des Vers sans qu'ils y meurent, ou qu'ils en soient contrariés, tuent ou contrarient néanmoins les Vers lorsqu'elles seront entrées dans le corps, parce qu'alors étant mêlées avec les suc de l'estomac ou des intestins, elles peuvent par le moyen de ces suc qu'elles rencontrent, acquérir une qualité contraire aux Vers. Le vin mêlé avec du lait, ou avec du bouillon, est à plusieurs de ceux qui aiment l'un & l'autre séparément, un breuvage insupportable. L'eau de pourpier tout de même, & plusieurs autres dans lesquelles nous voyons vivre si long-temps les Vers que nous y avons jettés, peuvent être contraires à ces Animaux, lorsqu'elles sont mêlées avec les différentes liqueurs qui se rencontrent dans l'estomac & dans les

*poribus Animalium vivorum reperiuntur, Observa-*  
*tie nos.*

intestins. De plus, par le mélange de certains sucs, qui seuls ne feront point contraires aux Vers, il peut se faire des fermentations capables de les chasser ou de les tuer. Jettez de l'huile sur de la chaux, nulle ébullition; jetez-y de l'eau, il s'excite une fermentation violente. J'ajoute à cela qu'à l'occasion de certaines choses avalées qui entrent dans les intestins, ces intestins sont capables de plusieurs mouvemens qu'ils n'auroient peut-être pas sans cela. Or de ces mouvemens il peut y en avoir quelques-uns qui détachent les Vers adhérens aux membranes des intestins, & les chassent plus infailliblement que ne fait l'irritation de certains purgatifs, qui des corps même les plus remplis de Vers, ne chassent souvent aucun Ver, & qui ne purgent que les humeurs & les excremens.

De plus, les dissolvans de l'estomac en agissant sur les médicamens que nous avalons, en tirent des substances qui souvent ont une qualité toute autre que celle des médicamens d'où ils les tirent. Si l'on

met, par exemple, dans une dissolution d'aloës, des Vers de terre, ils y vivent long-temps, mais si on les jette dans un verre d'eau, où l'on mette seulement une goutte d'huile d'aloës, on les voit sur le champ faire des contorsions incroyables, se battre les flancs avec les deux extrémités de leurs corps, puis tomber morts tout à coup au fond du verre; l'expérience est constante, je l'ai faite plusieurs fois. Cela posé, il n'est pas étonnant qu'une dose d'aloës, qui étant dissoute dans un peu d'eau, ne sera pas suffisante pour tuer, ni peut-être même, pour incommoder des Vers qu'on y jettera, puisse néanmoins étant avalée, tuer ou chasser les Vers qui seront dans le corps; il n'y a pour le comprendre, qu'à supposer une chose très-vrai-semblable, qui est que cette huile, ou autre substance équivalente, vienne à se séparer de l'aloës, par l'opération des dissolvans de l'estomac, laquelle surpasse en vertu toutes les opérations de Chymie.

Quant au miel & à l'eau sucrée, où les Vers meurent en peu de

temps, il y a tout lieu de croire que ces Insectes n'y périssent que parce qu'ils s'en enyvrent. Or quand on avale du miel, ou autre chose semblable dont les Vers s'accoutument, on n'en avale pas ordinairement assez, pour que ces Vers puissent s'en enyvrer & y être submergés : ils s'en nourrissent seulement. On dira peut-être qu'il n'y a qu'à avaler tant de miel que les Vers s'en enyvrent & s'y noyent. L'expédient seroit bon, s'il ne s'y agissoit simplement que de tuer ou de chasser les Vers ; mais il est aisé de voir qu'on ne pourroit, sans nuire à sa santé, avaler la quantité de miel qui seroit nécessaire pour que les Vers s'y noyassent dans notre corps. Voilà ce que j'avois à remarquer sur les remèdes qu'il est à propos d'éviter ; passons à ceux qu'il est à propos de faire.





## CHAPITRE IX.

*Des Remedes propres contre toutes  
sortes de Vers du corps humain.*

**C**omme les Vers du corps humain, ainsi que nous l'avons observé, ne naissent pas tous dans les intestins, mais que plusieurs s'engendrent ou résident dans la tête, dans le foie, dans le cœur, &c. nous partagerons ce Chapitre en deux Articles : Dans le premier nous marquerons les Remedes propres contre les Vers qui occupent d'autres parties que les intestins ; & dans le second, les remedes propres contre ceux des intestins.



---

ARTICLE PREMIER.

*Remedes contre les Vers exentéraux ,  
c'est-à-dire , qui sont ailleurs que  
dans les intestins.*

**L**es Vers exentéraux se divisent en cinq classes , comme nous l'avons vu ; sçavoir , 1°. les Encéphales , proprement dits , puis les Rinaires , les Ophthalmiques , les Auriculaires & les Dentaires. 2°. Les Pulmonaires , les Cardiaires , les Sanguins , les Vésiculaires & les Elcophages. 3°. Les Cutanés ; sçavoir , les Crinons , les Cirons , les Bouviers , les Soyés , les Talpiers & les Toms. 4°. Les Umbilicaux & les Vénériens. 5°. Les Oesophagiens , & les Spermatiques.

Parmi les Vers de ces cinq classes , il n'y a que ceux de la premiere , de la seconde , de la troisième , & de la quatrième , qui soient nuisibles au corps. Les autres , ainsi que nous l'avons remarqué plus haut , sont regardés comme amis du corps , &

pour cette raison, n'ont pas besoin de remèdes; c'est pourquoi nous ne les comprendrons pas ici.

*Remèdes contre les Vers Encéphales.*

Les Encéphales proprement dits, c'est-à-dire, qui s'engendrent dans le cerveau, ou sur ses membranes, sont très-difficiles à chasser, vu qu'ils ne peuvent fortir par le nez, qui est la seule issue qu'ils pourroient avoir, s'ils en avoient quelqu'une. D'un autre côté, si par l'effet de quelque remède, ils viennent à mourir dans la tête, ils n'y peuvent causer qu'une corruption capable de tuer les malades. Ainsi de quelque manière que l'on considère la chose, ce mal est d'une difficile guérison; je dis difficile, car absolument parlant, il n'est pas incurable, & Schenckius (a) prétend qu'un excellent remède contre ces Vers est le vin de Malvoisie dans lequel ont bouilli des raiforts. On en donne au malade une suffisante quantité à jeun.

[a] Schenck, lib. 2. Observ. Medic. de capit. dolor. observ. 4.

Nous avons parlé de ce remede dans l'Article premier du Chapitre troisiéme; de sçavoir comment ce vin ou autre remede quel qu'il soit, peut tuer le Ver, sans que le cadavre de cet insecte cause dans le cerveau aucune corruption mortelle, c'est ce qui est très-difficile.

*Contre les Rinaires.*

Les Rinaires, c'est-à-dire, ceux qui sont dans la racine du nez, peuvent être chassés par des errhines: le suc des feuilles de Bétoine tiré par le nez est bon pour cet effet, la poudre de Bétoine, & celle de la plante nommée par les Botanistes *Doronicum plantaginis folio*, sont encore de bons remedes dans cette occasion, étant pris par le nez. Le *Doronicum plantaginis folio*, est rare, & il faut prendre garde de s'y laisser tromper. Comme j'en ai une grande quantité que j'ai cueillie moi-même aux environs de Plombiere, où elle croît en abondance dans les prairies; j'en ai fait diverses expériences, & je puis dire qu'il n'y a

point de simple qui soit si bon que celui-là pour dégager sans émotion, le cerveau par le nez. On peut mettre la fleur de cette herbe dans le nez, soit fraîche ou sèche, comme l'on veut; une pincée suffit. Elle décharge beaucoup de pituite, non-seulement par le nez, mais encore par la bouche, & elle soulage considérablement le cerveau. On n'en sauroit trop conseiller l'usage aux personnes replettes, & à celles que la pituite incommode.

L'huile, & selon quelques-uns, le tabac, sont spécifiques contre ces sortes de Vers.

Il faut se rappeler là-dessus les deux histoires que nous avons rapportées depuis la page 75. jusqu'à la page 88. On y voit de quelle maniere ont été chassés deux Vers Rinaires du nez d'une femme, l'un par du tabac, & l'autre par de l'huile.

Voici ces deux faits en abrégé; 1°. cette femme dont il est parlé dans la première histoire, rendit son Ver après avoir mis inutilement en usage pendant quatre années tou-

tes sortes de remedes , excepté le  
tabac , qu'elle s'avisa de prendre au  
bout de ces quatre années , & dont  
elle usa l'espace d'un mois. Elle le  
prit en poudre par le nez , & à pei-  
ne le mois fut-il fini , qu'ayant un  
matin éternué avec effort , elle  
moucha son Ver , qui sorti tout  
roulé en pelotton. Voyez la page  
75. où la chose est contée au long.

2°. Cet Officier dont il est parlé  
dans la seconde histoire , rendit le  
sien par le moyen de quelques gou-  
tes d'huile d'amandes douces qu'il  
se fit verser dans l'oreille gauche ,  
où son Ver , quoique logé dans le  
nez , lui causoit un bourdonnement  
considérable , ce qui ne laissoit pas  
souponner au malade , d'avoir un  
Ver dans le nez.

Nous avons rapporté après un  
habile Physicien , page 87. de  
quelle maniere ce Ver étant dans  
le nez , a pu être chassé par un re-  
mede insinué dans l'oreille. L'expli-  
cation est mécanique , & peut  
beaucoup servir dans la pratique de  
Médecine , nous y renvoyons.

*Contre les Auriculaires.*

Quant aux Vers des oreilles , ce font de bons remedes pour les tuer ou pour les chasser , que le jus d'oignon, ou quelques gouttes de vieille urine , mêlée de miel , ou comme l'enseignent Dioscoride , Galien & Aetius , un peu de suc de Calamenthe : le lait de femme seringué dans l'oreille est encore très-bon pour les faire sortir : la fumée des choses ameres , reçue par le nez & par la bouche font aussi de bons secours. Salmult rapporte ( a ) que ces fumées firent sortir un jour à un malade onze Vers par les oreilles. On peut faire des parfums avec la semence de Jusquiame & la cire , réduites en petites bougies , qui étant jettées sur les charbons, rendent une fumée excellente contre ces Vers : on l'introduit dans les oreilles , par le moyen d'un petit entonnoir.

Mais pour bien juger de ce qui peut réussir contre les Vers des oreilles , il faut examiner ce qui peut

[a] Salmult. cent. 2. observ. 39.

réussir contre les perce-oreilles lorsqu'il y en est entré quelqu'un : il se présente sur cela une expérience qui ne sçauroit être trop consultée. Le perce-oreille n'entre dans l'oreille, & ne s'y plaît quand il y est entré, que parce qu'il y est attiré par le suc même qui se trouve dans l'oreille; & le Ver qui est produit dans l'oreille ne s'y produit non-plus & n'y demeure, que parce que l'humour contenue dans l'oreille leur est favorable. Ainsi ces deux sortes de Vers peuvent être regardés comme de même nature par rapport à ce qui peut réussir pour les faire sortir de l'oreille. Cela posé, voici l'expérience dont il s'agit. On y trouvera en l'examinant dans toutes ses circonstances, une leçon fidèle de ce qu'il est à propos de faire ou de ne faire pas contre les Vers Auriculaires.

En 1723. au mois de Mars, dans le Bourg de Domard, Diocèse d'Amiens, un jeune Garçon (a), âgé

(a) Lettres sur des Perce-oreilles, par M. de Savoye, Curé de S. Ouer, imprimées à Paris. Première Lettre en 1725. Seconde Lettre en 1726. Troisième

alors de neuf ans, fils de M. Laffite; Maître Chirurgien du lieu, se plaignit d'un mal d'oreille, & dit qu'il croyoit avoir senti entrer, étant couché sur l'herbe, quelque petite bête dans son oreille droite.

Peu de jours après on en vit sortir un de ces insectes qu'on nomme perce-oreilles, & quelques autres jours après, il en sortit successivement jusqu'à quarante. Le pere de l'enfant surpris d'un tel événement, se mit à chercher quelle pouvoit être sur la terre la nourriture de ces insectes, & il trouva qu'ils aimoient beaucoup une certaine pomme douce. Instruit de cela, il mit de temps à autre à cet enfant dans l'orifice de l'oreille, de petits morceaux de cette pomme, ce qui parut avoir quelque succès, mais les Vers ne délogeant pas assez vîte, il voulut chercher quelque autre

Lettre en 1728. Quatrième Lettre en 1731. chez Guillaume Cavelier, au Palais; Guillaume Cavelier fils, rue S. Jacques; la Veuve Piffot, Quay de Conti; Jean de Nulli, au Palais.

Mercure d'Août 1725. pag. 1761.

Mercure de Juin 1726. pag. 1355.

Mercure de Septembre 1728. pag. 2000.

Mercure de Janvier 1731. pag. 58.

moyen. Il consulta pour cela les Livres de sa Profession, & n'y trouvant rien qui lui convînt, il prit le parti de consulter les Médecins d'Amiens & d'Abbeville. Les uns lui ordonnerent d'introduire dans l'oreille de son fils, l'huile d'amande douce, l'huile de cumin, l'eau-de-vie; les autres, d'y seringuer l'eau de mercure, avec l'huile de térébenthine. Il suivit ce dernier avis, & dès le lendemain, il vit avec étonnement sortir cinq de ces insectes par l'oreille gauche; car auparavant ils ne sortoient que par la droite. L'enfant en rendit ensuite plusieurs autres, après quoi il fut huit à neuf mois sans ressentir aucune douleur, & sans rendre aucun Ver, mais depuis la fin du mois de Mai 1725. jusqu'au 24. Juillet de la même année, il en rendit indistinctement par l'une & par l'autre oreille, au moins cent vingt.

Les douleurs dont le jeune garçon se plaignoit alors, & qui ne duroient qu'un moment, se faisoient sentir, ainsi qu'il le désignoit, le long des muscles crotaphyles, jus-

qu'à la future coronale , aussi-bien qu'à la surface coronale , depuis la future jusqu'à la racine du nez. Il étoit d'une bonne santé , & d'une complexion plus forte que les autres enfans de son âge. Il avoit eu cependant deux foiblesses depuis ces jours-là , sans perdre la raison , & son teint devint plus blanc qu'il n'étoit auparavant.

Le pere de l'enfant tenta ensuite un nouveau remede , qui fut de se-ringuer dans les oreilles de son fils , une expression d'amers. Ce remede fit d'abord peu d'effet , mais M. Lafite , (c'est le nom du pere ) ne voulant point y renoncer , crut devoir le fortifier par de nouveaux amers , & y faire entrer une dose d'eau de mercure. Il en fit l'épreuve le premier Octobre 1725. & l'ayant continuée pendant six jours , lui & sa femme virent sortir des oreilles de leur enfant pendant ces six jours , quatre-vingt-deux Perce-oreilles , outre plusieurs autres qui furent trouvés dans son lit ; & il ne se passa presque aucun jour , jusqu'à la fin de l'Automne , qu'il n'en sortît de

temps à autre , & même pendant l'Hyver.

Au reste , parmi le grand nombre de ceux qui sortirent en différens temps des oreilles de ce malade , il s'en trouva plusieurs qui étoient une fois plus gros que ceux qui se trouvent ordinairement sous les pots de fleurs , & dans les coins des fenêtres.

Un de ces gros Perce-oreilles l'ayant fait beaucoup souffrir pendant huit ou neuf heures , avant que d'arriver à l'orifice de l'oreille , où il parvint ensuite , le jeune homme le voulut prendre , & en le prenant , il se sentit violemment piqué à un doigt , ce doigt s'enfla à l'instant , & il s'y forma du pus. Une autre circonstance remarquable , c'est que ces insectes sortoient des oreilles en reculant , & faisoient d'abord paroître leur fourche ou croissant de derrière.

Le remede tiré des amers & l'eau de mercure ayant ensuite paru trop forts à l'enfant , qui ne pouvoit plus les supporter , le pere eut recours à d'autres moyens. Un Prêtre du voi-

finage lui conseilla l'huile de chenevis, mais avant que d'en seringuer dans l'oreille, on voulut en éprouver la vertu sur plusieurs de ces insectes qui étoient sortis vivans, on en toucha plusieurs avec cette huile, & ils moururent sur le champ. Après une telle expérience on seringua de l'huile en question dans les oreilles de l'enfant, & il en sortit plusieurs Perce-oreilles morts; mais soit que l'huile de chenevis ne pût se répandre dans tous les *sinus*, où ils se trouvoient renfermés, ou qu'elle ne soit pas aussi mortelle, qu'elle parut l'être d'abord par l'expérience que l'on fit, la source n'entarit point. Ce qui obligea de souffler dans les oreilles de cet enfant de la fumée de tabac & de souffre. Mais ce remede ne fut pas plus efficace que les autres pour exterminer absolument ces insectes, qui se multiplioient sans fin. On s'avisa donc d'un autre expédient, qui fut d'appliquer aux oreilles des morceaux de poires de bon chrétien, pour attirer ces insectes; & voici quel fut l'événement de ce remede. Les Perce-

oreilles venoient pendant la nuit manger ces morceaux de poires , puis rentroient si subtilement dans les oreilles , qu'il n'étoit pas possible d'en attraper aucun , quelque mesure que l'on prît pour cela. Enfin soit que le conduit par lequel ils sortoient & ils rentroient auparavant fût depuis devenu calleux , ou que par quelque autre cause , ils fussent moins susceptibles de sentiment , il y avoit déjà long-temps que l'enfant ne les sentoit plus ni sortir ni rentrer. Ce jeune homme, qui l'année de devant souffroit peu, souffrit ensuite beaucoup, & éprouva une insomnie presque continue. Depuis le commencement du Printemps , le nombre de ces petits animaux s'augmenta de plus en plus. Mais voici un événement bien extraordinaire, l'enfant s'étant fait par une chute une contusion sur le sourcil gauche , cette chute ouvrit un nouveau chemin aux Perce-oreilles , & il en sortit plusieurs par le nez.

L'Historien de ces faits est M. de Savoye , alors Curé de S. Ouen ,

& Doyen Rural de Vignacourt. Ils sont outre cela, certifiés dans le même-temps par les Officiers de la Baronnie de Domard, qui en ont été témoins oculaires (a). Il y a plusieurs réflexions à faire sur cette Histoire qui n'est pas encore finie, & dont nous rapporterons la suite quelques pages plus bas. Ces réflexions regardent les remedes que nous venons de rapporter, & qui furent employés pour chasser les Perce-oreilles, dont il s'agit.

Les amers, dit-on dans cette Histoire, ayant fait d'abord peu d'effet, on crut devoir les fortifier par de nouveaux amers, & alors on vit sortir pendant six jours quatre-vingt-deux Perce-oreilles, outre plusieurs autres qui se trouverent dans le lit de l'enfant.

### R E M A R Q U E.

On ne peut douter que les Perce-oreilles n'aiment l'amertume, puisque le dedans des oreilles étant enduit, comme il est, d'un suc amer,

[a] Mercure d'Août 1725. & de Juin 1736.

qui est ce qu'on appelle *Cerumen*, se plaisent dans les oreilles. Cela posé, il est à croire que les amers qu'on seringua dans les oreilles de l'enfant, n'en firent sortir les Perce-oreilles que parce que ces animaux accoururent à l'amertume qu'on leur présenta ; en sorte que si cette amertume leur avoit été contraire, elle les auroit plutôt obligés à s'enfoncer davantage dans l'oreille qu'à en sortir. Il faut faire le même raisonnement de tous les Vers qui se trouvent dans les oreilles. Ils ne s'y plaisent que parce qu'ils aiment l'amertume qui y est ; ainsi pour les attirer dehors, il faut leur présenter des choses ameres, comme celles qu'on présenta à ces Perce-oreilles. Il est vrai qu'on dit dans la relation, qu'ils sortoient en reculant ; ce qui pourroit d'abord faire croire qu'ils sortoient ainsi pour éviter les amers, bien loin d'y accourir. Mais il y a bien plus d'apparence, qu'inondés de ces amers qu'on leur lançoit avec force, ils ne se tournoient de la sorte, que pour défendre leur tête contre l'abondance & la violence de

L'injection , & mieux goûter par ce moyen la liqueur qu'ils recevoient. On n'a point marqué quels étoient ces amers qu'on seringua ; on dit en général que c'étoit une expression d'amers qu'on seringua dans les oreilles , ce qui n'est pas assez dire : mais pour suppléer à ce silence , nous croyons pouvoir avancer ici une chose qui surprendra sans doute quelques personnes , mais qui ne laisse pas d'être aussi propre dans le cas dont il s'agit , pour attirer dehors les Vers des oreilles , qu'aucun autre remede que ce puisse être. C'est de faire un onguent avec un peu de fiel de bœuf , de cire jaune , & de beurre , & d'enduire de cet onguent l'entrée de l'oreille ; c'est une composition qui imite l'enduit nommé cerumen , dont l'oreille est revêtue en dedans , & par cela même elle ne peut , pour les raisons que nous avons alléguées ci-devant , qu'être capable d'attirer les Vers. Du fiel de bœuf pour attirer les Vers ! Quel remede , bon Dieu , s'écrieront là-dessus certains gens. Il est vrai que la chose paroît extraordinaire , puis-

que le fiel de bœuf appliqué sur le nombril des enfans qui ont des Vers dans les intestins, suffit quelquefois seul pour chasser du corps ces animaux ; mais il faut considérer que ce qui est contraire aux Vers contenus dans les boyaux, ne l'est pas pour cela à tous les autres, & que les Vers Auriculaires se nourrissant comme ils font dans un lieu plein d'un suc amer, & s'y trouvant bien, ne peuvent être contrariés par un remede qui a de l'analogie avec le suc amer de l'oreille, mais qu'au contraire ils doivent être attirés par là, comme par un appas : ainsi c'est une bonne méthode à suivre, pour faire sortir les Vers Auriculaires, que de frotter légèrement l'entrée de l'oreille, avec l'onguent que nous venons de décrire.

Quant à l'huile de chenevis que l'on seringua dans les oreilles de l'enfant, comme cette huile contrarie plus que toute autre les Vers des oreilles, la bonne méthode dans ces occasions seroit de tirer l'huile par le nez ; elle s'insinueroit dans l'oreille par le tympan, où il y a

une ouverture qui communique au nez , ainsi que nous l'avons remarqué pag. 75. 83. 84. parlant d'un Ver sorti par le nez , & elle chasseroit par ce moyen , ces insectes de l'oreille , l'huile leur étant contraire ; mais de la seringuer dans l'oreille , c'est le moyen de les faire fuir jusques dans le nez. Aussi dit-on dans cette histoire que les Perce-oreilles , après qu'on eut seringué l'huile dans l'oreille , n'en sortirent pas aussi abondamment qu'on s'y attendoit , & que ceux qui sortirent , étoient la plupart morts. On ajoute dans la même relation , que l'enfant s'étant fait en tombant une contusion sur le sourcil gauche , les Perce-oreilles sortirent alors en partie par le nez. Ce qui confirme la remarque que nous venons de faire touchant l'ouverture qui communique du tympan au nez.

Au reste , il faut éviter de faire mourir les Vers dans le nez ou dans l'oreille , lorsqu'on peut les en faire sortir vivans , car leurs cadavres causeroient une pourriture dangereuse. Il n'en est pas de même des

Vers

Vers des intestins , on en voit aisément la raison. Au reste , les Perce-oreilles dont il s'agit, ayant été produits par le premier qui entra dans l'oreille de cet enfant , & qui s'y donna famille, il n'est pas étonnant que plusieurs d'entre eux fussent devenus plus gros que les Perce-oreilles ordinaires, vu l'abondante nourriture que dès qu'ils furent éclos , ils trouverent dans cet endroit. Mais ce n'est pas la principale réflexion qu'il y a ici à faire. La plus importante , est que ces Vers étant nés dans l'oreille de l'enfant , ce n'étoient plus de Vers étrangers , mais de véritables Vers Auriculaires ; en sorte que les remedes qui ont réussi à les faire sortir , doivent être regardés comme de véritables remedes contre les Vers des oreilles ; & que ceux qui n'y ont pas réussi , doivent au contraire , être regardés comme des remedes à éviter contre les Vers Auriculaires.

Il se présente ici une grande difficulté sur la sortie de ces Perce-oreilles , qui d'abord sortoient par

l'oreille gauche, & dont cinq sortirent ensuite par l'oreille droite. Quel passage ceux-ci purent-ils trouver de l'oreille gauche à l'oreille droite ? Il y a lieu de croire que l'huile de térébenthine chassa d'abord ces cinq Vers dans le nez, par la petite ouverture que nous avons dit être au tympan de l'oreille, & avoir communication avec le nez. 2<sup>o</sup>. Que ces Vers étant dans le nez, s'enfuirent de-là dans l'oreille gauche, par l'ouverture du tympan de cette oreille; ouverture à la vérité bien petite, mais qui peut sans doute prêter, s'élargir dans le corps vivant, lorsqu'un Ver vient à la picoter & à faire effort pour y entrer. L'on fit fort mal de seringuer cette huile de térébenthine dans l'oreille. C'est dans le nez qu'il la falloit glisser; & il n'y a pas d'apparence; en considérant la structure du nez & de l'oreille, que si on s'y étoit pris de la sorte, aucun Perce-oreille eût passé à l'oreille gauche, & qu'ils ne fussent tous sortis par l'oreille droite, jusqu'au dernier, pourvu qu'on eût continué quel-

ques jours à insinuer de cette huile dans le nez. Au reste l'explication que nous avons donnée de la sortie de ces Insectes par l'oreille gauche, en les faisant passer d'une oreille à l'autre par l'entremise du nez, au moyen de l'ouverture du tympan; cette explication, dis-je, n'en exclud pas une autre, qui paroît assez naturelle; sçavoir, que ces Insectes qui sortirent par l'oreille gauche, y étoient entrés par dehors, après être sortis de l'oreille droite, & s'être dispersés alors autour de la tête du Malade; d'où ensuite, ils s'étoient insinués dans l'oreille gauche. Cette explication paroît assez vraisemblable. Nous avons encore à rapporter quelques endroits de cette Relation, qui ne sont pas d'une petite conséquence pour ce qui concerne la pratique de la Médecine.

*Suite de la Relation ci-dessus.*

En 1727. le pere du jeune homme, de l'oreille duquel il sortoit toujours une grande quantité de

Perce-oreilles, s'avisa de faire prendre à son fils, matin & soir, pendant quinze jours de suite, un bol fait avec sept grains de mercure doux & autant de diaphorétique minéral incorporés dans de la gelée de groseille; ainsi ce fut par jour, quatorze grains de mercure doux, ce qui monta à deux-cens-dix grains.

Ces bols mercuriels chassèrent une grande quantité de Perce-oreilles; mais le Malade tomba dans un état déplorable. Son corps devint couvert d'abcès, & dans des parties dangereuses, ce qui détermina le sieur Laffite, pere du Malade, à renoncer à un tel remede.

Mr de Savoye, en parlant de cet inconvénient, dit que le Malade n'observoit point le régime convenable en tel cas; qu'au contraire tantôt il mangeoit un gros chateau de pain, tantôt de la viande ou des fruits, à l'insçu de son pere & de sa mere. Il ajoûte que non-seulement on ne put compter le nombre complet des Perce-oreilles qui sortirent de la tête de ce jeune

homme , pendant l'année 1727. mais que le nombre en a été encore plus considérable dans l'année 1728. Le sieur Laffite & sa femme déclarent qu'ils en ont vu sortir 62. le 30. Juillet de la même année, & que la veille il en étoit sorti plus de 20. Ce qui doit plus étonner, c'est qu'il y avoit déjà plus de cinq ans, que le jeune homme étoit travaillé de ces Insectes. Il en sortoit peu l'hyver, mais le mois de May ils recommençoient à se montrer, & ne cessoient de paroître qu'à la fin de Novembre. Ils ne sortoient pas tous les jours, mais il étoit rare qu'une semaine, ou au plus, une quinzaine se passât sans qu'il en sortît. Ils étoient la plûpart fort gros, & plus gros que les Perce-oreilles ordinaires. Depuis deux ans le Malade ne les sentoît plus, ni quand ils sortoient, ni quand ils rentroient. Au reste il n'étoit point sourd, & il se portoit d'ailleurs assez bien. Il avoit toujourns grand appétit, mais son teint pâlissoit beaucoup, & l'on croyoit voir en lui, comme un commencement de stupidité.

Quoiqu'il souffrît beaucoup en Eté, il souffroit encore plus en Hyver, & son pere crut le perdre l'Hyver de 1727.

Ce jeune homme, qui pendant cinq à six ans avoit été tourmenté de ces Perce-oreilles, engendrés successivement dans la tête, & sortans tantôt par les oreilles, tantôt par le nez, s'est trouvé en 1730. parfaitement guéri, & cela par un pur effet du hasard; s'il faut s'en fier là-dessus, aux conjectures. Le jeune homme s'étant trouvé au mois de Janvier 1730. dans la maison d'un des amis de son pere, où l'on buvoit de l'eau-de-vie, boisson familiere dans ce lieu-là, sur-tout parmi les petites gens; on lui en fit boire plusieurs coups, qui lui porterent à la tête. On vit peu après sortir de ses oreilles, une quantité prodigieuse de ces Perce-oreilles, & depuis ce temps-là, jusqu'à la fin d'Avril, qu'il en rendit un qui étoit apparemment le seul qui restoit: il n'en est plus sorti. Ses cheveux qui étoient bruns dans leur longueur, & blancs aux extrémi-

tés, reprirent une couleur égale.

Toute cette Relation est attestée par un grand nombre de témoins.

*Remarques sur la suite de cette Relation.*

Le mercure doux que le sieur Laffite Chirurgien, fit prendre à son fils, ne convenoit point en si grande dose, & pendant un si grand nombre de jours. On ne doit attribuer les abscess qui couvrirent le corps du Malade, qu'à la fonte extraordinaire que le mercure doux donné en si grande quantité, produisit dans les humeurs. Si l'on avoit mêlé ce mercure avec quelque purgatif pour entraîner par basses humeurs, à mesure que le mercure les auroit fondues, il ne seroit point survenu d'abscess; mais de le mêler avec le diaphorétique minéral seul qui pousse les humeurs à la circonférence, on ne pouvoit prendre un meilleur moyen pour causer les abscess qui survinrent.

Deux cens dix grains de mercure doux donnés en deux semaines à un jeune homme de quinze

ans , pour lui faire sortir des Vers qu'il a dans les oreilles , la dose est exorbitante.

Quant à l'eau-de-vie dont on fit boire plusieurs verres au jeune homme , & qui l'enyvra , c'est une grande question , si l'on doit attribuer à cette yvresse , la guérison dont il s'agit. En cas que cela soit , la guérison est singulière : mais il seroit dangereux d'en faire des essais..

#### *Contre les Dentaires.*

Le meilleur remede contre les Vers des dents, est de tenir les dents propres , de se les laver tous les matins , & après les repas , & s'il y a des croutes sur les dents , d'ôter ces écailles , ou avec un fer , ou avec quelques gouttes d'esprit de sel dulcifié , qu'on met dans un peu d'eau. La racine de plantain mâchée est encore un bon remede , aussi-bien que l'aloës & la myrrhe , mêlés avec un peu de miel , & appliqués à l'endroit où l'on sent du mal à la dent , la douleur cesse

pour

pour long-temps, & même ne revient plus si on a soin de réitérer quelquefois le même remede. Quelques Auteurs conseillent de bruler des graines de Jusquiame, & d'en faire aller la fumée aux dents: ils disent qu'on voit sortir aussi-tôt de la bouche, des Vers, que cette fumée emporte; mais ce fait est une pure fable. Forestus (a) écrit que ces prétendus Vers ne sont qu'une apparence de Vers, laquelle se voit toujours dans la fumée de la graine de Jusquiame. J'ai voulu en faire l'essai, & je n'ai point vu cette apparence de Vers. Forestus a sans doute rapporté le fait sans l'avoir éprouvé; mais ce qui me surprend, est qu'un autre Auteur assure en avoir fait l'expérience, & avoir vu effectivement ces Vers. Voici comment il s'explique: „Sou-  
 „ vent les mains demangent fort à  
 „ cause de petits cirons & tignes  
 „ qui s'y nourrissent, & causent ce  
 „ prurit. Pour les faire choir, j'ai  
 „ vu prendre de la graine de cette

( a ) Forest. de Aegritud. dentium, Lib. 14. Ob-  
 serv. 7. in Schol. pag. 96. columna secundâ.

» herbe, que pour l'amour de cela  
» ils nomment tignée, c'est la ha-  
» nebane ou jusquiame, qui a de  
» petits godets pleins de petits  
» grains, & on en usoit de cette  
» façon. Ayant des charbons allu-  
» més en un réchaud, & tout au-  
» près un bassin plein d'eau; on jet-  
» toit cette graine sur le feu, & on  
» mettoit les mains à la fumée,  
» puis après que l'on les avoit te-  
» nues assez à cette fumée, on les  
» trempoit en l'eau froide, & in-  
» continent paroissoient en la su-  
» perficie de l'eau une infinité de  
» Vermisseaux, & disoit-on affir-  
» mativement, que ces Vers étoient  
» les tignes qui étoient sorties de  
» la peau. Quand j'eus bien confi-  
» déré cet effet, & vu de près les  
» mains, où il n'y avoit aucune ap-  
»arence que cela fût venu, je fis  
» tant que je découvris la finesse,  
» Je pris une petite pièce de bois,  
» que je mis à cette fumée de jus-  
» quiame, puis je la trempai en  
» l'eau, & il en sortit aussi des Vers  
» tout de même que l'autre fois: j'y  
» présentai aussi une pantoufle, une

» pièce de fer, & plusieurs autres  
» choses, qui toutes enfin rendoient  
» le même effet; car ayant mis ma  
» main, où je ne sentoie aucune in-  
» commodité, je vis qu'il en sortoit  
» autant que de celle de ceux qui  
» étoient tourmentés de demangeai-  
» son: je pris résolution que ceci  
» étoit une imposture, & cepen-  
» dant je concluds que ces grains  
» étant en fumée, il y avoit en icelle  
» une humeur crasse prête à se con-  
» geler, qui se géloit à la froideur  
» de l'eau, & qu'ainsi il sembloit  
» que ce fussent tignes.

Nous avons remarqué plus haut  
que le meilleur remede contre les  
Vers des dents, est de se tenir les  
dents propres, & de se les laver  
tous les matins; nous ajouterons ici  
qu'on ne sçauroit mieux faire que  
de se les laver avec quelques cuil-  
lerées de cette eau de fougere que  
je fais préparer contre les Vers.  
Elle ôte toute la pourriture des  
dents, les empêche de se gâter, &  
les affermit. Il est vrai qu'elle laisse  
alors pour quelques momens un  
peu d'amertume sur la langue, mais

on est bien dédommagé de ce petit inconvénient par le bien qu'elle procure aux dents, aux gencives & à toute la bouche.

*Contre les Pulmonaires.*

Les Vers qui s'engendrent dans la poitrine, & qui causent des toux violentes, ainsi que nous l'avons observé ailleurs, sont très-difficiles à chasser; il y a un remède cependant que divers Médecins conseillent pour les faire sortir par le cracher; c'est de donner au Malade du suc de marrube mêlé avec un peu de miel, & de lui faire succer un peu d'oximel scyllitique en forme de looch.

*Contre les Hépatiques.*

On peut prendre contre les Vers du foie, plusieurs matins de suite dans un bouillon, environ douze grains de poudre de Cloportes, ou un bouillon au Veau, où l'on ait fait bouillir un peu d'hépatique.

*Contre les Cardiares.*

Contre les Vers du cœur faites boire du suc d'ail, de raifort, & de cresson, ou bien prenez racine de gentiane & de pivoine, de chacune deux gros; myrrhe, un gros: mettez le tout en poudre subtile, mêlez-en une pincée dans une goutte d'eau, & frottez de cette eau le dedans des lèvres du Malade plusieurs matins de suite. Hebenstreit dans son *Traité de la Peste*, dit que l'ail tout seul est le plus prompt de tous les remèdes contre cette maladie, & il rapporte là-dessus une expérience assez remarquable. Un grand Seigneur, dit-il, étoit tourmenté de plusieurs maux qu'on attribuoit au cœur, & comme il ne recevoit aucun soulagement, un jeune homme, qui étudioit en Médecine, & qui étoit connu du Médecin ordinaire, étant venu, dit qu'il se souvenoit d'avoir lu qu'il y avoit un genre de Ver, qui se trouvoit quelquefois au cœur, & contre lequel la plûpart des re-

medes étoient inutiles , excepté l'ail ; que ce Seigneur pouvoit bien avoir un Ver semblable , & qu'on devoit tenter ce remede. Le Malade ne tint nul compte de l'avis d'un jeune homme fans expérience ; il s'opiniâtra à vouloir être traité à l'ordinaire , & il mourut. On l'ouvrit , & on lui trouva dans le cœur un Ver tout blanc , qui avoit une tête longue, dure comme de la corne : on prit le Ver tout vivant , & on le mit sur une table au milieu d'un cercle , qu'on décrivit avec du suc d'ail. Le Ver commença à se traîner de côté & d'autre , s'éloignant toujours de la circonférence du cercle , & enfin chassé par l'odeur de l'ail , se retira au milieu du rond , où il mourut par la force de cette odeur.

*Contre les Sanguins.*

Rien n'est meilleur contre les Vers qui s'engendrent dans le sang , que le jus de cerfeuil ; on en peut prendre une cuillerée trois fois par jour pendant une semaine , le ma-

tin à jeun , l'après midy deux heures après le dîné , & le soir un peu avant que de se coucher.

*Contre les Vésiculaires.*

Le sel végétal est bon contre les Vers qui sont dans les reins & dans la vessie ; on en peut prendre un demi gros le matin dans un bouillon. Le chrystal minéral y est bon encore.

*Contre les Elcophages.*

Le suc de Calamenthe y convient, & l'huile d'amandes ameres.

*Contre les Cutanés.*

Les Cutanés ; comme nous l'avons vu , sont les Crinons , les Cirons , les Bouviers , les Soies & les Toms.

Il n'y a pas de meilleur remede contre les Crinons , que de baigner le Malade dans de l'eau tiede , puis de le frotter de miel auprès du feu , & de passer ensuite sur le corps un linge un peu rude.

On peut laver les pustules avec de l'eau où l'on aura mis du fiel de bœuf, ou bien les bassiner avec ce qui suit. Prenez six dragmes d'eau de millepertuis, une demie dragme de miel commun, & une dragme de poivre; mêlez le tout ensemble.

Il est à propos quelquefois pour se défaire des Cirons & des Crinons, d'en venir aux remedes intérieurs, & cela pour corriger l'acidité & la viscosité du sang, & des autres liqueurs nourricieres, laquelle entretient ordinairement ces Insectes. Ces remedes sont, de mettre dans son vin un peu de tartre soluble, avec un peu d'oxymel scillitique; de prendre quelquefois dans du vin d'Espagne, ou dans de l'hydromel, un demi gros de la composition suivante: Deux dragmes d'elixir de vie, une dragme d'extrait d'absynthe, une dragme d'yeux d'Ecrevisse, sept à huit gouttes d'huile de sassafras; remuer le tout jusqu'à ce qu'il soit bien mêlé.

*Contre les Bouviers.*

Il faut employer les mêmes remèdes qui conviennent contre les Cirons. Quant aux Soies & aux Toms, j'ai rapporté dans le Chapitre troisième, par quel moyen on s'en guérit.

*Contre les Umbilicaux.*

Voyez le Chapitre III.

*Contre les Vénériens.*

*L'Aquila alba*, est un excellent remède contre ces Vers; la doze est depuis six jusqu'à trente grains en pilules.

---

**ARTICLE SECOND.***Des remèdes contre les Vers des intestins.*

**N**ous commencerons par les remèdes contre les Vers ronds & longs; nous viendrons ensuite à

ceux des Ascarides , puis à ceux du Tania ou Solitaire ; ce qui sera terminé pour conclusion entière du Chapitre , 1<sup>o</sup>. par des remarques générales sur le traitement des Malades attaqués de Vers , & sur la manière dont agissent les remèdes anthelmintiques , c'est-à-dire , antivermineux. 2<sup>o</sup>. par une liste universelle de ces remèdes rangés dans leurs classes , selon qu'ils se tirent , ou des plantes , ou des Animaux , ou des minéraux ; qu'ils sont simples ou composés , & autres différences. 3<sup>o</sup>. Par des réflexions de pratique sur la quantité extraordinaire de ces mêmes remèdes.

IL Y A DES REMÈDES dont l'effet ordinaire est de tuer les Vers sans les chasser , & d'autres qui ordinairement les tuent & les chassent ; car il ne laisse pas d'arriver aussi quelquefois que les uns & les autres les chassent vivans ; nous parlerons des premiers dans une Section à part , & des autres dans une autre Section.

## SECTION I.

*Des Remedes qui tuent les Vers des intestins.*

**D**E ces remedes les uns se prennent en dedans, & les autres s'appliquent en dehors; nous rapporterons d'abord ceux qui se prennent intérieurement, & puis nous viendrons à ceux qui s'appliquent à l'extérieur.

*Remedes internes.*

Ces remedes sont le vin blanc; la biere, le verjus, le pourpier, la graine de pourpier, celle de chou, de citron, l'écorce d'orange amere, l'ail, les oignons, la poudre de racine de gentiane, l'eau dans laquelle on a fait infuser de la racine d'angelique; la coraline, la rasure de corne de Cerf & d'ivoire, la corne de Cerf brulée, les trochisques de corail & de corne de Cerf, le beurre, l'huile, la moutarde, la graine de tanaïsie dans un peu de syrop

violat , le bol d'Arménie , l'eau à la glace , le jus de citron , &c.

On peut prendre l'une de ces choses , ou quelques-unes ensemble : Comme graines de citron , d'oseille , de pourpier , de coriandre pulvérisée , de chacune un gros ; poudre de diamargaritum froid un demi gros , rasure d'ivoire & de corne de Cerf , de chacun demi-scrupule ; sucre rosat , une once ; & s'il y a un cours de ventre qu'il soit à propos de modérer , corail & poudre de roses ; de chacun un demi-gros : mêler le tout en poudre subtile , & en faire une opiate avec de l'oxysaccharum , & de la conserve de roses & de chicorée.

Le jus de plantain , la vieille thériaque , les amandes amères , le suc de grenade mêlé avec de l'huile d'olives , sont encore de bons remèdes. L'esprit de nitre , celui de souphre , l'esprit de sel dulcifié , réussissent heureusement ; on en peut prendre quatre ou cinq gouttes des uns ou des autres dans un peu d'eau commune , évitant de mêler ces esprits ensemble. L'huile de bois de

genièvre prise à jeun, est très-bonne contre les Vers, aussi-bien que celle de bois de coudrier; on en donne quatre ou cinq gouttes dans un peu de vin; & davantage, si c'est pour des personnes avancées en âge.

Quand les enfans ont de la fièvre, voici un julep qu'on leur peut donner pour tuer leurs Vers: eaux de pourpier & de chicorée, de chacune deux onces; confection d'hyacinthe un scrupule; poudre de coraline autant; corail préparé demi-scrupule; syrop de limon, demi-once; mêler le tout, & le donner à boire.

Quand la fièvre est maligne, & qu'il y a lieu de craindre qu'il n'y ait des Vers, comme cela arrive quelquefois, il faut faire ce qui suit: Prendre une suffisante quantité d'eau de scorsonaire, de scabieuse & de pourpier; six gros de syrop de limon, demi-scrupule de poudre de Vipère, & autant de poudre de coraline, demi-gros de sel de prunelle, un scrupule de confection d'hyacinthe, & faire de

tout cela un julep. Dans les maladies de peste, (a) lorsqu'il y a des Vers, le jus de citron est d'un grand secours.

Si avec les Vers & la fièvre, il y a convulsion & vomissement, il faut faire le remede suivant.

Prendre quatre onces d'eau de pourpier, trois gros d'eau thériacale, un gros de confection d'hyacinthe; & autant de poudre de coraline, mêler le tout ensemble, & en faire une potion que l'on prendra en une fois ou en deux, selon l'âge du Malade. La coraline, dont nous parlons, est si bonne contre les Vers, qu'il arrive souvent qu'un seul gros pris dans du vin, les tue & les chasse en même temps.

La vertu de ce simple a été inconnue à Dioscoride, à Galien, & à tous les Anciens. Nous en devons la connoissance aux Modernes, qui en ont fait diverses expériences. Mathiole, Antonius

(a) *Pestem viennensem nuperrime à vermiculis ortam Medici notarunt, à succo citri profligari. Thom. Barth. Acta Medic. tom. V. p. 83.*

Musa , Mercurial , (a) relevent l'excellence de ce remede par-dessus celle de tous les autres , & en rapportent plusieurs effets surprénans , dont ils ont été les témoins.

L'huile est un excellent remede contre les Vers , il en faut prendre quelques cuillerées à jeun ; je dis à jeun , parce qu'alors l'estomac & les intestins étant vuides , cette huile touche les Vers plus facilement.

Le Ver meurt sitôt qu'il ne peut plus respirer ; or , il ne respire que par le moyen de certaines petites trachées , qui sont rangées le long de son corps ; ensorte que si l'on bouche ces trachées avec quelque chose d'onctueux , qui empêche le commerce de l'air , il faut nécessairement que l'Animal meure faute de respiration , sans même que la tête , & tout ce qui n'est pas trachée , soient frottés. Cela est si vrai , que si l'on met de l'huile à un Ver ailleurs qu'aux trachées , sans même épargner la tête , le Ver vivra , &

(a) Mercurial , Lib. III. Cap. 10. de Morb. Pueror.

aura son mouvement ordinaire. Si on en met à quelques trachées seulement, on verra les parties, où seront ces trachées, devenir sans mouvement propre; & si on en met à toutes les trachées, le Ver demeurera immobile, & mourra presque sur le champ.

M. Malpighi a fait toutes ces expériences; j'en dis autant du beurre, lequel produit le même effet, & qui étant pris à jeun, tue les Vers mieux que ne fait l'ail. Nous pouvons remarquer ici que l'effet de l'huile sur les Vers n'est point une chose, que les Modernes aient découverte les premiers, les Anciens l'ont reconnue comme nous; & Aristote dit en termes exprès dans le Chapitre 27. du huitième Livre de son Histoire des Animaux, que tous les Insectes meurent quand ils sont touchés d'huile: il ajoute même une chose, dont il est facile de faire l'expérience, qui est que si l'on ne se contente pas de toucher tout le corps avec de l'huile, mais qu'on en touche aussi la tête, & qu'ensuite on expose le  
Ver

Ver au Soleil , il meurt encore plus promptement ; Pline écrit la même chose.

De toutes les huiles ordinaires , celle de noix est la meilleure contre les Vers ; & à Milan les meres ont coûtume de donner une ou deux fois la semaine à leurs petits enfans , des roties d'huile de noix , avec un peu de vin , pour faire mourir les Vers. Nous remarquerons ici que l'huile d'amandes douces ne fait pas sur les Vers un effet si prompt , ainsi qu'on le peut voir par l'expérience que nous avons rapportée dans le Chapitre huitième : ce qui vient sans doute , de ce que les parties de cette huile sont plus poreuses , & par conséquent moins capables d'empêcher l'entrée de l'air dans le corps du Ver. Au reste il ne faut pas croire que l'huile lorsqu'elle est dans notre corps , puisse tuer les Vers , comme elle tue un Ver de terre que nous en frottons , ou que nous y jettons ; car il en faudroit avaler une trop grande dose pour cela , & cette quantité seroit dangereuse ; mais

toûjours elle les tue à la longue ;  
quand on en prend plusieurs jours  
de suite.

Quelques gouttes de vin le matin  
à jeûn sont bonnes contre les Vers ;  
sur-tout il n'est pas à propos quand  
on est attaqué de cette maladie, de  
boire de l'eau pure aux repas , il  
faut y mêler un peu de vin , pour-  
vu toutefois que ce ne soit pas du  
vin verd , car celui-là loin d'être  
contraire à la vermine , est capable  
d'en engendrer. Il vaut bien mieux  
boire de l'eau seule , que d'y mêler  
du vin qui n'ait pas assez de maturi-  
té. Au moins l'eau seule , pourvu  
qu'elle soit bien pure, & qu'on n'en  
boive point trop, n'est point mal-  
faisante , & c'est une erreur grossière  
de penser que cette boisson , quand  
elle est ordinaire , rende les gens  
chagrins & de mauvaise humeur ,  
comme se l'imaginoient les Grecs ,  
qui traitoient Demosthene d'hom-  
me épineux & difficile , parce qu'il  
ne buvoit que de l'eau ; car c'est le  
reproche qu'ils faisoient à cet Ora-  
teur , lorsqu'il leur représentoit un  
peu vivement leur devoir.

Si l'on y fait réflexion , on verra que le vin a dérangé bien des cerveaux , qu'il a abruti bien des gens d'esprit , & souvent changé en férocité les mœurs les plus douces. Aussi les personnes les plus sages ont toujours été sobres sur le vin. Démôsthene dont nous venons de parler , n'en buvoit point , & on l'appelloit le buveur d'eau , comme il le témoigne lui-même sur la fin de sa seconde Philippique. Cicéron en buvoit très-peu aussi ; en effet, le vin peut fournir quelques bons mots , il rend pour l'ordinaire les gens agréables dans les repas, il donne de la facilité dans les conversations , ainsi que le remarque le même Cicéron ( a ). Mais, comme l'insinue si bien cet Auteur , il y a une grande différence entre ce qui fait un homme de compagnie , & ce qui fait un homme grave & sensé. Lors donc que je conseille ici le vin contre les Vers , je prétends qu'on en use sobrement , & qu'on le regarde comme un breuvage sur lequel il faut grandement se ménager. Du reste ,

( a ) Cicero. pro Cælio. versus finem.

on a un grand nombre d'exemples de l'efficacité singulière du vin contre les Vers, & en voici un bien remarquable qu'un Médecin de la Ville de Todi dans le Duché de Spolète, a écrite à M. Baglini sur le sujet de cette boisson donnée dans une maladie vermineuse épidémique. M. Baglini me l'a communiquée dans une sçavante Lettre qu'il m'a écrite sur le vingt-deuxième Aphorisme de la première Section; laquelle Lettre est aussi imprimée dans ses Oeuvres.

Observation importante sur l'effet du Vin contre les Vers, laquelle m'a été communiquée par M. Baglivi, Médecin de Rome.

*Circa finem epistola, utilem de lumbricis observationem adjicere visum est, de qua elapso anno 1700. eruditus Massa Tudertinorum in Umbria Medicus ad me scripsit. Constitutio ferè epidemica febrium putridarum & malignarum erat, aegroti circa septimum vel decimum quartum mor-*

*bi diem moriebantur , & continuo vexabat illos ingens pectoris anxietas. Vermes teretes magnâ copiâ excernebant singuli. Hi Vermes in vino positi statim peribant ; in oleo , aquâ saccharatâ , spiritu vini , aceto , succo limonum per plures horas atque dies vivebant. Qui vinum biberunt aegroti , omnes convaluere. Inter eos mulieres atque senes majori numero interiere. Vinum itaque antidotum fuit morbi , & morbi causa. C'est-à-dire. Un sçavant Médecin de la Ville de Todi m'a écrit l'année dernière 1700. l'observation suivante. Il regnoit dans ce pays-là des fièvres malignes épidémiques : les malades qui en étoient attaqués mouroient vers le sept ou vers le quatorze ; ils sentoient de grandes oppressions de poitrine , & rendoient force Vers longs & ronds. Ces Vers mis dans du vin y mouroient aussi-tôt : jettés dans de l'huile , dans de l'eau sucrée , dans de l'esprit de vin , dans du vinaigre , dans du jus de limon , ils vivoient plusieurs heures , & quelques-uns même plusieurs jours. Les malades à qui on fit boire du vin guérèrent tous. La mortalité fut plus grande*

sur les femmes & sur les vieillards , que sur les autres. Enfin, comme on voit , le vin fut l'antidote de ces maladies , & de la cause de ces maladies.

Je remarquerai ici à cette occasion , qu'encore que le vin soit un bon remede contre les Vers , ce n'est pas un remede universel contre ce mal , & voici là-dessus un fait que les Lecteurs ne feront peut-être pas fâchés que je rapporte.

Le mois de Septembre 1703. on m'écrivit de Bar-le-Duc , que pendant tout le Printemps & tout l'Eté de cette année-là , des maladies causées par les Vers , ayant régné dans le Barrois , les Malades avoient reçus de grands soulagemens par l'usage des remedes indiqués dans mon Livre. Que Madame la Comtesse de Nétancourt, qui étoit alors dans le pays , s'étant employée elle-même au soulagement des pauvres , avoit fait avec le secours des remedes que je marque , plusieurs cures considérables , & celle entre autres d'un Boucher de Revigni, à une lieue de chez elle,

lequel jetta un Ver semblable à celui de la première planche de mon Livre, & long de huit aulnes, sans y comprendre plusieurs morceaux rompus, qui sortirent en si grand nombre, que les personnes qui les virent, jugerent qu'il falloit que ce Ver eût eu dans le corps d'où il venoit de sortir, plus de douze aulnes de long. Le Malade avoit une violente fièvre continue, avec transport au cerveau; c'étoit un homme accoutumé au vin. En santé il en buvoit abondamment, & il ne voulut pas même s'en priver pendant sa maladie. Son mal augmentant de plus en plus, Madame la Comtesse de Nétancourt, lui fit user d'un des remèdes marqués dans le Traité de la Génération des Vers, & le Malade rendit le Ver dont nous venons de parler. La sortie de cet Insecte fut suivie d'une guérison si prompte, qu'au bout de 24. heures, la fièvre cessa, & que peu de jours ensuite le Malade se porta mieux que jamais. La personne qui m'écrivit fut mandée pour confesser le Malade qui étoit

abandonné, & pour le disposer à la mort. Ce qui surprit davantage, c'est que cet homme eût des Vers ; car il est à remarquer, m'écrit-on, qu'il avoit son corps aviné ; qu'en santé il buvoit du vin avec excès ; & que nonobstant sa fièvre toute violente & continue qu'elle étoit, il n'avoit jamais voulu quitter le vin, quoique défendu par tous ceux qui le voyoient, lesquels disoient que c'étoit le vin qui le réduisoit à cet état : mais il a bien fait voir, me mande-t-on, que l'on se trompoit ; car dès le moment qu'il eut mis bas le Ver, il commença à dormir, ce qu'il n'avoit fait depuis long temps ; la fièvre le quitta au bout de vingt-quatre heures, & quelques jours après il ne parut pas qu'il eût été malade. *Je l'ai vu plusieurs fois depuis*, m'ajoute la personne qui m'écrit (a), *& il est dans une parfaite santé.*

La graine de chanvre est encore très-bonne contre les Vers. On la pile bien, & on la jette dans une suffisante quantité d'eau, puis on la

(a) Voyez la Lettre ci-après,

remue jusqu'à ce qu'elle fasse une espèce de pâte claire. Ensuite on passe le tout par un linge, & il en sort un lait, dont il faut prendre un verre à jeûn.

Le millepertuis est admirable contre les Vers; il en préserve même le fromage, si l'on a soin de l'envelopper de cette herbe. (a) Quercetan & quelques autres Auteurs recommandent ce remede. La maniere de prendre le millepertuis est de le faire bouillir dans de l'eau, & de boire de cette eau avec un peu de sucre. On en peut faire aussi du syrop. Bartholin conseille les feuilles de millepertuis infusées dans de l'esprit de vin, & données dans quelque liqueur convenable (b). L'essence de millepertuis est encore excellente pour chasser les Vers, & même les Vers plats (c).

[a] *Quercet. Rediviv.*

(b) *Barthol. Acta Aphniensia, vol. 1. cap. 40.*

(c) *Sed nec infantes ab his monstris prorsus immunes esse docuit me filia bimula quæ anno 1674. post usum Hypericonis aliquandiu continuatum, particulam de lumbrico lato, spithamam longam per alvum rejecit, & hoc ipso ab omni quæ antea affligebatur molestiâ, liberata est. Joann. Henr. Brechsfeld, in Actis Th. Barth. tom. 3. c. 71.*

Le pourpier est un souverain remède contre les Vers des intestins, mais on ne devineroit pas par quel endroit : c'est parce qu'il contient du mercure qui est si bon contre les Vers. On doit cette découverte à un Auteur Chinois. Il y a, dit-il (a), un moyen de se procurer du mercure à peu de frais : il n'y a pour cela qu'à prendre de petites feuilles de cette plante, les broyer dans un mortier, avec un pilon de bois d'Acacia, les exposer au soleil levant, & les laisser à cette exposition durant trois jours ou environ ; puis lorsqu'elles sont sèches, les faire bruler légèrement ; enfermer ensuite cette poudre dans un vase de terre vernissée, le bien boucher, l'enfouir dans la terre, & l'y laisser quarante-neuf à cinquante jours ; après quoi retirer le vase, l'on y trouvera le vif-argent bien formé.

L'on vend à Pekin deux sortes de mercure, l'un qui se tire des mines, & qu'on appelle *Chan-choui-in*, & l'autre qui se tire de certaines plan-

(a) .XXIII. Recueil des L. Ed. & Cur. pag. 458. 59. & suiv.

tes , entre autres du pourpier , & qu'on nomme *Tsdo-choui-in*.

L'Herbier Chinois , qui en cela s'accorde avec le sentiment des Botanistes d'Europe , donne au pourpier les mêmes vertus qu'on attribue au mercure. On y lit que le pourpier est froid de sa nature , qu'il fait mourir toute sorte de vermine , qu'il dissout les viscosités , qu'il est volatil , qu'il débouche & tient ouverts les différens canaux du corps humain.

Quoi qu'il en soit , le vif-argent tiré des plantes , & entre autres du pourpier , doit être plus dégagé d'impuretés que celui qui se tire des mines , parce que pour s'exalter dans une plante , il faut qu'il se décharge des fibres rameuses & sulphureuses qui l'embarassent ; en sorte que cette exaltation le purifie , & produit le même effet que la peau de chamois , à travers laquelle les Chymistes le font passer.

Les feuilles de pourpier , quand on les regarde au grand jour , paroissent comme pointillées d'argent ; ce qui pourroit bien venir

des particules de mercure qui y sont contenues.

Le pourpier se peut prendre en salade, il se peut prendre dans des bouillons, on en peut mettre dans les potages; il faut employer les feuilles & les côtes ensemble, les côtes, sur-tout, ont plus de vertu contre les Vers; elles imitent assez la figure des Vers ordinaires, ce qui paroîtroit favoriser le sentiment de ceux qui prétendent que les plantes portent la signature des choses contre lesquelles elles sont propres, ce que nous ne remarquons qu'en passant. L'eau de pourpier distillée, la décoction, & l'infusion de pourpier sont encore de bons contre-Vers.

En voilà bien assez pour ce qui regarde les remedes qui se prennent en dedans, venons à ceux qui s'employent en dehors.

*Remedes extérieurs, ou topiques contre les Vers.*

Ces remedes extérieurs sont le fiel de bœuf, l'huile d'absynthe, celle de rue, ou celle d'amandes

ameres , avec quoi on peut mêler de la poudre de cumin , de la poudre d'aloës , ou de celle de petite centauree. Ces topiques se mettent sur le nombril ; l'emplâtre suivant peut encore être fort bon.

Farine d'orge , suc de vermicularis , une demi-livre de chacun , fumerterre broyée grossièrement , vinaigre blanc quatre onces , faire de cela un emplâtre , qu'on appliquera sur le nombril. Cet emplâtre apaise aussi la fièvre.

Ces remedes , tant intérieurs ; qu'extérieurs , tuent quelquefois les Vers, mais ils ne les chassent pas toujours , c'est pourquoi il faut se purger après. Venons aux remedes qui les tuent & qui les chassent.

## SECTION II.

*Remedes qui tuent & qui chassent les Vers.*

**L**Es remedes qui tuent & qui chassent les Vers , se prennent presque tous en dedans. Ces remedes sont l'aloës, l'hiere picre, la poudre d'écorce d'orange amere, la rhubarbe , &c.

On dissout l'hierac picre dans un peu de vin blanc, ou bien on la mêle avec un peu de diaphœnic, ou on en fait des pilules avec un peu d'agaric & de syrop d'absynthe. La poudre d'orange amere se prend dans du vin. Borel la recommande fort, & il dit avoir vu un Ethique abandonné de tous les Médecins, auquel ce remede pris jusqu'à trois fois, fit rendre force Vers, & procura la guérison (a), la dose est un gros chaque fois.

Pour les enfans bien jeunes, on peut faire infuser dans l'eau de pourpier quatre scrupules de rhubarbe, avec six grains de canelle, passer le tout à travers un linge, & dans la colature dissoudre une once de syrop de chicorée simple, & avant que l'enfant prenne ce breuvage, lui donner un lavement de lait, pour attirer les Vers par bas.

*Ou bien.*

Faire infuser un gros & demi de rhubarbe dans un verre d'eau de pourpier, passer cela à travers un linge le lendemain matin, & le

[a] Borell. observ. medicophy. cent. 1. observ. 90.

donner à boire à l'heure ordinaire du réveil ; réiterer le breuvage deux fois par semaines , jusqu'à ce que la corruption du corps soit évacuée. On peut ajouter à cette purgation , pour la rendre plus forte , une once de syrop de chicorée , composé de rhubarbe ; si c'est un enfant délicat , il suffira de demi-once. Le suc de verveine est encore un bon remède (a).

J'ai mis le sucre au rang des choses qu'il faut éviter , pour se garantir des Vers ; mais cependant quand il est pris en grande quantité , il ne laisse pas quelquefois de tuer les Vers , & de les chasser. Aldrovandus parle d'une petite fille, qui pour en avoir mangé un gros morceau , rendit un grand nombre de Vers par bas ; le miel fait le même effet quand il est pris à pleine cuillère. Mais il est bon là-dessus d'avoir égard à la remarque que nous avons faite p. 216. l. 20. 21. &c.

Les pommes douces , nommées en Latin *Melimela* , font faire aussi beaucoup de Vers ; les raisins séchés au soleil ont la même vertu , étant

(a) Monard. lib. 3. *simpl. medicam. ex novo orbe delator. cap. de verbenâ.*

pris à jeûn en grand nombre.

Levinus Lemnius dit que c'est une expérience qu'il a faite avec succès (a): la raison de cela est, que les Vers attirés par ces nourritures douces s'en remplissent si fort, qu'ils sont obligés de crever; & comme les choses douces, étant prises avec abondance, lâchent le ventre, il faut nécessairement que les Vers sortent ou morts ou mourans. Nous avons déjà touché cette raison dans le Chapitre VIII.

On parle d'un certain moyen, pour tirer du corps les Vers, comme on tireroit des poissons de l'eau: c'est d'attacher à un fil quelque appas, qui attire les Vers, & puis de faire avaler cet appas, ayant soin auparavant que le malade demeure quelque temps sans manger, pour affamer les Vers, & les obliger à venir à ce qui se présente: on tire ensuite le fil, & le Ver vient, dit-on, avec l'appas.

Schenchius rapporte un exemple de cet artifice, & dit qu'on tira un jour par ce moyen, un serpent du corps d'une femme, en se servant

(a) Levin. Lemn. de occult. natur. mirac. lib. 1. cap. 21.

d'un appas composé de miel & de farine. Cet expédient peut être bon, pour tirer de l'estomac, des animaux entrés par la bouche, comme il en est entré quelquefois à quelques personnes qui dormoient sur l'herbe; mais pour tirer des Vers engendrés dans le corps, c'est une pratique sur laquelle je ne veux rien dire; quelques personnes assurent l'avoir vu réussir depuis peu, en mettant pour appas des cœurs de pigeons; mais ce que je puis assurer aussi, est qu'il s'est vu des Charlatans imposer au peuple, en cachant adroitement des Vers dans le prétendu appas qu'ils faisoient avaler.

*Contre les Vers de la jaunisse.*

Dans la maladie de la jaunisse les intestins sont souvent remplis de Vers, parce que la bile, qui est si contraire à ces animaux, ne se décharge pas alors dans les intestins; le meilleur remède contre ces Vers est de prendre plusieurs matins de suite un verre de la décoction suivante. Chelidoine, une poignée; feuilles & fleurs de millepertuis, de chacune

demi-poignée ; rasure d'yvoire, fiente  
 d'oye pulverisée , de chacun trois  
 gros ; safran, un demi gros ; ces deux  
 derniers dans un nouët : jetter le tout  
 dans un pot où il y ait une chopine  
 de vin blanc , & une chopine de vin  
 d'absinthe , mettre le pot sur le feu ,  
 & quand cela aura bien boüilli , le  
 passer , & dans un verre de la cola-  
 ture dissoudre une once & demie de  
 bonne manne , avec un scrupule de  
 diagrede : il y en aura là pour trois  
 matins.

Ce remede ne chasse pas seule-  
 ment les Vers , mais guerit en même  
 temps la jaunisse. Je ne puis m'em-  
 pêcher , à cette occasion , de blâ-  
 mer ici un remede que certaines  
 personnes conseillent contre cette  
 maladie , & qui à la vérité la guerit  
 effectivement , mais dont les suites  
 sont si mauvaises qu'on ne scauroit  
 trop le condamner. C'est de don-  
 ner adroitement au malade , dans un  
 demi verre de vin blanc , huit ou  
 neuf poux. Car j'avertis que ce re-  
 mede remplit quelquefois de vermi-  
 ne les intestins , & qu'après avoir  
 ôté la jaunisse au malade , il le fait

tomber dans une maigreur extraordinaire, & lui cause une faim devorante, que rien ne peut assouvir : George Hannæus rapporte là-dessus l'histoire d'un homme guéri de la jaunisse par ce moyen, & mort peu de jours ensuite, dans le corps duquel on trouva un nombre inombrable de poux vivans qui lui devoient les intestins. (a)

La bile qui tombe dans le duodenum, est souvent ce qui empêche les vers de monter jusqu'à l'estomac : mais dans la jaunisse, comme cette bile est retenue au foye, ils vont plus facilement dans le ventricule ; c'est ce qui fait que quand on donne quelque remede contre les vers à ces sortes de malades, ils en rendent quelquefois par haut. Le 17. de Juillet de l'année 1699. chez M. Dugono, Secretaire du Roi, vers S. Landry, un Domestique que je

(a) *Ex Epistola Georgii Annæi ann. 1674. Aegrum ætate laborantem, pediculis ore sumptis septem aut novem sanatum fuisse per aliquot dies ; sed brevè fames canina eum cepit & atrophia, unde mors. In aperio hujus cadavere innumeri pediculi in intestinis viventes, visi fuerunt. Thom. Barthol. Acta Medica, Volum. 3. Cap. YCI.*

traitois , qui avoit une jaunisse universelle, en vomit un fort gros après avoir pris d'un syrop contre les vers. Il faut avoir soin dans ces occasions , de donner des lavemens de lait, pour attirer les Vers par bas ; car il faut les empêcher autant qu'on peut , de monter dans l'estomac , parce qu'alors ils sont plus difficiles à chasser, & qu'ils peuvent nuire davantage.

*Contre les Vers dans la Pleuresie.*

Quand la pleuresie est mêlée de Vers, ce qui arrive quelquefois , comme nous l'avons remarqué, il faut suivre la pratique qu'observoit Rulandus, (a) & que Quercetan (b) recommande si fort, qui est de commencer d'abord par la purgation, c'est là principalement que doit avoir lieu l'Aphorisme d'Hippocrate, (c) que lorsqu'il est besoin de purger dans une maladie, il faut le faire dans le commencement. Les fréquentes saignées en cette occasion sont très-dangereuses : il n'en est

(a) Ruland. centur.

(b) Quercetan. redi viv. tom. 3. de pleuritide.

(c) Aph. 29. sect. 2.

pas de même dans les autres pleurésies.

*Remedes contre les Ascarides.*

Les Ascarides sont des Vers difficiles à chasser, & cela pour plusieurs raisons. La première, c'est que ces animaux sont fort éloignés du ventricule; en sorte que les remedes perdent leur force avant que de parvenir jusques où sont ces vers. La seconde, c'est que les Ascarides sont enveloppez dans des humeurs visqueuses, qui empêchent l'action des medicamens. La troisième, c'est que ces Vers montent quelquefois dans le cœcum. Or, cet intestin étant en forme de cul-de-sac, les Ascarides s'y tiennent comme retranchez. Quoi qu'il en soit, il vaut mieux les attaquer par bas, & pour cela il n'y a rien de meilleur que de mettre au fondement un suppositoire de cotton, trempé dans du fiel de bœuf, ou dans de l'aloës dissout. Ou un petit morceau de lard attaché à un fil: on l'y laisse quelque temps, & après on le retire tout rempli de vers. On peut, au lieu de

lard, prendre de la vieille chair salée. Les lavemens de décoction de fumeterre sont très-bons contre les Ascarides; on peut joindre à la fumeterre l'aristoloche, la chicorée, la tanaisie, la persicaire, l'atriplex, & en faire la décoction avec de l'eau & du vin blanc: quand elle est faite, il est bon d'y joindre un peu de confection d'hier.

Pour les enfans, voici le lavement qu'on peut faire.

Prendre feüilles de mauves & de violiers, de chacune une poignée; feüilles de choux, une ou deux; graines de coriandre & de fenouil, de chacune deux gros; fleurs de camomille & de petite centaurée, de chacune une pincée: faire une décoction du tout avec du lait, & dissoudre dans la colature une once de miel commun, & deux gros de confection d'hier.

Hippocrate (a) conseille, pour chasser les Ascarides, de prendre de la semence d'agnus castus, de la bien broyer avec un peu de fiel de bœuf,

[a] Hip. *επι γυμνασίου* B. 66.

puis de délayer le tout avec un peu d'huile de cedre, ensuite d'en faire un suppositoire avec de la laine grasse.

*Remedes contre le Ver Solitaire, ou  
Tania.*

Les remedes que nous avons rapportés jusques ici, sont la plûpart inutiles contre le Tania. Les autres Vers sortent quelquefois d'eux-mêmes, mais le Solitaire ne sort presque jamais ainsi : & comme le remarque Hippocrate, quand on ne le chasse par aucun médicament, il vieillit avec son hôte.

Avicenne dit qu'il résiste à l'absynthe, & que la fougere est un remede efficace pour le chasser. Cét Auteur a raison, mais il faut sçavoir préparer la fougere. L'écorce de racine de fougere femelle & de meurier, pulvérisées, & données tantôt séparément, tantôt mêlées ensemble, tantôt accompagnées de quelques autres simples, sont d'excellens remedes contre le Solitaire. C'est avec ces deux racines que je

fais préparer l'eau de fougere, si connue aujourd'hui par ses bons effets contre les Vers, & même contre la maladie qui noue les enfans. Je me flatte qu'on me pardonnera bien de ne pas divulguer la préparation de cette eau, dont je n'ai donné la recette qu'à M. Dionis mon gendre, Docteur-Régent de la Faculté de Médecine de Paris, & qui demeure avec moi depuis longtemps : je m'en flatte d'autant plus, que j'enseigne dans ce Livre la manière de préparer plusieurs autres remedes qui peuvent être substitués avec succès à celui-là. Quand on voudra employer la poudre de racine de fougere femelle, on pourra y joindre, s'il est nécessaire, un peu de poudre de tanaïsie pour fortifier l'estomac. Mais il y a ici deux choses à observer ; l'une, qu'il est bon de choisir la tanaïsie la plus champêtre, parce qu'elle a plus de vertu. Et généralement parlant, les herbes de la campagne ont plus de force. Ce qui fait dire à un Ancien, que la nature est la mere des plantes des champs, & la marâtre des plantes

plantes domestiques. (a) L'autre ,  
c'est qu'il faut prendre l'écorce de  
la racine de meurier avant que les  
meures soient en maturité , sans quoi  
cette écorce est privée de la meil-  
leure portion de l'humeur qu'elle  
contenoit auparavant. Ce qui s'ac-  
corde avec ce que remarque Pline ,  
que les racines ont moins de vertu  
étant cueillies après la maturité du  
fruit , ( b ) que devant.

*Pour les enfans à la mammelle.*

On peut donner aux enfans à la  
mammelle , un demi gros de pou-  
dre de racine de fougere femelle ,  
le matin dans un peu de lait , ou de  
bouillie , en deux prises , d'une heure  
à l'autre , ayant soin de les purger  
le lendemain avec quelque chose qui  
ne soit pas violent.

*Pour les enfans un peu grands.*

Aux enfans un peu grands , on

(a) Dicitur solet tellurem esse matrem Sylvestrium , no-  
vercam autem urbanorum. Alexandri Aphrodisi pro-  
blemat. Lib. 2. problem. 52.

(b) Ne illud quidem dubitatur omnium radicum vim  
effectusque minus , si fructus prius maturescant. Plin-  
Hist. natur. Lib. 27. Cap. ultim.

peut donner cette poudre dans du syrop de fleur de pêcher, ou dans de l'eau de centinode, ou de plantain, selon les circonstances que nous allons marquer.

Si les enfans ont le ventre resserré, il faudra mettre la poudre dans le syrop de fleur de pêcher : mais s'ils ont le cours de ventre, il faudra la leur donner dans l'eau de centinode, ou de plantain ; car il faut observer, quand on veut chasser les Vers, de mêler des astringens avec les remedes qu'on donne, lorsque le ventre est trop libre, parce que sans cela le médicament sortant trop tôt, n'a pas le temps d'agir sur les Vers.

*Remarque sur la racine de fougere.*

La racine de fougere femelle est une des choses les plus propres contre les Vers plats, ou Solitaires, & contre tous les autres ; elle a cela d'avantageux, qu'elle convient à toutes sortes de personnes, à ceux qui ont la fièvre, comme à ceux qui ne l'ont pas, aux enfans, aux

jeunes gens, & aux vieillards; elle fait venir outre cela le lait aux nourrices. Quelques Auteurs ont écrit qu'elle étoit dangereuse aux femmes grosses; mais ils se sont trompés, comme le fait voir Spigelius, dans son Traité de *Lumbrico lato*.

*Opiate contre le même Ver.*

Prenez coralline, verveine, scordium, pouliot, origan, de chacune une demi-poignée: racine de dictamne blanc, de fougere, d'angelique, & de gentiane, de chacune deux gros; écorce de racine de meurier, un gros & demi; graines de moutarde, de pourpier & de cresson, de chacune un gros; poivre, un demi gros; safran, un demi scrupule: faire de tout cela une poudre, & avec du miel écumé mêler le tout en forme d'opiate; à quoi on peut ajouter un demi scrupule d'huile de vitriol: la doze est d'un demi gros, d'un gros, & d'un gros & demi: c'est assez d'un demi gros pour les petits enfans.

L'huile d'amandes douces que nous

avons dit être moins propre contre les Vers, que celle d'olive ou de noix, ne laisse pas cependant d'être fort bonne contre les Vers plats. Il semble même, nonobstant ce que nous en avons dit, qu'elle soit spécifique contre ce Ver. Un Malade que j'ai vu au mois de Juin 1734. & qui avoit le Ver Solitaire, prit par le conseil de sa mere, à qui on avoit fort vanté l'huile d'amandes douces, deux onces de cette huile, & peu de temps après, il rendit quinze aulnes de son Ver. Quelques jours ensuite, il reprit la même quantité d'huile d'amandes douces, & il rendit plusieurs aulnes du même Ver.

Comme ce Malade n'étoit pas de Paris, & qu'il s'en retourna dans son pays, je n'en ai pas eu de nouvelle depuis.

La graine de citrouille & de concombre, prise en émulsion, est d'un grand effet contre le Ver Solitaire; ce qui est appuyé du témoignage d'Edouard Tyson, qui dit dans sa Dissertation Angloise sur le Ver plat, qu'il a un morceau de Tania de 24.

pieds de long, qui a été rendu par un jeune homme de 20. ans, après que ce jeune homme eut avalé un verre d'émulsion, préparée avec ces deux sortes de graines. Edouard Tyson remarque à ce sujet, que ceux qui croient que les simples portent la signature des maladies auxquelles ils sont propres, ne manqueront pas de tirer de ce fait, un grand argument en faveur de leur opinion. Nous avons dit la même chose du pourpier, page 520. Les côtes du pourpier ressemblent aux Vers ronds & longs, & les graines de concombre & de citrouille aux petites portions que rendent ceux qui ont le Tænia, lesquelles ne sont que des morceaux qui se séparent de ce Ver.

Ces remèdes ne sont pas les seuls qu'on puisse employer contre le Solitaire. Guillaume Fabricius, Philibert Sarrazenus, Jean Jacques Craffius, Olaus Borrigius, rapportent des exemples de Vers semblables qu'ils assurent avoir fait sortir; & comme ils disent les remèdes dont ils se sont servis, & en même temps

538 *De la Génération*  
les symptômes des Malades, avec  
plusieurs circonstances utiles à sça-  
voir ; je crois qu'on ne fera pas fâché  
de voir ici les remarques de ces Au-  
teurs sur ce sujet : les voici traduites  
en François.

*Remarques de Guillaume Fabricius, (a)  
écrivain à Philibert Sarrazenus,  
traduites du Latin.*

A mon retour de Lyon, je vis  
ici un Ver plat, d'une longueur sur-  
prenante ; comme le fait est curieux,  
je me ferai un plaisir de vous le rap-  
porter. Une Dame de cette Ville,  
âgée d'environ vingt ans, d'une  
complexion assez délicate, avoit de  
grandes douleurs de ventre, des foi-  
blettes d'estomac, des nausées, des  
rapports, & un dégoût général pour  
tous les alimens. Elle me fit appel-  
ler sur la fin du mois d'Avril de cette  
année 1609. Je lui fis prendre le  
premier jour de May d'une poudre  
composée de rhubarbe, de turbith,  
& de senné ; à quoi j'ajoutai du sy-  
rop de rose laxatif, composé de rhu-

(a) Guill. Fabric. cent. 2. Observ. 70.

barbe, d'agaric, & de fenné. Ce remede lui fit rendre par bas, un Ver plat, qu'elle me montra, & dont je fus étonné; car il avoit vingt palmes de long, étoit large de six grains, & épais de deux; maintenant qu'il est desséché, il n'est pas si large: il a des interstices tout le long du corps, & ces interstices sont de l'espace de deux grains, & élevés d'un côté en forme de dents de scie: il est tout blanc, & a au milieu de ces interstices de petites taches noires; une des extrémités est mince comme un fil, & l'autre large comme le reste du corps; je n'y ai point vu de tête, & je n'en ai jamais trouvé à ces sortes de Vers. Après que le Ver fut sorti, je purgeai la Malade, & lui ayant donné ensuite pendant quelques jours, des fortifiants, elle se rétablit entierement. Elle est à présent dans une santé entiere. Pour le Ver je le conserve desséché, & le regarde comme une des choses les plus rares que j'aye. Voilà, Mr, l'histoire succincte de ce Ver, dont j'oppose la description à ce bruit faux & ridicule, qui s'est répandu dans la Suisse,

& jusques dans la Bourgogne, du  
monstre de Payerne.

A Payerne, ce 28. Août 1609.

Il y a une chose à observer ici,  
c'est le dégoût qu'avoit la Malade  
pour toute sorte de nourriture; quel-  
ques-uns de ceux qui ont ce Ver  
étant tourmentés d'une faim extraor-  
dinaire.

*Réponse de Philibert Sarrazenus, à  
Fabricius, traduite du Latin. (a)*

**Q**Uand j'ai reçu la Lettre où  
vous me parlez de ce Ver plat,  
j'avois en même temps une Malade  
attaquée de la même maladie. Com-  
me j'attendois le succès des remedes  
que je lui faisois, j'ai differé à vous  
écrire jusqu'à ce que je pûsse vous  
en donner des nouvelles. Voici en  
peu de mots ce que j'ai observé dans  
cette maladie, & la conduite que  
j'y ai tenue: La Malade est âgée de  
trente-quatre ans, assez replette, &  
a été dans ses premières années si  
sujette aux Vers, qu'elle en rendoit  
souvent par les selles, de tout plats,

(a) *Gnill, Fabric. cent. 2. Observ. 70.*

longs

longs d'une aulne , d'une aulne & demie , quelquefois de davantage , & larges du doigt ; quand elle a été mariée , elle a eu plusieurs enfans , qui sont tous morts peu de mois après leur naissance , ce que nous avons attribué à la mauvaise disposition de la mere. Ce fond de vermine s'est accru en elle à un point, que ces dernieres années elle a rendu des Vers par le fondement , par la bouche , & par le nez. Quand il en devoit sortir , le ventre de cette femme enflait , & souffroit les mêmes mouvemens que celui d'une femme grosse , lorsque le foetus change de place ; peu de temps après ils montoient à la bouche , & elle en tiroit avec les doigts, des longueurs considérables ; ce mouvement de ventre persévéroit quelquefois , & alors la Malade tomboit en délire : C'est quelque chose d'incroyable , que le nombre de remedes qu'on lui a faits , les fréquentes médecines , l'ail , la coralline , la poudre à Vers, la thériaque , l'absynthe , tout a été mis en usage , mais inutilement. Cette pauvre femme affligée de souff-

frir si long-temps, m'envoya querir  
il y a quelques jours, je lui ordonnai  
l'apozeme suivant.

℞. Racine de dictamne, de fou-  
gere, de polypode de chêne, de  
chacune une once; écorce de raci-  
ne de caprier, de tamaris, écorce  
moyenne de frêne, de chacune six  
gros; germandrée, chamæpitys, ab-  
synthe, sauge, de chacune un ma-  
nipule; petite centauree, une pin-  
cée; graines d'anis, de citron, de  
pourpier, semen-contra, de chacun  
deux gros; coralline, une demi-pin-  
cée; fenné, semence de carthame,  
de chacune deux onces; agaric tro-  
chisqué, une demi-once; écorce de  
myrobolans citrins, de chacun trois  
gros: Faire une décoction du tout,  
dans une suffisante quantité d'eau,  
réduire la décoction à dix onces de  
liqueur, dans la colature dissoudre  
une once & demie de syrop de chi-  
corée composé de rhubarbe, autant  
de syrop de fleurs de pêcher, oxy-  
mel scillitique, une once: mêler le  
tout, en faire un apozeme pour  
quatre doses; mettre sur le tout  
quatre scrupules de poudre de dia-

margaritum froid; user de cet apozeme quatre matins de suite, une dose chaque fois, dans laquelle on dissoudra cinq gros de diacarthami, & une once de syrop de chicorée, composé de rhubarbe.

• Trois heures après avoir pris de cet apozeme, je lui faisois mettre sur le ventre bien chaudement, un peu de l'onguent suivant.

Onguent d'Agrippa, trois onces; pulpe de coloquinte pulvérisée, six gros; scammonée, demi-once; myrrhe, aloës, de chacun trois gros; agaric blanc, cinq gros; poudre de racine de cyclamen, un gros & demi; saffran, autant; huile d'amandes ameres, six onces; suc d'ail & de scordium, de chacun demi once; mêler le tout sur le feu jusqu'à consommation des sucs, y ajoutant une once de pétrole, avec une suffisante quantité de cire, & en faire un onguent.

Sur le soir je lui faisois prendre un lavement de lait, composé de plusieurs choses douces propres à attirer les Vers en bas.

Ainsi attaqués de tous côtés, ils

sont sortis en pelotons. Il y en avoit des longueurs qui passoient vingt pieds. La Malade depuis ce temps-là, se porte mieux, elle a meilleure couleur, ses douleurs de ventre sont apaisées, elle dort, & ne tombe plus en délire.

Outre tous ces remedes, je lui ai fait prendre un gros & demi de mercure en substance, tout pur, passé à travers le cuir, & depuis ce temps-là, elle n'a plus été tourmentée de Vers. Mais voici une chose à remarquer au sujet du mercure, c'est que la Malade, qui portoit alors un emplâtre pour la matrice, trouva peu de temps après, cet emplâtre tout rempli de mercure : ce qui fait voir combien les parties du mercure sont subtiles, pour traverser ainsi les intestins, les muscles, & tous les tegumens. Nous avons conseillé à présent à la Malade de manger du pain de seigle, d'user de thériaque de temps en temps, & de prendre des pilules suivantes.

℞. Masse de pilules d'hier, composée d'agaric, demi-once ; extrait d'esula, deux gros ; myrrhe, un

gros & demi ; coralline , quatre scrupules ; safran , un scrupule ; réduire le tout en masse avec du syrop de chicorée , composé de rhubarbe ; partager en cinq pilules , une dragme de cette composition , & prendre deux de ces pilules de deux jours l'un , le matin à jeun. Adieu , je vous manderai quel sera le succès de tout ceci ; j'attends de vous un peu d'extrait d'ésula de votre façon. A Lyon ce 12. Décembre 1609.

*Autres Remarques de Guill. (a) Fabricius, écrivaint à Craffius , traduites du Latin.*

**I**L faut que je vous communique ce que j'ai remarqué sur les Vers plats. En 1604. la fille d'un Bourgeois de cette Ville , (b) nommé Daniel Romay , âgée de neuf ans , étoit malade d'un bubonocèle : comme je voulois faire incision à la partie , je préparai le corps à cette opération , par des apozemes & des médecines ; & ayant donné à la

(a) Guill. Fabr. cent. 2. Observ. 70.

(b) De Payerne.

Malade un breuvage fait avec le syrop de rose laxatif, composé de rhubarbe, d'agarie & de fenné; elle rendit par bas un morceau de Ver plat, long de sept palmes environ. Peu de jours après, qui étoit le 8. de Novembre, je fis l'opération, & ayant conduit la plaie à une parfaite guérison, l'enfant se rétablit, & elle s'est toujourns bien portée depuis. J'ai chez moi ce Ver tout desséché, & je le conserve avec soin dans mon Cabinet.

L'année dernière, une Dame de qualité de cette Ville, me consulta sur un mal de matrice qu'elle avoit: elle me dit qu'elle sentoit un froid incommode à la région du nombril, & au bas ventre: comme elle se plaignoit outre cela, d'une douleur de tête, je lui ordonnai des pilules céphaliques, qui la purgerent bien, & lui firent rendre par les felles un morceau de Ver plat, long de neuf palmes, de la même largeur, & de la même figure que celui dont je vous ai parlé dans ma première Lettre.

Il y a quelques années que je dé-

livrai d'une dangereuse & longue maladie une petite fille, qui fit un Ver tout semblable ; la négligence de ceux qui étoient auprès d'elle, fut cause qu'on jetta une partie de ce Ver, dont il ne resta qu'une portion, qui est venue jusques à moi. Quand on passe le doigt sur ces sortes de Vers, on les sent raboteux d'un côté, & unis de l'autre : il ne m'est jamais arrivé d'en voir d'entiers. Je laisse plusieurs exemples semblables, à cause de mon peu de loisir. Adieu.

*Autres Remarques de Guill. (a) Fabricius, écrivant à Crafftius, traduites du Latin.*

**P**our ne pas vous écrire sans vous rien mander de particulier, il faut qu'à présent je vous fasse part de ce que je n'eus pas le temps de vous marquer dans ma dernière Lettre, au sujet des Vers plats. Je vous dirai donc qu'une Dame, nommée Madame Mace, à présent Veuve de M. Rohault, qui étoit un célèbre Apoticaire de Lausanne, fut fort su-

(a) *Guill. Fabr. cent. 2. Observ. 70.*

jette pendant sa jeunesse à des palpitations de cœur, à des foibleſſes d'eſtomac, & à des obſtructions de viſceres; elle fit divers remedes par l'ordonnance des Médecins, & de temps en temps après un certain purgatif, qu'elle prenoit quelquefois, elle rendoit des morceaux de Vers plats aſſez longs. Quand elle fut mariée, & qu'elle eut commencé à avoir des enfans, ſes palpitations ceſſerent, ſon viſage devint meilleur; mais elle demeura incommodée d'une lienterie, pendant laquelle elle rendoit quelquefois par bas, des morceaux de Vers rompus, qui étoient longs, les uns de ſix palmes, les autres de neuf, les autres de dix. Or, ce qui eſt à remarquer, c'eſt que toutes les fois qu'elle en rendoit, elle les ſentoit ſe rompre dans ſes inteſtins. Cela ne l'empêcha pas d'avoir pluſieurs enfans, & ſur-tout des garçons, dont pluſieurs vivent. Un certain jour, après avoir pris une médecine, elle rendit un morceau de Ver qui avoit ſept aulnes, meſure de Lauſanne, c'eſt-à-dire, ſix palmes. le reſte du Ver demeura

dans le corps : mais peu de jours après, elle en rendit la plus grande partie, sans sentir comme auparavant, que rien se rompît : ce qui lui fit juger qu'elle étoit entièrement délivrée de ce Ver ; en effet, il ne lui est plus rien arrivé de semblable depuis ce temps-là, & même le flux de ventre, dont elle avoit toujours été incommodée, s'arrêta : enforte que depuis douze ans, elle a été en parfaite santé. J'ai appris cela de son mari même, qui me le dit en présence de sa femme. Ils m'ajoutèrent l'un & l'autre, que si tous les morceaux qu'elle avoit rendus, étoient joints ensemble, ils feroient plus de vingt aulnes.

Chez M. de Villadin le Gouverneur, il y a une Servante, âgée de trente-un ans, laquelle est tourmentée depuis long-temps par cette sorte de Ver plat : & ce qui est digne de remarque, c'est que depuis quelques années, elle ne manque point tous les ans, vers la S. Jean-Baptiste, d'en rendre des morceaux fort longs.

Madame Marguerite de Mulli-

nen, femme de M. de Villadin, que je viens de nommer, me montra en 1607. trois de ces morceaux de Vers plats, que cette Servante avoit rendus, lesquels faisoient plus de six aulnes. Je n'oublierai pas de vous dire, que cette Servante sent continuellement dans le ventre un certain froid qui l'incommode beaucoup, souvent aussi elle est attaquée de Diarrhée, & quelquefois elle est trop resserrée; à cela près, elle jouit d'une assez bonne santé, elle est robuste, & ne s'inquiete pas beaucoup de son mal. Je l'ai purgée quelquefois avec des pilules faites d'aloës, de rhubarbe, d'agaric, & d'extrait de coloquinte. Je lui ai fait prendre aussi d'une poudre pour tuer & pour chasser les Vers: mais une chose surprenante, c'est qu'un certain Empirique lui ayant fait boire trois ou quatre fois d'une ptisane faite avec la seule coloquinte, elle fut purgée violemment sans rendre aucun Ver; & cependant lorsque la S. Jean approche, ces morceaux de Ver sortent d'eux-mêmes comme par un mouvement critique de la nature. Adieu.

*Remarques d'Olaus Borrigius.*

UN jeune homme de 26. ans , tourmenté d'une faim dévorante , qu'on nomme *Boulimie* , lequel se plaignoit de différentes douleurs dans le dos , & dans les intestins , sentoit un si grand froid au nez , qu'il croyoit que le nez lui alloit tomber. Je fus mandé pour voir le Malade : je lui ordonnai une juste dose de *diacatholicon* & de *diaphœnix* , mêlés dans des eaux convenables , & je lui fis rendre par ce moyen deux lambeaux de Ver plat tout vivans , de la longueur de 24. pieds , mais morts quand ils me furent apportés. Les incisions de ce Ver , lesquelles étoient en grand nombre , ne composoient pas une ligne droite comme celles de *Senert* & *Tulpius* , mais elles étoient crenelées & dentelées , & le long du milieu du dos la bande n'étoit pas distinguée par des interfections contigues , comme celles de la figure que *Senert* a fait graver ; mais entre chaque interfection , on voyoit au mi-

lieu certains points élevés , tantôt trois comme dans la figure de Tulpius , tantôt davantage. Ces points étoient quelquefois exagones , & tout remplis d'une liqueur épaisse , qui le premier jour paroissoit blanche comme du lait , & ensuite approchoit de la couleur du sang. Mais ce qu'il y a de surprenant , c'est que le Malade n'a pas seulement rendu pour cette fois , de tels morceaux de Vers , mais que toute l'année il a continué d'en rendre , soit de plus longs , soit de plus courts , toutes les fois qu'il a réitéré la même médecine : or, il l'a réitérée environ quarante fois : mais ce n'est pas encore la fin , & si l'on supputoit tout ce qu'il a rendu de ce Ver jusqu'à présent , cela monteroit à plus de huit cens pieds. Quant à moi , j'en conserve dans mon Cabinet environ la longueur de deux cens pieds. Au reste je n'y ai point remarqué de tête , & il y a bien apparence qu'il n'est pas tout sorti , car le Malade sent de temps en temps des morceaux de ce Ver se rompre dans son corps. J'ai essayé contre l'Insecte dont il

s'agit, le mercure doux, & autres remèdes ordinaires qu'on employe avec succès contre les Vers Strongles & contre les Ascarides; mais cela n'a servi de rien. Je n'ai jamais pu chasser que par des purgatifs ce mauvais hôte. La même chose m'est arrivée à l'égard de la femme d'un Marchand de Biere, & d'une Dame de qualité. Enfin après avoir mis le jeune homme à l'usage fréquent des amers, je suis venu à bout de le guérir de sa boulimie, & depuis l'on n'a plus vu en lui de signes de Vers. (a)

Fabricius, & Olaus Borrigius, comme nous venons de voir, disent qu'ils n'ont point vu de tête au Tænia, c'est que cette partie s'en sépare aisément, & reste ordinairement dans le corps du Malade.

Après tout ce détail, il est important de faire ici une remarque générale; sçavoir, que dans la plupart des maladies des Vers, soit Vers plats, soit Vers ronds & longs, ou autres, il faut souvent avoir moins d'égard aux Vers mêmes, qu'à la

(a) Thom. Bartholin, *Acta Medica & Philosoph. Hafniensin.* volumen 2. anni 1673.

matiere vermineuse , parce que cette matiere , comme nous l'avons déjà remarqué plus haut , est la principale cause du mal ; ainsi dans le traitement de ces maladies , on doit songer sur-tout , à deux choses , & c'est ce que nous allons voir dans la Section suivante.

### SECTION III.

*Remarques générales sur le traitement des maladies vermineuses.*

**J**E viens de dire que dans le traitement des maladies de Vers, on doit, sur-tout, songer à deux choses ; voici ce que c'est. La premiere est d'évacuer la plus grande quantité qu'il se peut, de cette matiere vermineuse dont nous venons de parler ; & la seconde de corriger ce qu'il en reste après l'évacuation. Si donc cette matiere cause des convulsions, des affections soporeuses, des transports, de grosses fièvres, comme il arrive quelquefois, selon la remarque que nous avons faite dans le Chapitre IV. il faut d'abord

désemplir les vaisseaux par la saignée, pour faciliter l'oscillation des vaisseaux, & favoriser par ce moyen la circulation du sang, laquelle est toujours embarrassée dans ces occasions, à cause de l'épaisseur des suc produits par cette humeur vermineuse, qui est un acide coagulant; puis venir à la purgation des premières voyes, pour en enlever cette matière, dont quelques parties s'introduisant dans la masse du sang, deviennent un des plus forts obstacles à la transpiration, & par conséquent une source de maladies. La seconde chose à quoi il faut songer, est de recourir après la purgation à l'usage des amers: ces amers trouvant alors moins d'empêchement, sont tout autrement efficaces, soit pour corriger l'aigre pernicieux qui reste, soit pour chasser les Vers qui ont échappé à la purgation.

Je conseille ici la purgation après la saignée, parce que l'expérience m'a appris que cette méthode est la meilleure qu'on puisse suivre pour guérir radicalement ces maladies; quoi qu'en dise un Auteur Moder-

ne, (a) qui prétend que la purgation ne ſçauroit être d'aucun ſecours, dans quelque maladie que ce ſoit, & qui ſouûtient contre toute raiſon, & toute expérience, que l'avantage qu'on attend de la purgation, ſe doit uniquement attendre de la ſaignée. Comme ce ſentiment, ſ'il avoit cours, ſeroit d'une funeſte conſéquence pour la vie des hommes, & que l'Auteur qui le voudroit introduire, ſ'appuye d'un raiſonnement ſpécieux, qui pourroit impoſer à quelques jeunes Médecins, nous croyons qu'il eſt de notre devoir de montrer ici le faux d'un tel raiſonnement.

Nous avouons d'abord avec l'Auteur dont il ſ'agit, que la tranſpiration eſt la plus abondante & en même temps la plus néceſſaire de toutes les évacuations. Enſorte que lorsque cette évacuation eſt troublée, ſoit par l'épaiſſeur que l'acide d'une matiere vermineuſe produit dans le ſang, ſoit par quelque autre

(a) Mr H\*\* dans ſon Explication Phyſique & mécanique, des effets de la ſaignée & de la boiſſon dans la cure des maladies.

cauſe,

cause, il ne peut arriver que du désordre dans les fonctions du corps. La vérité de cette proposition est justifiée par des expériences incontestables, & il n'y a aucun Médecin qui la révoque en doute. Mais notre Auteur abuse visiblement de ce principe, pour le faire servir de preuve à son opinion.

Ce qui doit, dit il, parfaitement convaincre de l'inutilité de la purgation dans les maladies même où il faut évacuer, c'est que la purgation vuide infiniment moins que la transpiration, & voici, continue-t'il, comment on peut le démontrer.

» L'évacuation du bas-ventre, est  
» en proportion avec la transpiration,  
» comme d'un à dix, c'est-à-dire,  
» que la transpiration évacue  
» dix fois autant que l'évacuation du  
» bas ventre ; de sorte qu'une per-  
» sonne qui dans un certain intervalle  
» de temps, perdrait quatre onces  
» de matière par les selles ; cette  
» même personne dans un égal es-  
» pace de temps, se déchargeroit de  
» quarante onces de matière par la

» transpiration. Il seroit donc vrai  
» de dire que si l'on transpire d'un  
» dixième moins qu'à l'ordinaire ,  
» on en fera autant incommodé que  
» si l'on n'alloit point du tout à la  
» selle. Donc on soulagera un Ma-  
» lade en le faisant transpirer d'un  
» dixième plus qu'il ne faisoit , au-  
» tant que si on lui rendoit une plei-  
» ne & parfaite liberté de ventre.  
» Mais sur ce principe , cette der-  
» niere évacuation doit beaucoup  
» perdre de son crédit ; car quand  
» on parviendroit à la rendre cent  
» fois plus copieuse qu'à l'ordinaire ,  
» on ne feroit pas plus que si on avoit  
» rendu la transpiration dix fois plus  
» abondante que de coûtume. Ainsi  
» une personne à qui il suffisoit  
» pour se conserver en santé , d'aller  
» une fois à la selle , sera obligée d'y  
» aller cent fois pour guérir d'une  
» maladie , & si elle avoit coûtume  
» d'y aller deux fois , il faudra l'y  
» faire aller deux cens fois. De plus ,  
» ajoute-t'il , s'il est vrai que la sai-  
» gnée , comme on l'a observé , vui-  
» de autant en un moment , que la  
» transpiration en six heures ; la sai-

» gnée doit être préférée au-dessus de  
 » la purgation , ( a ) d'autant qu'elle  
 » aura plus de facilité que le bas-  
 » ventre , pour suppléer au défaut de  
 » la transpiration.

Voilà ce que Mr Hecquet nous donne pour une Démonstration dans son Livre intitulé : *Explication Physique & mécanique des effets de la saignée , & de la boisson dans la cure des maladies.* Il dit donc que l'évacuation du bas-ventre est à l'égard de la transpiration comme un à dix , en sorte que si quelqu'un qui aura coûtume en fanté , d'aller tous les jours deux fois à la selle , & de se délivrer par-là d'environ quatre onces de matiere chaque fois , vient à transpirer d'un dixième moins qu'à l'ordinaire , il faudra pour le guérir par la purgation , le faire aller deux cens fois à la selle , c'est-à-dire , lui faire évacuer huit cens onces de matiere par le bas-ventre. Mais si ce principe est vrai , il ne conclud pas moins contre la saignée , que contre la purgation. En effet , dès qu'il faut une évacua-

[ a ] Préférée au-dessus de la purgation , il veut dire sans doute , préférée à la purgation.

tion de huit cens onces pour suppléer ici, par le moyen des felles, au défaut de la transpiration, il n'en faudra pas une moindre pour suppléer à ce même défaut par le moyen de la saignée; & par conséquent ce sera huit cens onces de sang qu'il faudra tirer à ce Malade, si on veut suppléer par la saignée au défaut du dixième, dont on suppose que la transpiration est diminuée; c'est-à-dire, qu'il faudra lui faire quatre-vingt saignées de neuf onces chacune.

L'Auteur se trompe donc visiblement, & son erreur vient de deux méprises. La première, de supposer, comme il fait, qu'un purgatif, pour remédier au défaut de la transpiration, doit évacuer d'autant plus par les felles, que la transpiration est diminuée; ce qui est absurde. Car une médiocre évacuation du bas-ventre, peut donner assez de liberté aux liqueurs & aux vaisseaux qui les contiennent, pour que les humeurs reprennent leurs cours, & se filtrent dans leurs différens couloirs, moyennant quoi, la transpiration se réta-

blira, & fera d'autant plus abondante, qu'il y aura eu plus de matiere transpirable retenue. C'est ainsi qu'on voit quelquefois une évacuation légère, rappeler tout d'un coup la circulation, procurer d'heureuses sueurs, & calmer de grands symptômes. Ceux qui ont quelque expérience dans la pratique de Médecine, sçavent par exemple, avec quel succès on purge, soit par haut, soit par bas, aux premières approches de la petite vérole, & avec quelle promptitude l'humeur maligne qui ne pouvoit sortir auparavant, se fait jour ensuite au travers de la peau, qu'elle couvre de pustules. C'est que la purgation ne dégage pas seulement le bas-ventre, mais oblige les glandes intestinales en les picotant, à se décharger de l'humeur que la masse du sang y dépose, ce qui leur donne plus de facilité à en recevoir d'autre, & met par conséquent plus à l'aise le sang & les vaisseaux. L'Auteur ne mesure ici le bon effet de la purgation, que sur la quantité qui s'évacue par les selles, sans se souvenir du sage avis d'Hippocrate, que

c'est par la qualité, & non par la quantité de l'humeur évacuée, qu'il faut juger du succès d'un purgatif. En effet, l'évacuation d'une petite quantité d'humeur qui fera de l'obstruction quelque part, ou qui fournira quelque levain coagulant, capable de retarder le mouvement des liquides, suffira souvent pour rétablir le cours de toutes les humeurs, tandis qu'une plus grande évacuation qui enlèvera une autre humeur, dans laquelle ne résidera pas la cause de la maladie, ne servira de rien, ou fera même dangereuse. La seconde méprise de l'Auteur, c'est de supposer que plus on va à la selle, quand on se porte bien, & plus on dissipe par la transpiration. » Celui, dit-il, » à qui il suffisoit pour se bien porter, d'aller une fois à la selle, sera » obligé d'y aller cent fois pour guérir d'une maladie où la transpiration sera diminuée d'un dixième; » & s'il avoit coûtume d'y aller deux » fois, il faudra l'y faire aller deux » cens. Il se fonde sur ce que quelques Médecins disent que la transpiration dissipe dix fois autant que

l'évacuation du bas-ventre ; mais il ne prend pas garde que lorsque ces Médecins parlent ainsi, c'est en supposant que l'évacuation du bas-ventre ne passe pas une certaine mesure : ainsi dès qu'on fera monter cette évacuation au double & au triple, ce ne sera pas la même proportion, & la transpiration ne pourra plus l'emporter de dix fois autant. Les Médecins dont il s'agit, ont observé à peu près ce qui se dissipe chaque jour par les divers endroits du corps pour l'entretien de la santé ; & après avoir supputé en général, ce qui s'évacue par les urines, par le cracher, par les selles, ils ont conclu, que supposé qu'il sorte chaque jour tant de matière par les urines, tant par le cracher, tant par les selles, la transpiration doit être en telle & telle proportion à l'égard de chacune de ces évacuations ; d'où il est facile de voir que si on vient à changer leur supposition, & à vouloir qu'il s'évacue plus ou moins de matière par le bas-ventre, il ne doit plus y avoir la même proportion entre l'évacuation qui se fait par les

selles, & celle qui se fait par la transpiration; cela est constant. Ainsi c'est se méprendre étrangement, de croire que pour rétablir la transpiration dans un Malade qui avoit coutume en santé, d'aller deux fois par jour à la selle, il faille l'y faire aller deux cens fois, si on veut venir à bout de le guérir en le purgeant. Mais une remarque qu'il ne faut pas oublier ici, c'est qu'il est faux que l'évacuation du bas-ventre, soit à la transpiration, comme 1. à 10. selon Sanctorius, Aph. 4. 6. 7. Sect. 1. elle n'est que comme 3. à 5, c'est-à-dire, que la transpiration passe d'un peu plus que de la moitié, l'évacuation du bas-ventre. Il faut de plus considérer que Sanctorius étoit Italien, & qu'il écrivoit ceci dans un pays où l'on transpire beaucoup.

Ce que l'Auteur ajoute, sçavoir, que s'il est vrai, comme on l'a observé, que la saignée vuide autant en un moment, que la transpiration en six heures, la saignée doit être préférée à la purgation, ou, *pour ne rien changer dans ses termes*, au-dessus de la purgation, n'est pas plus exact.

Nous

Nous remarquerons d'abord, que cet Auteur dit à la page 17. (a) que ce qui s'évacue chaque jour par le bas ventre, ne va pas à plus de quatre onces; & page 12. qu'on ne perd pas plus en quinze jours par les selles, qu'en un seul par la transpiration; d'où il s'ensuit, que la transpiration doit dissiper soixante onces de matiere en un jour, & par conséquent quinze onces en six heures. Or, sur ce principe, une saignée ordinaire, qui n'est que de neuf onces, ne sçauroit donc évacuer autant en un moment, que la transpiration en six heures. Mais l'Auteur, voyant bien que pour ce qui regarde sa prétendue Démonstration, il ne sçauroit trouver son compte à ce calcul, s'est avisé d'en suivre un autre: nous nous y tiendrons. Selon ce calcul, l'évacuation du bas ventre n'est plus en proportion avec la transpiration, comme d'un à quinze; elle l'est seulement comme d'un à dix. Enforte qu'en six heures, ce n'est que dix onces de matiere qui s'échappent par l'insensible transpiration, au lieu de

(a) These sur la saignée.

quinze, ce qui répond aux neuf à dix onces de sang qui s'évacuent par une saignée de trois palettes. Mais quoique selon cette supputation, il soit vrai que la saignée enleve autant en un moment, que la transpiration en six heures, il ne s'ensuit pas pour cela, que la saignée doive être préférée à la purgation, puisque une simple médecine fait rendre sans peine par une seule selle, plus du double & du triple de ce que peuvent tenir trois palettes de sang. Ainsi une purgation qui fera faire quatre ou cinq selles en un matin, évacuera plus alors que quatre ou cinq saignées. Si donc on n'a égard ici, comme fait notre Auteur, qu'à la quantité de l'évacuation, bien loin que l'on doive préférer la saignée à la purgation, on doit au contraire, préférer la purgation à la saignée, puisque pour évacuer autant en un matin par la saignée, qu'on évacuerait par la purgation, il faudroit au moins trois saignées en un matin.

La prétendue Démonstration de notre Auteur n'a donc rien de concluant, bien loin d'être une Dé-

monstration. Ainsi elle ne doit point nous empêcher de demeurer toujours dans le sentiment où nous sommes sur l'utilité de la purgation dans les maladies vermineuses ; pourvu toutefois qu'on ne néglige point la saignée , qui est ici très-souvent d'un grand secours , comme nous l'avons remarqué plus haut : mais ce remède , aussi-bien que le purgatif , veut être sagement ménagé ; car de croire avec le même Auteur , qu'on puisse sans risque , tirer presque tout le sang d'un Malade , c'est renoncer aux lumières les plus claires de la raison & de l'expérience , pour ne rien dire de plus. Aussi les preuves que cet Auteur apporte pour justifier une si étrange proposition , ne sont pas moins étranges , que la proposition même qu'il veut établir. » Il suffit , dit-il , dans sa Dissertation sur la Saignée , de faire attention au peu de forces & de sang qu'il faut pour empêcher un Malade de mourir. Car enfin un Malade n'étant obligé à aucun mouvement , ou exercice considérable , & n'ayant à faire que de ne point mourir , il ne

» lui faut ni plus de sang, ni plus de  
» force qu'à un homme endormi,  
» par la raison que vivre, pour l'un  
» & pour l'autre, n'est que respirer ;  
» ou pour parler plus exactement, la  
» vie dans tous les deux ne consiste  
» que dans le pouls & dans la respi-  
» ration ; en un mot, dans la circula-  
» tion du sang . . . . Donc un Mala-  
» de n'a besoin que de très-peu d'es-  
» prits & de sang, puisqu'il vit avec  
» si peu de force . . . . La vie se con-  
» servant donc pendant le temps du  
» sommeil & de la maladie, moyen-  
» nant le mouvement de si peu de  
» parties solides, on doit conclure  
» que très-peu d'esprits & de sang est  
» destiné pour faire vivre un Mala-  
» de, & un homme qui dort. Sup-  
» posons qu'une personne vienne à  
» tomber malade ; alors tout le sang  
» qui devoit être employé pour faire  
» agir tout le corps, demeure oisif  
» & sans action. Or, supposé que  
» de vingt livres de sang qui se trou-  
» vent dans le corps, cinq livres suf-  
» fissent pour entretenir la circulation  
» & la vie dans ce Malade, ce se-  
» ront quinze livres de sang qui ne

» serviront pas alors à le faire vivre.  
» Ajoutez à ces quinze livres ce qui  
» sera retenu dans les vaisseaux, par-  
» ce que la transpiration, comme il  
» arrive ordinairement dans les ma-  
» ladies, se trouvera arrêtée, cette  
» quantité de sang inutile à la vie,  
» devra grossir considérablement.

Il faut prouver ici trois choses. La première, qu'un Malade est semblable à un homme qui dort. La seconde, que dans un homme qui a vingt livres de sang, cinq livres suffisent pendant le sommeil, pour faire la circulation; & la troisième, que de vingt livres de sang qui seront dans le corps d'un homme endormi; il y en doit avoir par conséquent quinze d'oisives, & qui ne servent de rien. Après cela, on pourra prononcer hardiment que pendant le sommeil & pendant la maladie, les trois quarts du sang sont superflus, d'où s'enfuivra que le sommeil qui est si nécessaire pour rétablir les forces, ne sera plus qu'un dérèglement de la nature, & la source d'une infinité de maladies, puisque la plus grande partie des liquides demeu-

rant *oisive* alors & sans action , ne pourra plus se dépurer. Cependant , selon les Observations de Sanctorius , la transpiration augmente du double dans le sommeil ; jusques là même , que selon cet Auteur , elle est quelquefois plus grande alors , que dans les plus grands exercices de la veille , en supposant presque l'égalité de temps. Or , comment pourroit-il arriver que pendant sept heures de sommeil , on transpirât insensiblement & sans peine le double de ce qu'on transpire pendant la veille , si dans le sommeil , la plus grande partie des liqueurs étoient *oisives* & sans action. Mais quand on pourroit prouver toutes ces chimères , cela ne serviroit qu'à détruire le système qu'on veut établir ; car enfin , supposer qu'un homme endormi & un Malade n'ayent besoin pour vivre , que de cinq livres de sang ; & que 15. livres demeurent en eux , oisives & sans action , c'est supposer que lorsqu'on dort , ou qu'on est malade , l'équilibre des liquides & des solides n'est pas nécessaire à la vie : cependant l'hypothese de celui à qui

appartient cette comparaison, roule entièrement sur l'équilibre des liquides & des solides, dans lequel consiste la vie & la santé. Cet Auteur soutient dans sa même Dissertation sur la Saignée, que vingt livres de liqueurs sont nécessaires pour répondre à la force des solides; & que cette force est naturellement bornée à faire circuler vingt livres de liquide; de sorte, dit-il, que pour faire subsister la vie; & pour entretenir la santé, il faut que les liquides & les solides soient toujours dans cette proportion. Il ajoute que le Médecin ne doit avoir d'autre vue que de rétablir cet ordre & cet équilibre entre les solides & les liquides. Ces principes une fois posés, comment peut-il avancer qu'il n'y a nul danger à diminuer des trois quarts la masse du sang, & de la réduire à cinq livres dans les Malades qui en ont vingt? Est-ce-là un moyen bien sur de remettre les liquides & les solides en proportion les uns avec les autres? Car si l'augmentation des liqueurs au-dessus de ce qui est nécessaire pour l'équilibre des solides

& des liquides , est un dérèglement ; la diminution de ces mêmes liqueurs au-dessous d'un certain point , sera un autre dérèglement. Ainsi les suppositions que nous venons de combattre , sont non-seulement absurdes dans la spéculation , mais d'une conséquence dangereuse dans la pratique. J'ajouterais même , sans crainte d'être défavoué par la sçavante Faculté qui m'a instruit , & dont je fais gloire de suivre la Doctrine , qu'il n'y a point de Médecin zélé pour l'honneur de sa Profession , & pour la vie des hommes , qui ne doive s'élever avec force , contre des maximes si téméraires , & si meurtrieres.

Je terminerai ce Chapitre , en remarquant que si la purgation est d'un grand secours dans les maladies vermineuses , c'est sur-tout lorsque la maladie est aigue , & qu'elle commence ; parce que c'est alors ordinairement que se présente l'heureux moment de l'orgasme , dont nous avons suffisamment parlé ailleurs , (a) &

(a) Voyez Remarques de Médecine sur l'orgasme dans les maladies , sur la saignée , sur la purgation

dont pour cette raison , nous ne dirons rien ici. Qu'il nous soit permis seulement , de finir par ces excellentes paroles d'un des plus sçavans Médecins de la Faculté de Paris , *Purgationem sanè in acutorum initiis sapius suadet vera medendi ratio , comprobata felix experientia , nec prohibet , quin imo passim prescribit , & imperat divinus Senex.* (a) Paroles qui ne peuvent trouver d'autres adversaires , que ceux à qui la raison, l'expérience, & Hippocrate, font absolument inconnus.

## SECTION IV.

*Sur la maniere dont agissent les remèdes antivermineux.*

**D**E ces remèdes , les uns agissent par une vertu manifeste , les autres par une vertu cachée, dont on ne peut découvrir la raison. Entre les premiers , on compte toutes les huiles , parce qu'elles bouchent

& la boisson , imprimées chez d'Houry , rue de la Harpe , au Saint Esprit.

(a) *Quæst. Medic. M. Petro Bourdelot Præside. An per-acutis ut plurimum purgatio per superiora & Art. 3. versùs finem.*

les pores des Vers, & qu'il est visible que si elles tuent ces Insectes, comme elles font, c'est parce qu'en bouchant leurs pores, ou leurs trachées, dont toute leur peau est parfemée, elles empêchent ces Animaux de tirer l'air au-dedans de leur corps, ce qui les doit étouffer.

Ces trachées, comme nous l'avons remarqué plus haut, & que le remarque Mr le Clerc dans son Histoire des Vers plats, ont été observées & décrites par Mr Malpighi, dans sa Dissertation sur le Ver à soie. Ce dernier a en même temps découvert par plusieurs expériences, que l'huile étoit un poison pour les Vers. Ayant touché, dit-il, avec un pinceau trempé d'huile, les trachées de quelques Vers à soie, je les vis tomber sur le champ en convulsion, & expirer. Pour mieux m'assurer de cette propriété de l'huile, j'oignis d'huile, les trachées supérieures d'un Ver à soie, depuis la tête jusqu'au milieu du corps, & alors il devint paralytique de cette partie, remuant seulement l'autre moitié du corps, que je n'avois pas

touchée d'huile. Il demeura une nuit en cet état, mais le matin il reprit son mouvement entier. Je lui donnai de la pâture, & il fabriqua sa coque. Je fis la même expérience sur d'autres Vers à soie, & la même chose arriva.

Comme j'avois frotté d'huile les parties supérieures de ces Vers, je frottai à d'autres, les parties inférieures jusqu'au même endroit, & je vis alors ces Vers à soie remuer la moitié supérieure de leur corps, sans pouvoir remuer l'inférieure, celle-ci étant devenue toute paralytique. Une circonstance bien digne de remarque, c'est que dans ceux-ci que j'avois oints d'huile par en bas, la moitié supérieure du corps tiroit l'autre à soi, au lieu que dans les premiers, l'inférieure ne tiroit point la supérieure. Au reste le battement du cœur se faisoit très-rarement sentir dans les parties d'en-bas. Quelques-uns de ces Vers, après avoir demeuré deux heures ainsi perclus de la moitié inférieure de leurs corps, commencèrent à manger, & se mirent à faire leur coque.

qu'ils acheverent dans le temps ordinaire. Deux d'entre eux moururent plusieurs jours après, & un autre ayant vécu long-temps au-delà, jetta sa soie, & puis mourut.

Je touchai avec de l'huile tout le côté droit de quelques autres Vers à soie, & tout le côté gauche de quelques autres : ils devinrent tous engourdis, & à peine pouvoient-ils se mouvoir lorsqu'on les excitoit. Enfin le haut de leurs corps ayant repris vigueur, car le bas étoit toujours sans mouvement, ils commencerent à manger, & acheverent leur ouvrage.

Pour avoir là-dessus un éclaircissement entier, je me contentai de leur mettre de l'huile seulement à la tête, à la queue, & au dos, sans toucher aux trachées; il n'en mourut aucun, & rien d'extraordinaire ne leur arriva; ce qui m'a fait conclure que s'ils mouroient lorsque leurs trachées étoient couvertes d'huile, c'est parce qu'elles ne pouvoient plus recevoir l'air, ce qui causoit une suffocation. Mais pour m'assurer davantage de la chose, j'oignis avec

du beurre tous les orifices des trachées, & ces Insectes moururent sur le champ. Le même effet arriva par l'usage du lard, du suif, & autres graisses.

Le miel liquide, quand on en frotte ces Vers, les tue tout de même. Je tentai sur des Sauterelles, sur des Grillons, & sur d'autres Insectes semblables, les mêmes expériences de l'huile, du beurre, & du miel, & elles réussirent de la même manière.

Voilà ce que rapporte Mr Malpighi; plusieurs autres expériences de même nature ont été faites par le célèbre Mr Rédi (a) sur des Vers de terre, & elles ont eû le même succès; avec cette différence néanmoins qu'ils ont résisté un peu plus longtemps à l'huile que les Vers à soie. Voici comme s'explique là-dessus ce sçavant Auteur. J'oignis plusieurs fois d'huile d'olive, quatre Vers de terre; puis je les mis dans une phiole de verre, avec un peu de terre, & ils y vécutent plus de quinze jours. Je ne m'en tins pas à cette épreuve,

(a) *De gli animali viventi dentre gl' animali viventi.*

je remplis d'huile d'olive deux autres vases de verre, dans lesquels je jettai deux gros Vers de terre bien vigoureux : Ils y devinrent vingt-quatre heures après, tout engourdis, mais ils ne laisserent pas d'y vivre. Voyant cela, je les tirai de l'huile, & les mis dans un autre vase avec de la terre fraîche ; l'un y mourut au bout de trois jours, & l'autre en vécut six, mais très-languissant. Il est donc certain, conclut Mr Rédi, que l'huile est contraire aux Vers de terre, mais qu'elle ne leur est pas un poison aussi présent qu'elle l'est aux Mouches ; par exemple, aux Guêpres, aux Abeilles, aux Scorpions, aux Grillons, aux Limaces, aux Vers à foie, à toutes les sortes de Chenilles, aux Scolopendres marines, aux Sangsues, & à plusieurs autres Insectes semblables.

Au reste, ainsi que le remarque fort à propos Mr le Clerc, il faut bien distinguer d'avec l'huile d'olive toutes celles qui sont composées de particules âcres & pénétrantes ; parce que celles-là agissent moins par leur

onétubité, que par leurs particules salines, bitumineuses, qui sont très-actives. Telle est l'huile de pétrole, laquelle par les pointes de ses sels, perce tout d'un coup le corps tendre du Ver; enforte que si vous versez seulement deux ou trois gouttes de cette huile dans le fond d'une phiole, & que vous jettiez ensuite dans cette phiole plusieurs Vers, vous les voyez périr presque sur le champ. Toutes les huiles tirées par le feu, produisent le même effet; telles sont par exemple, les huiles de succin, de bois & de bayes de genièvre, de coudrier, & toutes les huiles extraites d'aromates, & de plantes aromatiques.

C'est par la même cause que le sel commun, le sel gemme, & plusieurs eaux minérales, soit froides, soit chaudes, dans lesquelles regne un sel fixe, sont si contraires aux Vers. Mais il faut écouter encore là-dessus le sçavant Mr Rédi, cité fort à propos à ce sujet par le même Mr le Clerc.

Si, dit-il, l'on fait fondre dans de l'eau de fontaine, autant de sel

qu'elle en peut diffoudre, & que dans cette dissolution, l'on jette des Vers de terre, ils y meurent à l'instant. Si à cette même eau salée, l'on ajoute une égale quantité d'autre eau, où il n'y ait point de sel, les Vers qu'on y jette, y meurent en aussi peu de temps. Si l'on y ajoute pour la troisième fois autant d'eau nouvelle, ils meurent en un quart d'heure. Si l'on réitere une quatrième fois, ils demeurent deux heures sans mourir. Le sel gemme, le vitriol de Chypre, l'alum, le nitre, font le même effet; mais la dissolution de sel commun, celle de sel gemme, celle de nitre, a plus de force; le vitriol en a un peu moins, & l'alum un peu moins encore. On voit par - là, conclut Mr Rédi, pourquoi certaines eaux minérales, telles par exemple, que les eaux de Tectucium, *Aqua Tectucii*, les eaux de Bagnols, *del Bagnuolo*, étant bues, tuent si puissamment les Vers du corps humain; étant facile de comprendre que cette vertu leur vient du sel fixe qu'elles contiennent: sel, au reste qui les rend en même temps purgatives,

purgatives, ce qui est cause qu'elles chassent aussi les Vers qu'elles tuent. Ces expériences que Mr Rédi a faites sur la vertu antivermineuse des sels fixes naturels, ont porté Mr le Clerc à en faire de semblables sur la vertu des sels fixes préparés par le feu, & il a trouvé qu'ils avoient contre les Vers, la même vertu; sur quoi il cite le sel de tartre (a). Il a trouvé de plus que l'esprit volatil de sel de Vipère, & autres volatils semblables, ne sont pas moins efficaces contre ces Insectes.

Si l'on jette dans de l'esprit de vin des Vers de terre, ils y meurent tout d'un coup; ils vivent très-peu dans le vin soit rouge ou blanc, soit doux ou non; ils ne s'accoutument pas mieux du vinaigre. Plongés dans de l'eau poivrée, ils n'ont guère qu'un quart d'heure de vie, si l'eau est bien chargée de poivre; mais si elle l'est peu, ils y durent quelques heures selon le plus ou le moins de poivre qu'on y a mis.

(a) *Quod autem de salibus fixis naturalibus observavit vñ celeberrimus, comperi & ipse salia fixa vñ ignis parata sal. tartari patet, adhibens.*

Ils meurent très-vîte, lorsqu'on leur jette dessus de là poudre de poivre, ou de canelle, ou de tabac; celle de tabac leur est plus contraire. Dans le jus de limon aigre, ils vivent quelque peu de temps; mais ce qu'il y a de surprenant, ils périssent beaucoup plutôt, dans le jus de limon doux, & dans celui d'orange de Portugal.

L'eau de vis-argent est fort contraire aux Vers, comme l'on sçait; mais comment agit-elle sur ces Insectes? C'est ce qu'il n'est pas facile d'expliquer, non plus que la raison pourquoi le jus de limon doux & d'orange douce, leur est plus contraire que celui du limon aigre & de l'orange aigre. Que l'eau de mercure soit ennemie des Vers, voici là-dessus des expériences qui ne permettent pas d'en douter, sur-tout à l'égard des Vers de terre; car pour ceux du corps, on ne peut pas s'en convaincre aussi certainement par les mêmes expériences; ces Vers ne vivent pas tous aussi long-temps hors du corps, que vivent hors de terre les Vers de terre, & n'ayant pas la

même vigueur. Ensorte, qu'on peut les comparer en cela aux Poissons de mer, dont la plûpart meurent dès qu'ils sont hors de la mer. Quoi qu'il en soit, voici les expériences qu'on peut faire sur les Vers de terre avec l'eau de mercure, & qu'a faites Mr Rédi.

Je jettai, dit-il, une grande quantité de mercure, dans une bouteille de verre pleine d'eau commune, presque bouillante; j'y laissai le mercure infuser pendant douze heures. Après quoi, l'eau étant froide, j'y mis quatre gros Vers de terre, sans ôter le mercure, ils y vécurent vingt heures.

Je mis dans un autre vaisseau de verre une quantité beaucoup plus considérable de mercure; ensorte que tout le fond du vaisseau en étoit couvert, puis je glissai doucement sur ce mercure un gros Ver de terre; l'Insecte commença aussi-tôt à s'agiter avec force, rendant beaucoup d'écume & d'eau épaisse; enfin au bout de 24. heures, il mourut en convulsion.

Ce qu'on peut dire de plus pro-

bable pour expliquer l'action du mercure sur les Vers, est qu'étant composé comme il l'est, de particules extrêmement fines & pénétrantes; ces particules fines s'accrochent avec les suc épais & visqueux dont le Ver est composé, & y font une division, qui rompant toute la liaison des parties du Ver, ne permet plus par conséquent à l'Insecte de vivre.

La raison pourquoi la plupart des amers tuent ou chassent les Vers, est bien plus facile à rendre; la mordacité de ces amers parle d'elle-même sur ce sujet, sans qu'il soit besoin de faire là-dessus de grands raisonnemens; mais ils ne sont pas tous également *lumbricides*, (a) ou *lumbrifuges*; c'est ce qu'on va voir par les expériences suivantes. Je délayai, dit Mr Rédi, une assez grande quantité d'aloës dans de l'eau, pour la rendre bien amère. Je jettai dans cette eau quatre Vers de terre; ils en parurent d'abord très-contrariés, mais ils ne laisserent pas d'y vivre

(a) *Lumbricides*, c'est à dire, qui tuent les Vers; *Lumbrifuges*, c'est à dire, qui les chassent.

assez tranquillement pendant 24 heures. L'un d'eux commença à se dépouiller de sa peau depuis la queue jusqu'au milieu du dos & du ventre ; là cette peau se renversa & se ramassa , de manière qu'elle entourra comme un cercle tout le corps du Ver. : autres vingt-quatre heures s'étant passées , je tirai de cette eau amere les Vers en question , & les mis dans un vaisseau de verre , avec un peu de terre fraîche , où j'avois mêlé quelque peu d'aloës pilé : ils vécutent plusieurs jours dans cette phiole. Je réitérai la première expérience sur autres quatre Vers de terre , & ils vécutent dans l'eau amere quatre jours entiers. Qui croira après cela , dit Mr Rédi , que l'aloës soit aussi contraire aux Vers du corps , que l'ont écrit quelques Auteurs ? Mais si ce suc, tout amer qu'il est, est si foible contre les Vers , lors même qu'il les touche , quel effet , demande le même Mr Rédi , doit-on attendre , lorsqu'on l'applique en cataplasme sur le ventre, ou qu'on y applique des amers encore moins forts , tels que les feuilles de pêcher broyées.

avec du vinaigre, & autres remèdes semblables, si fort vantés parmi le vulgaire. La décoction de lupins, qui est si amère, n'est pas plus ennemie des Vers; ceux de terre qu'on y jette y vivent plusieurs jours.

Dans une forte décoction d'absynthe, ces Vers vivent quelquefois des vingt-quatre & des trente heures. Dans une infusion de pomme de coloquinte, ils vivent un peu moins, & ne passent guère quatorze heures.

Dans de l'eau où l'on a laissé tremper un jour ou deux, du *semen contra*, autrement, dit Barbotine, ils ne vivent guère plus de sept ou huit heures.

Dans de l'eau où l'on a fait infuser du fenné ou de la rhubarbe, les Vers de terre meurent en quinze ou vingt heures.

Dans une infusion de quinquina, ils vont quelquefois jusqu'à quarante-six heures.

On voit par-là 1<sup>o</sup>. que les amers n'ont pas tous la même vertu contre les Vers. 2<sup>o</sup>. Que ce n'est pas précisément à leur amertume qu'il faut

attribuer cette propriété, puisque l'aloës beaucoup plus amer que le *semen contra*, leur est cependant moins contraire, que le *semen contra*. On dira peut-être que la force de ce dernier, vient de son odeur, qui est fort pénétrante; au lieu que celle de l'aloës est fort foible: mais l'absynthe, qui n'a pas moins d'amertume que le *semen contra*, & qui n'a pas non plus une odeur moins sensible, est cependant, comme le remarque Mr Rédi, moins bonne contre les Vers, que le *semen contra*. Bien plus, le *trifolium fibrinum*, qui n'a presque point d'odeur, & qui est très-amer, épargne beaucoup moins les Vers de terre, que ne fait le *semen contra*, ni l'absynthe. C'est de quoi s'est convaincu Mr Rédi par plusieurs expériences, en jettant dans une forte décoction de cette herbe même deséchée, un certain nombre de Vers de terre; car ils y font tous morts en deux, trois, ou au plus vingt-quatre heures, & cela après de violentes convulsions, & un dépouillement entier de leur peau, en sorte qu'ils paroissent tout écorchés.

La racine d'*énula campana*, qui a beaucoup d'odeur, & encore plus d'amertume, est si contraire aux Vers dont il s'agit, que dans une décoction de cette racine, ils meurent en quatre ou cinq heures de temps, & se dépouillent tout de même de leur peau. Ces sortes d'amers agissent donc violemment contre les Vers. Il faut avouer cependant, que dans d'autres amers absolument dénués d'odeur, on ne trouve pas la même propriété; c'est de quoi Mr Rédi s'est aussi convaincu par plusieurs expériences.

La petite centaurée, qu'à cause de son extrême amertume, quelques Auteurs ont appelée Fiel de terre, n'a pas plus de force sur les Vers en question, que l'aloës dont nous avons parlé. Car si on en met quelques-uns dans une décoction de cette plante, on les y trouve encore vivans trois jours après, quoique cependant peu après qu'on les y a jettés, leur peau se sépare presque toute, comme Mr Rédi a observé qu'elle se sépare dans l'infusion d'aloës. Cette

Observation

Observation est de Mr le Clerc. (a)

Si les amers en tant qu'amers, sont si différens entre eux, par rapport à leur vertu *anthelminitique*, ceux qui se distinguent particulièrement par leur odeur, soit qu'à cette odeur il y ait peu d'amertume mêlée, ou qu'il y en ait beaucoup, ne sont pas moins différens entre eux, par rapport à la même vertu contre les Vers. Nous avons là-dessus, parlé de l'absynthe & du *semen contra*, qui sont de ce genre; quant aux autres amers, (b) qui comme ceux-là, frappent fortement l'odorat, les personnes qui ont lu Dioscoride, & les autres anciens Auteurs, sçavent combien la menthe, qui est du nombre de ces amers odorans, est recommandée contre les Vers. Mais sa vertu en cela est telle, qu'on peut seulement la comparer à celle de l'absynthe; car si dans une décoction de feuilles de menthe desséchées, l'on jette des Vers de terre, ils y vivent environ vingt heures. La même chose arrive dans une déco-

(a) Daniel. Clerici Historia, lator. lumbr. Cap. XV.

(b) Daniel. Cler. ibid.

ction de feuilles sèches d'auronne, soit mâle ou femelle : la décoction de fleurs de camomille, a une vertu semblable ; mais de toutes les herbes de ce genre, la tanaïsie est celle qui a le plus de vertu contre les Vers, aussi-bien que le marrube blanc & la matricaire, dont la décoction, lors même qu'elle est faite de ces herbes sèches, tue les Vers de terre en cinq ou six heures, après les avoir auparavant dépouillés de leur peau.

Le scordium desséché perd son odeur, & la décoction de cette herbe ainsi desséchée, & sans odeur, ne produit aucun effet sur les Vers, si ce n'est qu'elle les dépouille de leur peau.

La décoction de rhue fraîche tue les Vers en cinq ou six heures. Cette herbe cependant perd toute son odeur, & en même temps la plus grande partie de son amertume par l'ébullition. La même perte lui arrive par le dessèchement ; en quoi elle diffère bien du marrube blanc, & de la tanaïsie, qui étant secs, ne laissent pas de conserver toute

leur amertume , & toute leur odeur.

Il sembleroit par tout ce qui a été dit ci-dessus , que les feuilles de sabine qui ont une odeur & une amertume très-considérable que la décoction ne leur ôte point , devroient avoir une grande force contre les Vers ; cependant les Vers de terre jettés dans l'eau où cette herbe broyée toute fraîche a bouilli , y vivent environ douze heures. (a)

On peut mettre au rang des amers propres contre les Vers , la décoction de caffè ; les Vers de terre y vivent cependant environ vingt-quatre heures , mais auparavant ils y quittent leur peau , & deviennent mols & flasques , comme tous les autres dont il a été fait mention jusqu'ici.

Quoique l'infusion de thé ne soit pas amere , nous suivrons ici l'exemple de Mr le Cler , qui croit en devoir parler à l'occasion du caffè ; les Vers de terre y vivent quinze à vingt heures , quelque forte que soit l'infusion , mais ils n'y quittent point leur peau comme dans la décoction

(a) *Daniel. Cleric. ibid.*

de café ; ils y deviennent seulement très-liffes & très-resplendiffans ; ils y prennent de plus comme une couleur d'amétiste, (a) & au lieu de tomber mols & flasques au fond du vaisseau , ils acquierent au contraire plus de dureté ; d'où il est à juger , selon Mr le Clerc , qu'aux particules détersives du thé , sont jointes des particules astringentes qui resserrent les trachées de l'Insecte , & les empêchant de recevoir l'air , le font mourir faute de respiration.

La décoction de fœnu-grec a beaucoup d'amertume & d'odeur ; elle fait mourir en douze heures au plus tard les Vers de terre qu'on y jette , & les rend mols & flasques. La graine de cette plante bouillie dans de l'eau , rend la décoction mucilagineuse ; mais ce mucilage n'est pas fort contraire aux Vers , & généralement parlant , on peut dire que les liqueurs mucilagineuses ne nuisent pas beaucoup d'elles-mêmes aux Vers de terre , & c'est ce qu'a éprouvé Mr le Clerc par diverses expériences qu'il a faites à ce sujet , &

(a) Daniel. Cleric *ibid.*

dont nous aurons plus bas occasion de parler , aussi-bien que de plusieurs que Mr Rédi a faites sur la coralline, qui est si amere , & d'une odeur si pénétrante.

Tous ces amers sont plus ou moins contraires aux Vers , selon qu'ils abondent plus ou moins en particules absterives , autrement dites favonneuses , lesquelles dépendent d'un sel fixe mêlé dans une matiere grasse & sulphureuse.

Quant à l'ail , dont la faveur âcre semble plus pencher du côté de l'acide, que de celui de l'amer, & dont l'odeur fétide , peut être regardée comme la peste du nez : voici comme s'en explique M. Rédi.

Je fis froter d'ail tout le dedans d'un pot de terre , & jeter au fond du vaisseau les morceaux d'ail qui étoient restés , puis je mis dans ce pot, six Vers de terre , dont trois étoient fort gros , & trois plus petits. Sitôt qu'ils y furent , ils parurent frappés de l'odeur & de l'attouchement de l'ail , puis ils devinrent engourdis. Je les couvris alors de bonne terre , où j'avois mêlé plusieurs

morceaux d'ail bien broyés & écrasés. Je les tirai de là vingt jours après tout vivans ; il y a apparence qu'ils auroient vécu encore un grand nombre de jours , si je les avois laissés dans le vase , car ils étoient très-vifs.

On voit par cette expérience ; que l'ail n'est pas si contraire aux Vers de terre , qu'on se l'imagine-roit d'abord ; & que si on leur laisse de la terre qui est leur nourriture , ils éludent par le moyen de cette terre , les coups mortels que l'ail leur pourroit porter ; en quoi ils ressemblent , dit Mr le Clerc , à ce Géant Antée , fils de la Terre , qui attaqué par Hercule , reprenoit ses forces sitôt qu'il touchoit la terre ; c'est la comparaison de Mr le Clerc. Il conclud de-là , que c'est se tromper , de croire qu'en frottant avec de l'ail le nombril des enfans qui ont des Vers , on les guérit de cette maladie ; mais cette conséquence ne doit pas être regardée comme bien certaine , les Vers de terre & les Vers du corps étant de différente nature ; ensorte que ce qui est peu

contraire aux Vers de terre, peut bien l'être davantage aux Vers du corps, qui sont plus foibles & plus tendres; joint à cela que l'ail appliquée sur le nombril, fait faire aux muscles du bas-ventre, des mouvemens qui peuvent beaucoup aider l'action de l'ail pour chasser les Vers.

Quoi qu'il en soit, pour bien s'assurer de la force ou de la foiblesse de l'ail contre les Vers de terre, il faut faire bouillir légèrement quelques gouffes d'ail dans de l'eau, & quand la décoction est froide, y plonger deux ou trois de ces Vers, on verra qu'ils y vivent plusieurs heures, les uns plus, les autres moins. Mais selon une expérience que rapporte là-dessus Mr le Clerc, & qu'il a faite, ils y vivent environ six heures, & demeurent roides après la mort.

Dans la décoction de racines de bistorte pulvérisées, ils vivent environ vingt-quatre heures, & dans celle de racine de tormentille, aussi pulvérisée, ils vont jusqu'à trente heures. Mais soit dans l'une, soit dans l'autre, ils se durcissent & se

roidissent en mourant ; ce que Mr le Clerc attribue avec raison , à la qualité astringente de ces racines. ( a )

On voit aisément pourquoi les choses huileuses , salées , âcres , acides , astringentes , tuent les Vers ; mais on ne conçoit pas de même d'où vient que les choses douces , telles que le miel , le sucre , & autres semblables , produisent cet effet , & le produisent même plus efficacement que la plûpart des amers.

Ayant délayé du miel d'Espagne dans un peu d'eau , dit Mr Rédi , & dans cette eau miellée , ayant jetté quatre Vers , je les y ai vu mourir tous quatre en moins d'un quart d'heure. J'ai réitéré l'expérience un grand nombre d'autres fois , & je l'ai vu réussir de même pour l'espace de temps. L'eau sucrée produit le même effet , comme le remarque cet Auteur ; il conclud de là , qu'au lieu de tourmenter les enfans comme l'on fait , par des remedes amers qui les révoltent , il vaudroit bien mieux leur donner du miel , du sucre , & autres choses semblables ,

( a ) Daniel. Cleric. *ibid.*

qu'ils avaleroient avec plaisir , & qui les délivreroient plus sûrement de leurs Vers. Nous avons touché cet Article. p. 465. on y peut recourir.

Mr Rédi conseille de même contre les Vers des enfans , les sucs qui se tirent des fruits doux ; il faut l'entendre sur ce sujet.

Je pris , dit-il , des raisins que j'avois fait suspendre depuis longtemps au plancher , & qui étoient très-doux ; j'en exprimai le jus , & dans ce jus je jettai quelques Vers ; je les y vis mourir en une demi-heure , & ils devinrent durs & secs.  
» Croyons après cela , ajoute-t'il ,  
» que les fruits doux , produisent des  
» Vers dans le corps des enfans ! bien  
» loin de-là : Si l'on mâche des pommes, des poires, des abricots, des pêches, que l'on tire de sa bouche ce qui aura été ainsi mâché, & que dans cette bouillie , on mette des Vers vivans, j'atteste qu'on les y verra mourir en peu de temps.

Comme ces expériences ne regardent que les Vers de terre , & que ces Vers sont d'une nature différente de celle des Vers du corps ,

Mr Rédi ne s'en est pas tenu aux épreuves que nous venons de rapporter. Il en a faites sur les Vers du corps, & voici ce que ces dernières nous apprennent.

Si l'on prend des Vers récemment fortis du corps, qu'on les mette dans un lieu où il n'y ait point d'humidité, ils y meurent en peu de temps; mais si on les met dans de l'eau, & de l'eau qui soit bien pure, ils y vivent des soixante, & quelquefois des soixante & dix heures. Nous rappellerons sur cela ce que nous avons rapporté ci-devant, au sujet de ce Ver qui fut rendu par une Pensionnaire de l'Assomption, lequel vécut pendant près d'un mois dans une cuvette d'eau sur une fenêtre, c'est bien plus que de vivre soixante & dix heures.

Dans l'eau où l'on a mêlé de la terre sigillée, qui passe pour être si contraire aux Vers du corps, ils vivent environ ce nombre d'heures. Dans celle où l'on a mêlé de la coralline, qui passe tout de même pour être un si bon remède contre les Vers, ils vivent jusqu'à des six & sept

jours ; & dans l'eau où l'on a dissout de l'aloës , ils ne passent guère trente heures.

La poudre de corne de Cerf mise dans de l'eau , ne fait rien à ces Vers , non plus que celle de l'ongle de pied d'Élan , ni celle d'ivoire ; le Bézoar , soit Occidental , soit Oriental , est également inutile contre ces Vers ; mais ils meurent promptement dans l'eau salée , & plus promptement encore dans l'eau-de-vie ; ce qui arrive de même aux Vers de terre , avec cette différence , que les Vers du corps résistent plus à l'action des médicamens , que ne font les Vers de terre ; ce qui paroîtroit incroyable , si des expériences certaines & constantes n'en étoient la preuve ; vu qu'il est certain aussi par l'expérience , que les Vers de terre , ont un mouvement plus fort , sont plus vigoureux & plus agiles , & que les Vers sortis du corps , sont au contraire lents , engourdis , & presque sans action , en comparaison de ceux qu'on tire de terre.

Nous avons remarqué que ces Vers sortis de terre , mouroient

promptement dans le vin ; il n'en est pas de même des Vers sortis du corps : Mr Rédi observe qu'ils vivent dans le vin , les uns vingt-quatre heures , les autres quarante , les autres soixante , plus ou moins.

Mais il y a ici une circonstance à examiner , qui est que les Vers sortis du corps , viennent d'un lieu où ils ont pu s'accoutûmer au vin , y ayant peu de personnes qui n'en boivent ; au lieu que les Vers de terre , n'ont que l'eau & la terre pour nourriture.

Il faudroit pour pouvoir raisonner juste là-dessus , mettre dans un verre de vin , des Vers rendus par de petits enfans , & dans un autre verre de vin , des Vers rendus par des personnes qui bûssent du vin , on verroit alors lesquels de ces Vers vivroient plus long-temps dans la liqueur dont il s'agit ; & encore ne faudroit-il pas s'en tenir à une seule expérience , il faudroit réitérer la chose plusieurs fois.

Les Vers ronds & longs du corps humain , vivent au plus dix heures dans l'eau rose , dans celle de fleurs

d'orange , dans celle de myrte , mais les ronds & courts , qui sont les *Ascarides* , y meurent sur le champ.

Dans l'eau sucrée en consistance de julep , les *Vers* du corps vivent environ trois heures , ou au plus , quatre ; c'est ce que *Mr Rédi* assure avoir éprouvé un grand nombre de fois. Au reste quand on fait les expériences dont nous avons parlé jusqu'ici , il faut prendre garde de noyer les *Vers* dans les liqueurs où on les jette ; car alors , comme ils ne peuvent manquer d'y étouffer par la trop grande abondance de la liqueur qui les couvre , on n'a pas lieu d'attribuer leur mort à la qualité de la liqueur , & tout ce qu'on peut juger , c'est que ces *Vers* étouffent plutôt les uns que les autres dans les liqueurs où on les noye ; ce qui ne sert de rien pour se régler dans le choix des remèdes qu'on doit employer contre les *Vers* ; ces remèdes ne se prenant pas , & ne devant pas non plus se prendre dans la quantité qu'il faudroit pour noyer ces *Vers* dans le corps.

Quoi qu'il en soit , comme il y a très-peu de différence entre l'effet

que certains médicamens produisent sur les Vers de terre , & celui que ces mêmes médicamens produisent sur les Vers du corps , nonobstant la différence qu'il y a entre la structure intérieure des Vers de terre , & celle des Vers du corps ; on peut sans erreur , regarder en général comme contraire aux Vers du corps , ce qui est contraire aux Vers de terre. La différence qu'il peut y avoir là-dessus , consistant en peu de chose.

L'eau où l'on a fait bouillir de la guimauve , est bonne contre les Vers ; mais comme elle agit foiblement , ( car si dans cette décoction on met des Vers de terre , ils y vivent quelquefois jusqu'à trente & trente-six heures ) il est bon d'y mêler du vin ; la guimauve en acquiert alors plus de force : on peut même faire infuser la guimauve dans du vin pur , elle sera alors un puissant remede contre les Vers. Ce que je dis de la guimauve , se doit entendre aussi de la mauve ; & ce vin de mauve aura pour le moins autant de vertu , que celui de malvoisie.

Quelques Critiques , faute de sça-

voir , & je puis dire même , faute de soupçonner que la mauve fût bonne contre les Vers , se sont à ce sujet répandus en déclamations contre moi , après s'être instruits par l'errata de la première édition de mon Livre , qu'au lieu de *vin de mauve* , qui s'y étoit glissé par erreur d'impression , il falloit lire *vin de malvoisie* ; ne s'imaginant pas que le vin préparé avec la mauve , pût être en fait de contre-Vers , l'équivalent du vin de malvoisie ; en sorte qu'ils ont cru que la faute en question , dont ils ne se sont instruits que dans mon errata , choquoit non-seulement la Grammaire , mais la Médecine. Au reste , c'est une voye bien facile pour critiquer les livres , de visiter les errata , d'exposer ensuite les fautes qu'on y a vues , & de faire semblant de ne les y avoir pas vues.

On prépare un excellent vin de mauve contre les Vers avec la graine de cette plante : on fait bouillir légèrement la graine dans du vin rouge , & on donne quelques cuillerées de ce vin. Il a outre cela la propriété d'être bon contre les nausées ,

& contre un nombre considérable de maladies. Les Anciens ont regardé la mauve comme un remède presque universel, (a) ce qui est cause qu'ils l'ont appelée, *Omni-morbie*.

Dans la décoction de polypode, les Vers de terre ne vivent guère plus de huit ou neuf heures. Dans celle de sebestes, ils vivent aussi très-peu; & voici là-dessus une expérience de Mr le Clerc. Je mis, dit-il, dans une livre d'eau bouillante, trois onces de sebestes avec les noyaux, dont j'avois seulement détaché la pulpe; je laissai réduire la décoction à moitié, puis l'ayant laissée refroidir, j'en pris une suffisante quantité, où je jettai quelques Vers de terre, ils y moururent environ six heures après.

Je fis ensuite une semblable décoction, mais plus forte, & dans la colature quand elle fut froide, je

(a) *Mathiol. Comment. in Lib. secundum Dioscoridis, Cap. CXI.*

*Semen malvæ ex vino rubro potum nauseam tollit. Malva ad multa utilis est, ideoque non immeritò antiqui malvam omni-morbiam appellarunt.*

jettai

jettai cinq Vers ; ils n'y vécurent pas au plus, quatre heures.

Dans une forte infusion de réguelisse, fraîchement tirée de terre, ils vivent plusieurs jours, & tout autant que si c'étoit dans de l'eau simple, avec cette différence que dans la décoction dont il s'agit, toute leur peau s'enleve. Mais dans la décoction de réguelisse seche, ils ne vivent guère au-delà de quinze ou seize heures, quelquefois cependant ils vont jusqu'à vingt heures, mais c'est tout le plus ; leur peau se détache de même de dessus tout leur corps.

Nous avons souvent parlé jusqu'ici de cette séparation de peau ; mais une réflexion que nous n'avons point encore faite là-dessus, non plus que Mr le Clerc, & qui paroît assez importante, c'est que certaines pellicules que rendent dans leurs déjections la plupart de ceux qui ont des Vers, pourroient bien venir de ce que les Vers du corps, par l'action de certains remedes sur ces Vers se dépouilleroient de leur peau, comme se dépouillent de la leur, les Vers

de terre : la chose paroît assez vraisemblable , & quand on voit de ces pellicules & especes de membranes dans les déjections , il n'y a pas d'apparence que ce fût se tromper , de les regarder comme des signes certains de Vers.

Mais en fait de réguelisse , il n'y a rien de plus contraire aux Vers de terre , que la poudre de cette racine. Elle les tue en un quart d'heure lorsqu'on en asperse leur corps. On pourroit croire que cet effet viendroit de ce que la poudre en question ; bouche les pores de leurs corps , & empêche par ce moyen , l'air d'entrer dans les trachées ; mais voici une expérience de Mr le Clerc , laquelle ôte tout lieu de le penser. Il prit de la poudre de bouis extrêmement fine , il en couvrit toute la superficie du corps de quelques Vers , & ces Vers bien loin de mourir en un quart d'heure , vécurent les uns six heures , les autres sept ; d'où il faut conclure que la cause pourquoi la réguelisse en poudre jettée sur ces Vers , a tant de vertu , est autre que le bouchement des pores

Si l'on demande pourquoi le miel, le sucre, la réguelisse, la mauve, le polypode, & autres choses douces, dont les particules qui s'en détachent sur la langue, picotent & ébranlent vivement les papilles nerveuses de cet organe, sont contraires aux Vers; je répons avec Mr le Clerc, que cela provient d'un sel particulier, renfermé dans les substances dont il s'agit, lequel s'introduit par ses pointes dans le corps tendre & délicat des Vers, & y produit des déchiremens.

Le sucre, par exemple, qui est si doux, n'est autre chose, qu'un suc épais qui on peut regarder comme le sel essentiel de la plante d'où on le tire, & comme très-peu différent du suc que les Abeilles tirent des fleurs. Or, le miel, ainsi qu'on sçait, est une substance saline sulphureuse, qui fermente aisément, qui fournit un esprit ardent, ce qu'on découvre de même dans le sucre. Quant à la réguelisse, on y sent au milieu de sa douceur dominante, une saveur détersive, qui ne peut procéder que d'un principe salin &

oléagineux , dont les particules venant à se répandre sur les Vers , dérangent nécessairement la tiffure de leur corps.

Cette propriété de la réguelisse est sur-tout indiquée par une amertume secrète qui s'y développe , lorsque la racine est sèche.

La mauve ou guimauve a tout de même , des particules absterfives très-propres à déranger la tiffure tendre & délicate du corps des Vers. Mais le polypode l'emporte en cela sur la mauve & sur la réguelisse ; aussi renferme-t'il dans sa douceur , une amertume assez sensible.

Le sucre étoit inconnu aux Anciens. Aldrovandus passe pour le premier des Modernes, ( a ) qui l'ait recommandé contre les Vers.

Il n'y a guère de maladies contre lesquelles la Médecine se soit mise plus en peine de chercher des remèdes , que contre ces Insectes. Il est étonnant à quel nombre on a fait monter les remèdes dont il s'agit : c'est ce qui se va voir par la liste suivante. ( b )

( a ) *Aldrov. de Insect. Lib. VI. Dan. Cleric. Histor. Lat. Lumbr. Cap. XV.*

( b ) *Dan. Cleric. Hist. later. Lumbris.*

*Liste des Remedes contre les Vers.*

CEs remedes se tirent ou des plantes , ou des Animaux , ou des minéraux. Les uns & les autres sont ou simples , ou composés. Les simples que fournissent les plantes sont ou racines , ou feuilles , ou fleurs , ou fruits , ou suc de ces fruits , ou graines , ou bois , ou écorces , ou gommes , ou résines , ou gommes-résines , ou huiles : nous les allons exposer par ordre.

*REMEDES ANTIVERMINEUX  
tirés des Racines.*

RACINES de

Ache.  
Acorus.  
Ail.  
Androsæmum.  
Angélique.  
Anthora.  
Aristoloché.  
Arum.  
Asphodele.  
Azarum.  
Barbe de bouc.  
Bistorte.  
Brione.

RACINES de

Calamus aromatique.  
Carline.  
Chicorée sauvage.  
Contra-yerva.  
Croisette.  
Cyclamen.  
Daucus de Crete.  
Enula-campana.  
Esule.  
Fougere femelle.  
Fraxinelle.  
Fumeterre.  
Galanga.

610 Remedes antivermineux.

RACINES de  
 Garance.  
 Gentiane.  
 Gingembre.  
 Gramen.  
 Gratiolle.  
 Hyssope.  
 Ieble.  
 Impératoire.  
 Ipecacuanha.  
 Iris.  
 Méchoacan.  
 Murier.  
 Oignon.  
 Ozeille.  
 Patience.

RACINES de  
 Petasites.  
 Polypode.  
 Porreau.  
 Prime-verre.  
 Pyretre.  
 Raifort.  
 Réponce.  
 Romarin.  
 Sanicle.  
 Scorsonaire.  
 Scrophulaire.  
 Souchet.  
 Succise.  
 Terre-mérite.  
 Tormentille.

REMEDES ANTIVERMINEUX.  
 qui se tirent des feuilles.

FEUILLES de  
 Absynthe.  
 Agripaume. *cuite*  
*dans de l'huile d'ab-*  
*synthe, & appliquée*  
*sur le nombril.*  
 Alliaria.  
 Apiastrum.  
 Armoise.  
 Arnoglosse.  
 Artichaux.  
 Auricula muris.  
 Aurone, mâle.  
 Bete blanche.  
 Bétoine.

FEUILLES de  
 Betule, *dont on fait*  
*un extrait.*  
 Buglosse.  
 Buis, *dont on fait un*  
*extrait & une huile.*  
 Calamenthe.  
 Calega.  
 Cataputia Cataria.  
 Chamædris.  
 Chamæpitis.  
 Chardon benit  
 Chicorée sauvage.  
 Conisa.  
 Coralline.

*Remedes antivermineux. 611*

| FEUILLES de       | FEUILLES de      |
|-------------------|------------------|
| Costus hortensis. | Millepertuis.    |
| Cresson.          | Myrthe.          |
| Dent de Lion.     | Noyer.           |
| Estragon.         | Origan.          |
| Eupatoire.        | Ortie.           |
| Fumeterre.        | Perficaire.      |
| Garance.          | Pêcher.          |
| Gingembre.        | Plantain.        |
| Gui.              | Polium montanum. |
| Héliotrope.       | Pouliot.         |
| Hyssope.          | Pourpier.        |
| Iéble.            | Reine des prés.  |
| Joubarbe.         | Sabine.          |
| Laitue sauvage.   | Sariette.        |
| Lavende.          | Scabieuse.       |
| Laurier.          | Scordium.        |
| Linair.           | Senegon.         |
| Marjolaine.       | Senné.           |
| Marrube.          | Tabac.           |
| Matricaire.       | Tanaïsie.        |
| Melisse.          | Thym.            |
| Menthe.           | Trefle.          |
| Mercuriale.       | Vervéne.         |

**REMEDES ANTIVERMINEUX**  
qui se tirent des Fleurs.

| FLEURS de             | FLEURS de      |
|-----------------------|----------------|
| Camomille.            | Mille Pertuis. |
| Centauree. ( petite ) | Oranges.       |
| Houblon.              | Pêcher.        |
| Jacinthe.             | Safran.        |

---

**REMEDES ANTIVERMINEUX**  
 qui se tirent des fruits.

| FRUITS de                     | FRUITS de              |
|-------------------------------|------------------------|
| Amandes douces.               | <i>les de buisson.</i> |
| Amandes ameres.               | Myrobolans.            |
| Amande de Pêche.              | Noisettes.             |
| Citrons.                      | Olives & leur huile.   |
| Coins.                        | Oranges aigres & dou-  |
| Coloquinte.                   | ces.                   |
| Concombre sauvage.            | Pignons.               |
| Dattes,                       | Pistaches.             |
| Epine vinette.                | Poivre.                |
| Figues seches.                | Prunes sauvages.       |
| Géroses.                      | Raisins & leur vin.    |
| Grenades.                     | Sebestes.              |
| Mures ordinaires, <i>cel-</i> | Tamarins.              |

---

**REMEDES ANTIVERMINEUX**  
 qui se tirent des graines.

| GRAINES de | GRAINES de     |
|------------|----------------|
| Ache.      | Courge.        |
| Ammi.      | Cresson.       |
| Anet.      | Cubebes.       |
| Arroche.   | Cumin.         |
| Basilic.   | Epine vinette. |
| Chanvre.   | Eupatoire.     |
| Chou.      | Fenouil.       |
| Citron.    | Fœnugrec.      |
| Concombre. | Galega.        |
| Coriandre. | Genest.        |

Genièvre

## GRAINES de

Genièvre.  
Herbes aux poux.  
Herbes aux puces.  
Houblon, *la cendre de son sarment bue dans du lait.*  
Laurier.  
Lin.  
Lupin.  
Maniguette.  
Mauve & Guimauve.  
Melon.  
Mille-pertuis.  
Moutarde.  
Myrthe.  
Navet.  
Orange.  
Ortie.

## GRAINES de

Ozeille.  
Perfil.  
Plantain.  
Pois rouges, *en décoction.*  
Porreau.  
Pourpier.  
Queuë de pourceau.  
Ricin, *son huile mise sur le nombril & sur l'estomac, tue les vers.*  
Roquette.  
Rue.  
Santoline.  
Seigle, *en décoction.*  
Sumac.  
Tanasie.  
Vesse, *en décoction.*

## REMEDES ANTIVERMINEUX

tirés des bois &amp; écorces.

## BOIS, E'CORCES.

Aloës.  
Caprier, *écorce de sa racine.*  
Chêne.  
Citronier.  
Coulevrée.  
Frêne.  
Genevrier.  
Grenadier.  
Guaiac.  
Lierre, *en décoct. dans du lait, son écorce.*

## BOIS, E'CORCES.

Oranger.  
Picea.  
Quinquina, *sa moyenne écorce.*  
Santal.  
Sapin, *ses branches tendres, & son écorce, en décoction*  
Sassafras.  
Tremble, *son écorce moyenne.*  
Turbitth.

REMEDES ANTIVERMINEUX  
qui se tirent des Gommés, des Resines, & des gommés-resines.

| GOMMES ET RESINES,   | GOMMES RESINES.            |
|--|----------------------------|
| Acacia.  | Cerifier, gomme.           |
| Aloës.   | Euphorbe, gomme resineuse. |
| Ammoniac.  | Genièvre, gomme.           |
| Asfa fetida, à deux ou trois grains, dissouts dans de l'eau. | Lierre, gomme.             |
| Baumes, tous les baumes naturels.                            | Mastich.                   |
| Bdellium.  | Myrrhe.                    |
| Camphre.   | Scammonée.                 |
| Cedria, resine.  | Suye de cheminée.          |
|  | Térébenthine.              |

REMEDES ANTIVERMINEUX  
tirés des huiles.

| HUILES de  | HUILES de        |
|--|------------------|
| Amandes douces & ameres.                                 | Noix.            |
| Buis.  | Noyaux de pêche. |
| Genièvre, tirée des bayes.                               | Ricin.           |
|  | Succin.          |
|  | Thym.            |
| <i>Fin des Remedes antivermineux, tirés des plantes.</i> |                  |

REMEDES ANTIVERMINEUX  
composés, qui se tirent des plantes.

Remedes composés, qui se tirent des plantes principalement.

Confection hamech. Diacurthami.

*Remedes antivermineux. Tij*

|                                    |                            |
|------------------------------------|----------------------------|
| Diaphenix.                         | Philonium.                 |
| Diascordium.                       | Syrop de chicorée,         |
| Diaturbith, <i>cum Rhabarbaro.</i> | <i>comp. de Rh.</i>        |
| Elixir de propriété.               | Syrop de fleurs de Pêcher. |
| Hiere picre.                       | Thériaque.                 |
| Opiat de salomon.                  | Vin d'absynthe.            |
| Orviétan.                          |                            |

REMEDES ANTIVERMINEUX  
tirés des animaux.

|                             |                    |
|-----------------------------|--------------------|
| Beure frais.                | <i>chée.</i>       |
| Bézoard.                    | Graisse d'oye.     |
| Castoreum.                  | Ivoire rapée.      |
| Corne de cerf.              | Miel.              |
| Fiel de Bœuf.               | Ongle d'élan.      |
| Fiente de chevre <i>fé-</i> | Poudre de vipères. |

REMEDES ANTIVERMINEUX  
tirés des mineraux.

|                  |                          |
|------------------|--------------------------|
| Bol d'Armenie.   | Sel.                     |
| Corail.          | Souphre.                 |
| Eau de chaux.    | Vitriol, <i>sur tout</i> |
| Limaille de fer. | <i>blanc.</i>            |
| Pétrole.         |                          |

MEDICAMENS ANTIVERMINEUX  
composés, qui se tirent des  
mineraux.

|   |                  |
|---|------------------|
| Eau où l'on a jetté de<br>l'étain & du plomb<br>fondus. | Saphran de mars. |
|   | Tartre stybié.   |

REFLEXIONS - PRATIQUES  
 sur la quantité extraordinaire des re-  
 medes contre les Vers.

**N**ous venons de donner une grande liste de remedes ; mais cette liste demande beaucoup de choix. Voici sur cela quelques réflexions.

La coralline est un des plus puissans & des plus innocens remedes qui s'offrent dans la liste dont il s'agit. Brassavolus, Mathiole, Mercurial ; & les plus fameux Auteurs de Médecine, regardent avec raison, cette herbe comme une des plus souveraines contre les Vers, ainsi que le remarque Mr le Clerc (a). Mathiole (b) parle d'un petit enfant, qui pour avoir pris une dragme de coralline, rendit jusqu'à cent Vers ; & Brassavolus fait mention d'un vieillard de 82. ans (c), réduit à l'extrémité, lequel rendit cinq cens Vers par l'effet d'un médicament composé de scordium & de coralline.

(a) Daniel, Cleric. *Historia Lator.*

(b) Mathiol. *in simplic. examine.*

(c) Brassav. *in simplic. examine.*

Mr Rédi dit , qu'ayant mis quatre Vers dans une forte infusion de coralline , ils y vécutent jusqu'à six jours ; d'où il conclud que la vertu de cette herbe n'est pas aussi souveraine contre les Vers qu'on se l' imagine. Mr le Clerc fait à cela une réponse qui paroît bien juste , sçavoir , que la coralline en poudre & prise en substance , peut avoir beaucoup plus de vertu contre les Vers , qu'étant prise en infusion , ou en décoction ; aussi les Auteurs qui conseillent cette herbe contre les Vers , ne conseillent jamais de la prendre en infusion , mais toujours en substance. En effet , comme l'observe le même Mr le Clerc , & que nous l'avons aussi observé ailleurs dans ce Livre page 463. il y a une grande différence entre les dissolvans de l'estomac , & l'eau commune ; celle-ci ne peut tirer qu'une légère teinture des mixtes , au lieu que la liqueur stomachale agit sur les principes les plus intimes de ces mixtes & les sépare. Les principes de la coralline ainsi détachés , & rendus à eux-mêmes , sont portés du ventricule dans tout le con-

duit intestinal , où ils ne peuvent manquer de contrarier les Vers qu'ils rencontrent , ces principes étant dégagés de tout ce qui pourroit retarder leur action.

Le semen contra , & autres simples d'une amertume & d'une odeur très forte , sont d'une nature différente de celle de la coralline ; leur décoction ou infusion agit autant que si on les prenoit en substance , parce que l'amertume dont ils sont remplis , & l'odeur qu'ils répandent , qui est ce qui les rend contraires aux Vers , se communiquent facilement aux liqueurs où on les fait infuser ou bouillir.

La tanaïsie tient le premier rang après la coralline , ce qui lui a fait donner avec raison , comme à la coralline , le nom d'*Herbe aux Vers*.

La rhue , le marrube blanc , l'énu-la campana , approchent de la vertu de ces herbes , aussi-bien que les autres amers dont les noms sont rapportés dans la liste précédente ; ce qui leur vient de leur qualité amère.

Quant aux médicamens doux & huileux , nous avons suffisamment

marqué plus haut, d'où vient qu'ils sont contraires aux Vers; c'est pourquoy nous n'en dirons rien davantage ici, non plus que de ceux qui sont âcres, acides, ou salés, dont nous avons fait voir que les pointes s'insinuoient aisément dans le corps tendre des Vers, & en dérangoient la tiffure.

Mais il y en a d'autres dans le catalogue ci-devant, qui ne paroissent agir contre les Vers par aucune qualité manifeste. De ce genre est le pourpier, qui étant presque insipide, ne semble pas devoir être fort contraire aux Vers, & qui cependant est un des remedes les plus efficaces contre ces Insectes; ce qui lui vient des particules de mercure qu'il contient, comme nous l'avons remarqué plus haut page 518. où nous renvoyons.

Cette herbe cependant renferme quelque chose d'austere, qui pourroit bien aussi contribuer à sa qualité antivermineuse.

Le gramen, ou chiendent n'a non plus aucune faveur marquée, & cependant il ne laisse pas d'être contraire aux Vers; son eau même di-

stillée est fort bonne contre ces Insectes. Elle les fait mourir quand on les en arrose; ce que ne font pas bien des eaux ameres.

Nous passons pour la briéveté, plusieurs autres plantes marquées dans le catalogue ci-dessus, & nous venons aux remedes tirés des Animaux.

Ces remedes sont en petit nombre; car nous en excluons la poudre de Vers desséchés, soit de Vers de terre, ou de Vers sortis du corps; cette poudre, comme nous en avons averti page 445. ne pouvant introduire que des semences de Vers dans le corps. Nous en excluons les cornes & les os tant de Cerf, que des autres Animaux, comme d'un fort petit secours, à moins que ces cornes & ces os ne soient brulés; ce qui les rend un peu plus propres contre les Vers, mais assez cependant, pour qu'on doive les mettre au rang de véritables remedes anti-vermineux; quoique l'action du feu leur ait donné un peu de pointe & d'âcreté.

Nous en excluons les cantharides,

comme capables de produire dans les viscères des érosions très-dangereuses, & de nuire encore plus aux Malades qu'aux Vers.

Le castoreum est presque le seul des remèdes tirés des Animaux, qui puisse être employé utilement contre les Vers.

Quant aux minéraux, le mercure est un bon remède contre les Vers; on en fait bouillir une certaine quantité dans de l'eau, & on donne à boire cette eau; mais il faut le faire bouillir long-temps, & en mettre beaucoup; sans quoi, cette décoction n'a pas beaucoup de vertu.

Il faut au reste prendre garde de donner de cette eau de mercure aux enfans; nous en avons dit la raison dans le Chapitre des remèdes qu'il faut éviter, nous y renvoyons.

Le mercure doux, autrement dit, aquila alba, est bon aussi contre les Vers; mais il faut y apporter des précautions; nous les avons marquées dans le même Chapitre, nous y renvoyons tout de même, c'est page 444.

Les médicamens qui évacuent,

fournissent un grand nombre de remèdes contre les Vers , mais il faut bien de la prudence pour choisir ceux qui conviennent. Il y en a de dangereux , tels que sont parmi les plantes , l'hellebore , l'épurgé , la coloquinte , le concombre sauvage , l'ésule , l'euphorbe , la gratiole , le ricin , &c.

Tous les violens évacuans , soit par haut , soit par bas , tant ceux qui sont tirés des plantes , que ceux qui sont tirés des minéraux , doivent être évités ici , de peur qu'en voulant tuer les Vers , on ne tue les Malades mêmes. Mais pour les évacuans doux & modérés , tels que le fenné , la rhubarbe , le syrop de fleurs de pêcher , celui de roses , celui de chicorée composé de rhubarbe , & autres remèdes semblables ; on peut s'en servir sans crainte , pourvu qu'on n'excede pas dans les doses.

Il y a des remèdes évacuans si forts & si vifs , qu'ils produisent même leur effet , étant seulement appliqués sur le ventre ; tels sont la bryone , le concombre sauvage , la gratiole , l'iris , le cyclamen , ou pain de pour-

ceau, l'épurgé, l'ieble, la lauréole, l'euphorbe, la coloquinte, le ricin.

On fait avec ces remèdes diverses sortes d'onguens, & entre autres celui de *Atharnita*, qui étant mis sur le ventre, purge abondamment; mais ces purgatifs extérieurs qui paroissent d'ailleurs si commodes, en épargnant la peine de rien prendre par la bouche, sont très-dangereux, & on ne sçauroit trop approuver ce que dit là-dessus Jacques Sylvius, qui, en parlant de ce dernier, dit que c'est un remède peu sûr pour les tempéramens qui ne sont pas extrêmement robustes. *Parum tutum nisi in robusto corpore.* Mais ce qu'il y a encore de fâcheux dans ces remèdes, c'est 1°. qu'ils causent quelquefois des superpurgations, comme l'observe Mr le Clerc; 2°. qu'ils causent souvent de rudes tranchées, de violens tenesmes sans évacuer aucune matière; ainsi il vaut mieux s'en tenir aux purgatifs doux qui se prennent par la bouche.

Il y a d'autres remèdes, qui, appliqués sur le ventre, ne causent aucun accident, & qui chassent les

Vers ; ceux - là se peuvent employer en toute occasion , & à l'égard de tous les tempéramens ; telles sont toutes les espèces d'absynthe & de menthe , la tanaïsie , l'aurore , la rhue , les feuilles d'artichaud , l'ail , l'oignon , le fiel de bœuf , la fuye de cheminée , le souphre , le sel ammoniac , la myrrhe , l'assa fœtida , les huiles de pétrole , de coudrier , de genièvre , le vinaigre , l'esprit de vin.



## CHAPITRE X.

*Des précautions à observer quand on fait des remedes contre les Vers.*

**I**L ne suffit pas pour tuer ou pour chasser les Vers , de faire les remedes que nous avons marqués dans le Chapitre précédent. Il pourroit y avoir du danger de s'en tenir à ces seuls secours , parce que les Vers attaqués ne mourant pas d'abord , ou ne mourant pas tous à la fois du

même coup, il arrive souvent que ceux qui ont résisté à l'effort des médicamens, étant ainsi contrariés, mordent les intestins & les percent. Il y a une précaution à prendre contre ce danger, c'est de ne point demeurer long-temps sans manger. Bien des meres ont besoin de cet avis; elles croient la plûpart, que quand leurs enfans ont des Vers, il faut faire jeûner ces pauvres enfans, pour éviter, disent elles, la corruption; ne prenant pas garde, qu'en voulant ainsi éviter un mal, elles en causent un autre. Les Vers lorsqu'ils sont trop affamés, ne manquent guère de percer tôt ou tard, la cavité qui les renferme.

Il faut donc tenir pour certain, que ceux qui ont des Vers, ont besoin d'être plus nourris que les autres; il faut faire alors ce qu'on fait quand on a des Rats dans un Cabinet, où sont des papiers de conséquence, qu'on veut garantir de la dent de ces Animaux: On y laisse du pain & de l'eau, les Rats s'en rassasient, & on les empêche par ce moyen, de faire leur proye d'autre

chose. Mais autant qu'il est avantageux de beaucoup manger lorsqu'on a des Vers, autant il est dangereux de le faire lorsqu'on en est délivré; car il faut en cette occasion vivre le plus sobrement & le plus frugalement qu'il est possible, pour éviter toute sorte de corruption; sans quoi ce seroit s'exposer de nouveau à la même maladie: cette sobriété cependant doit avoir ses règles, & il ne faut point la faire pratiquer avec trop d'exactitude aux enfans, parce qu'ayant plus de chaleur naturelle que les autres, & avec cela un corps qui prend son accroissement tous les jours, ils ont besoin d'être soutenus par une plus abondante & plus fréquente nourriture; aussi remarque-t-on que les jeunes gens portent le jeûne avec bien plus de peine, que ne font les personnes d'un âge avancé; c'est pourquoi Hippocrate dit dans un Aphorisme exprès, que les enfans, & tous ceux dont le corps n'a pas encore pris son accroissement, doivent être plus nourris, sans quoi, dit-il, il faut qu'ils dessèchent, parce qu'ils ont une chaleur plus grande.

Il y a une autre précaution à observer quand on fait des remèdes contre les Vers, c'est d'interrompre ces remèdes de temps en temps, & cela de peur que les Vers, trop obstinément attaqués, ne se cantonnent dans les cavités de l'intestin colon, où qu'ils ne tournent leur corps d'une manière qui les mette hors d'atteinte à l'action des remèdes; car l'un ou l'autre arrive quelquefois. Ce n'est pas toujours de l'usage opiniâtre des médicamens, que dépend la guérison; le point est de sçavoir prendre son temps, & dans le traitement d'une maladie, comme dans le gouvernement d'une affaire, la trop grande précipitation est souvent cause qu'on échoue.

Il y a des occasions où c'est un grand remède, pour rétablir la santé, que de suspendre tout remède, & si Pline (a) le jeune dit si bien, en parlant de l'Eloquence, que cet Art ne consiste pas moins à se taire qu'à parler; on peut bien dire de celui de la Médecine, qu'il ne con-

(a) *Accepi non minus interdum oratorium esse tacere quam dicere. Plin. jun. Epist. Lib. 7. Epist. 126.*

liste pas moins quelquefois à s'abstenir d'ordonner des remèdes, qu'à en prescrire.

Nous finirons ce Chapitre par une remarque importante touchant les médicamens que l'on prend d'ordinaire contre les Vers ; elle regarde en même temps les autres dont on a coutume d'user dans la plupart des maladies : c'est qu'il faut quelquefois éviter de les prendre en bol, à moins qu'il ne s'agisse d'avalier quelque drogue qui puisse gêner les dents en s'y arrêtant (a) ; la raison de cela, c'est que le bol est une masse que l'on ne mâche point, & qui entrant dans l'estomac sans avoir été divisée, résiste souvent à l'action des dissolvans de ce viscére, lesquels ne font que glisser sur cette masse sans la pénétrer ; en sorte que le remède demeurant trop long-temps sans se développer, ne produit pas l'effet qu'il devoit. Tous les estomacs des Malades ne sont pas tels qu'ils puissent dissoudre les bols. Les Partisans du système de la trituration, répondront sans doute, que l'estomac a une si grande

(a) Comme le mercure.

force pour broyer tout ce qui y entre, qu'il ne faut pas craindre qu'un petit bol puisse résister à cette action: ils diront que dans l'état de santé, cette force broyante passe de beaucoup celle des mâchoires; qu'elle est capable de surmonter une résistance de douze mille neuf cents cinquante & une livres, & qu'ainsi il n'est pas possible qu'elle diminue assez dans une maladie, pour ne pouvoir écraser un petit bol. A cela je n'ai que deux choses à opposer; la première, c'est l'expérience, & sans citer là-dessus un grand nombre d'exemples, en voici un qui pourra suffire.

En 1711. à l'Hôtel de Tours à Paris, je traitois Mr le Marquis de Senecterre, malade d'une fièvre; je lui donnaï en diverses fois des bols de quinquina, préparés avec le syrop d'absynthe. Plusieurs jours s'étant passés sans que le Malade ressentît du soulagement, j'eus recours à d'autres fébrifuges, & quelques jours ensuite j'ordonnai, de concert avec Mr Dumoulin; qui fut appelé en consultation, un breuvage purgatif, qui

entraîna avec des excréments bien liés, plusieurs bols de quinquina, qui avoient été avalés quatre jours auparavant, & ils sortirent aussi entiers que si on les avoit conservés dans une boîte.

La seconde chose que j'ai à opposer, c'est qu'à consulter la structure de l'estomac, ses mouvemens, la disposition de ses fibres, &c. il n'est pas possible qu'il soit capable d'un broyement tel que les Partisans de la Trituration le supposent ici. On peut voir ce que nous avons dit là-dessus dans le Traité des alimens de Carême; il est inutile de le répéter: au surplus les efforts que quelques Auteurs modernes ont fait depuis peu pour tirer de l'oubli ce système abandonné (a), ont tellement ache-

(a) Le système de la digestion par le broyement, naquit du temps d'Hippocrate, c'est-à-dire, dans un temps où l'Anatomie n'étoit encore guère connue, c'est ce qui favorisa d'abord le cours de ce système, & donna lieu à quelques Médecins de soutenir que l'estomac n'étoit que le réceptacle des alimens solides; que ces alimens après avoir été délayés & broyés dans la bouche, achevoient de se broyer dans l'estomac, où par ce moyen, ils se convertissoient en chyle; mais que la boisson à cause de sa liquidité, ne pouvant être sujette au broyement, alloit aux poulmons, & non à l'estomac; où par son abondance elle

vé de le décrier, que ce n'est presque plus la peine de le combattre.



## CHAPITRE XIII.

*Aphorismes sur les Vers du corps de l'homme.*

**J'**Ai cru devoir terminer ce Traité par des maximes qui en fissent comme une récapitulation générale, & dont quelques-unes pûssent servir d'éclaircissement & de supplément à l'Ouvrage. Ces maximes sont courtes, & quelquefois exprimées à demi mot. Pour les bien entendre, il faut avoir lu tous les Chapitres.

auroit, disoient-ils, plutôt nuit à la digestion, qu'elle n'y auroit aidé. Hippocrate, comme on le voit dans son quatrième Livre des Maladies, s'éleva fortement contre une opinion si visiblement contraire à la raison & à l'expérience; & il nous apprend que s'il se donna ce soin, c'est parce que l'erreur dont il s'agissoit, avoit déjà un grand nombre de Partisans. Elle ne tint pas long-temps contre les raisons d'Hippocrate, & la ruine d'une erreur si grossière fut bien-tôt suivie de la déroute du système de la Trituration, qui y avoit donné lieu. Mais Erasistrate le releva ensuite, & le système s'étant soutenu quelque temps, retomba de nouveau dans l'oubli, d'où quelques Auteurs récents s'efforcent en vain aujourd'hui de le tirer. Voyez le 38e. Journal des Scavans, 1713. page 599.

## SECTION I.

I. **L**E Ver est un Animal complet, & aussi complet qu'aucun autre Animal qui soit dans la Nature.

II. Le Ver respire, & a des p<sup>o</sup>ûmons.

III. Tous les Vers ont du sang, quelques petits qu'ils soient.

IV. Ce n'est point par la couleur rouge que le sang est sang, c'est par l'usage auquel il sert.

V. Il y a des Vers qui ont plusieurs cœurs & plusieurs p<sup>o</sup>ûmons.

VI. Les Vers, ainsi que tous les Animaux, viennent de germes, où ils sont renfermés en petit.

VII. Plusieurs œufs de Vers entrent dans notre corps avec l'air & les alimens, & souvent dans notre chair par dehors.

VIII. Quand les œufs des Vers sont en nous, les Vers renfermés dans ces œufs éclosent, pourvu qu'il y ait en nous une matière propre à les faire éclore.

IX. Il en est des œufs des Vers, comme des graines des plantes, qui

ne poussent pas en toutes sortes de terres.

X. Comme les Vers s'engendrent par des germes , il est impossible d'en voir des espèces nouvelles.

XI. La plupart des Vers qui s'engendrent dans la chair corrompue d'un Animal mort , y étoient déjà en œuf , du vivant de l'Animal.

XII. Certains grains d'avoine ne laissent pas que de pousser , après avoir été enfermés dans le ventre du Cheval ; les œufs de Vers que l'Animal a avalés , produisent tout de même leurs Vers après la mort de l'Animal.

XIII. L'air est rempli de semences de Vers ; l'eau de pluye , le vinaigre , le vin poussé , la vieille biere , le cidre , le lait aigre en sont tout pleins.

XIV. Toutes les parties du corps sont sujettes aux Vers , sans en excepter aucune.

XV. Le sang & l'urine en sont quelquefois tout remplis.

XVI. Les grains de la petite vérole renferment quelquefois des Vers.

## SECTION II.

I. **L**es Vers des intestins sont de trois sortes ; les Strongles, (a) les Ascariques , & les Tania. Les Strongles sont ronds & longs , les Ascariques longs & courts , & les Tania longs & plats.

II. Le Ver Solitaire , ou Tania , s'engendre en l'homme dès le ventre de la mere.

III. Le Ver Solitaire est d'une longueur excessive , il a ordinairement cinq à six aulnes , & quelquefois beaucoup au-delà.

IV. Le Solitaire est ordinairement seul de son espèce dans le corps de l'homme. Il ne s'y rengendre plus quand il en est une fois sorti.

V. Le Solitaire ne sort presque jamais sans remede ; c'est un seul Ver , & non plusieurs Vers joints ensemble.

VI. Les Vers qui se produisent hors des intestins , s'engendent à la tête , aux oreilles , au nez , au foie , au cœur , &c.

(a) Ainsi appellés du mot Grec *εσχυλινος* longs & ronds.

VII. Les Vers du cœur causent quelquefois des morts subites.

VIII. Les Vers qui s'engendrent dans le sang, n'empêchent point le sang d'être vermeil.

IX. Les Vers Cutanés font quelquefois des fosses sous la peau, comme les Taupes en font sous la terre; & de même que celles des Taupes se connoissent par la terre qu'elles ont élevées, celles des Vers se connoissent quelquefois par des espèces de cordes qui s'élevent sur la peau, & qui sont semblables à la broderie qu'on remarque sur l'écorce des melons. Ces cordes pénètrent fort avant, & on les enleve avec la pointe d'une aiguille:

X. Il y a des personnes qui ont les pieds si gâtés de ces cordes, qu'ils ne peuvent marcher. *Il y a quelque temps que je fus appelé chez une Dame, pour voir un mal qu'elle avoit aux pieds, & ce mal se trouva être de ces cordons, qui lui rendoient la peau des pieds comme une écorce de melon.*

XI. Les cancers font tout pleins de petits Vers imperceptibles, qui rongent les fibres des parties, &

tous les cribles des glandes; en sorte que les glandes, recevant presque tout ce qui se présente, grossissent d'abord outre mesure; ensuite ces Vers s'augmentant, & continuant de ronger ce qu'ils trouvent, ils ulcerent souvent la partie & la consomment.

XII. L'hydropisie peut être quelquefois causée par des Vers.

XIII. Les Vers peuvent causer des tumeurs au corps & des excroissances, comme ils en causent aux feuilles de chêne, où par leur piquure ils empêchent le suc de la feuille de circuler à l'ordinaire: ce qui produit sur la feuille cette excroissance, qu'on appelle noix de galle, & qu'on regarde mal-à-propos comme un fruit.

XIV. Il y a certaines difformités, qu'on apporte en naissant, lesquelles peuvent venir quelquefois de Vers, qui auront rongé les parties tendres du fœtus, & par ce moyen auront causé des tumeurs, ou des tortuosités.

XV. Plusieurs maladies, qu'on attribue

attribue mal-à-propos à des sorts, viennent de Vers.

XVI. Dans la jaunisse, les intestins sont quelquefois attaqués de Vers.

XVII. Les Vers Umbilicaux ne sont, selon toutes les apparences, que des Vers des intestins.

XVIII. Les Crinons passent pour des Vers, & il y a bien de l'apparence qu'ils n'en sont pas.

XIX. Les Crinons & les petits Dragons sont différens.

XX. Le petit Dragon est un véritable Ver, ce n'est ni une varice, ni un abcès.

### SECTION III.

I. **D**ans quelque maladie que tombent les enfans, il faut se défier des Vers, ou d'une matiere vermineuse.

II. Les enfans sont plus sujets aux Vers que les autres, & entre ceux-ci les pituiteux plus que les bilieux.

III. Quand les enfans portent souvent leurs mains à leur ventre; on doit craindre qu'ils n'ayent des

Vers, particulièrement s'ils se plaignent de quelques tranchées.

IV. Perdre la voix, être tout à coup attaqué de manie, sont quelquefois des effets de Vers.

V. S'éveiller avec surprise & alarme, particulièrement dans les enfans, est un signe certain de Vers, ou de petite vérole.

VI. Il y a une certaine haleine aigre, qui est une marque assurée de Vers.

VII. Etre toujourns affamé, quoiqu'on mange beaucoup, signe assez ordinaire de Vers.

VIII. Les Vers longs & ronds piquent souvent, & font sentir de grandes douleurs; les Vers plats ne piquent pas.

IX. Les yeux caves, le visage bleuâtre, & en même temps une fièvre intermittente, sont assez souvent des effets & des signes de Vers.

X. Le Solitaire, ou Tania, se connoît par de petites portions, faites en forme de graines de citrouille, qui se trouvent dans les excréments.

XI. Les petites portions en forme de graines de citrouille, qui se

trouvent dans les excréments de ceux qui ont le Solitaire, sont des portions de ce Ver, qui se rompt facilement.

XII. Le Solitaire consume le chyle le plus pur.

XIII. Le Solitaire cause quelquefois des apparences de grosseffe.

XIV. Le Pays & la Saison peuvent souvent servir à confirmer les signes de Vers.

XV. Trois choses rendent nos corps sujets aux Vers; le mauvais air, les mauvais alimens, & l'excès des bons.

XVI. Le vinaigre qui tue les Vers de terre, ne tue pas toujours ceux du corps; il y en a de ces derniers qui y vivent quelquefois fort long-temps.

XVII. Les pignons sont pernicious quand on a des Vers.

XVIII. Les melons causent des indigestions, qui souvent servent à faire éclore des Vers dans les intestins.

XIX. Les champignons sont capables de produire beaucoup de Vers dans le corps.

XX. Souvent les enfans deviennent sujets aux Vers, à cause qu'on leur donne trop tôt de la bouillie, ou que cette bouillie est faite avec de la farine crue, qui n'a pas été cuite sur le feu, ou dans le four.

XXI. Ce qui engendre le plus de vermine dans les corps des enfans, est la pernicieuse coutume que l'on a de leur refuser dès qu'ils sont nés, le lait que la nature prépare dans les mammelles des nouvelles accouchées, & de leur donner des nourrices, qui sont relevées de couche depuis long-temps, & dont le lait par conséquent est plus nourrissant, qu'il ne faut alors.

XXII. Les remedes qui désobstruent le foye, sont de bons préservatifs contre les Vers.

XXIII. Le lait des nourrices peut être quelquefois plein de Vers : pour le connoître, il en faut examiner quelques gouttes avec le microscope.

XXIV. Quand le lait d'une nourrice est plein de Vers, il faut changer la nourrice, sinon on expose l'enfant à des maladies mortelles.

XXV. La plupart des nourrices de la campagne sont sujettes aux Vers, parce qu'elles mangent beaucoup de laitage & de fruits.

## SECTION IV.

I. **L**A sortie des Vers, bien considérée, sert à faire des prognostics justes de ce qu'il y a à craindre, ou à espérer pour le Malade.

II. Il faut considérer dans la sortie des Vers l'état de la personne qui les rend; le temps de la maladie, dans lequel ils sortent; le lieu par lequel ils sortent; les excréments dans lesquels ils sont; la quantité, la couleur, la grosseur des Vers, & s'ils sont morts ou vivans.

III. Quand on est en santé, & qu'on rend des Vers, sans avoir rien pris qui les puisse chasser, il en faut tirer un bon augure.

IV. Les Vers qui sortent par le nez, viennent quelquefois des intestins.

V. Quand les Vers sortent sur le déclin de la maladie, le signe est bon; quand ils sortent au commencement, il est mauvais.

**VI.** Au commencement, ou dans l'état de la maladie, il vaut toujours mieux que les Vers sortent avec les déjections, que tout seuls, à moins que ce ne soit par l'effet de quelque médicament.

**VII.** Après avoir rendu des Vers par haut, vomir une matière noire semblable à de l'encre, est un signe mortel, sur-tout au commencement de la maladie.

**VIII.** Quand les excréments, qui sortent avec les Vers, sont de couleur jaune, c'est un bon signe; s'ils sont blancs, le Malade est en danger.

**IX.** Si l'on se porte bien, il n'importe que les Vers sortent morts ou vivans. Mais dans le commencement ou dans l'état de la maladie, c'est un mauvais présage qu'ils sortent morts.

**X.** Il n'arrive guères qu'aux Vers plats de sortir rompus.

**XI.** Quand une partie du Ver plat est sortie, & que l'autre demeure dans le corps, pourvu que la tête soit dehors, il n'y a rien à craindre.

**XII.** Quand les Vers sortent enfermés dans des enveloppes, c'est sou-

vent le présage d'une prompte guérison.

XIII. Les enveloppes où sont renfermés les Vers, sont tissues par les Vers, comme la toile de l'Araignée est tissue par l'Araignée, & comme la coque du Ver à soie est tissue par le Ver à soie.

XIV. Les Vers du corps se réduisent quelquefois tout en eau après être sortis; ils se fondent souvent de la sorte dans le corps même.

XV. Quand les Vers sortent en glaires & fondus, le signe est bon.

XVI. De l'eau à la glace jettée sur des Vers, qui viennent de sortir du corps, les fait quelquefois tomber tout d'un coup en eau.

XVII. Quand les Vers sont rouges, le pronostic est mauvais; les blancs ne présagent ni bien ni mal par leur couleur; les jaunes & les livides n'annoncent rien de bon.

XVIII. Les Vers minces sont d'un présage moins mauvais que les gros.

## SECTION V.

I. **O**N employe souvent contre les Vers, des remedes qui sont plus capables de les multiplier que de les tuer.

II. La poudre de Vers desséchés, est un mauvais remede contre les Vers: elle en produit d'autres.

III. Le mercure est bon contre les Vers; mais il a de fâcheuses suites, & on ne doit guères l'employer que lorsque les Malades sont attaqués de Vers vénériens.

IV. Il faut éviter contre les Vers, le semen contra.

V. Si l'on met dans de l'esprit de vin, des Vers du corps, qui soient vivans, ils y vivent quelque temps; ils vivent long-temps dans du jus de limon.

VI. Le jus d'oignon, la vieille urine mêlée avec un peu de miel, le suc de calamenthe, le lait de femme rayé dans l'oreille, tout cela sont de bons remedes contre les Vers auriculaires.

VII. L'esprit de sel mêlé dans un peu d'eau, est un bon remede contre

Les Vers des dents , aussi-bien que la racine de plantain mâchée.

VIII. C'est une fable que ces Vers, qu'on dit s'envoler avec la fumée de la graine de jusquiame.

IX. Le suc de marrube , mêlé avec un peu de miel , est bon contre les Vers pulmonaires.

X. La poudre de Cloportes est bonne contre les Vers hépatiques.

XI. L'ail , les raiforts , le cresson , la racine de gentiane , celle de pi-voine , la myrrhe , sont souverains contre les Vers cardiaires.

XII. Le jus de cerfeuil s'employe avec succès contre les Vers sanguins.

XIII. Le sel végétal chasse les Vers vésiculaires.

XIV. Quand un enfant est sujet aux crinons , il faut le baigner dans de l'eau tiède , puis le frotter avec du miel auprès du feu , & ensuite lui passer un linge rude sur le corps.

XV. Laver le corps avec de l'eau où a bouilli de la racine de gentiane , est un bon remede contre les Cirons , & contre les Vers nommés Bouviers.

XVI. L'huile d'olive & de noix

tuent les Vers promptement.

XVII. Le grand jeûne est contraire à ceux qui ont des Vers dans les intestins.

XVIII. Quand on fait des remèdes contre les Vers des intestins, il faut les interrompre de temps en temps.

XIX. La fougere femelle, & l'écorce de racine de meurier, sont spécifiques contre le Solitaire.

XX. La raison pourquoi certains Vers sortis du corps, vivent dans le vinaigre, c'est que la plupart de ces Vers se nourrissent d'une matière aigre qui est dans le corps.

**V** Oilà ce que je m'étois proposé d'écrire sur les Vers qui s'engendrent dans le corps humain. J'aurois pu rapporter ici un grand nombre de remèdes qui sont répandus dans la plupart des Livres de Médecine, & remplir ce Traité de plusieurs formules différentes que je n'y ai point mises; mais j'ai cru qu'il valloit mieux m'en tenir à peu de remèdes, & en choisir de bons, que de faire un amas de recettes, qui

auroient rendu ce Livre plus gros ; sans le rendre meilleur.

En fait de remedes , nous n'avons pas d'autre chemin à suivre , que la voye des observations ; & vouloir découvrir par la raison seule , la vertu des médicamens , c'est ne vouloir jamais trouver ce qu'on cherche. Attachons-nous donc à l'expérience , & laissons ces chicanes & ces vaines subtilités , qui selon la pensée d'un Ancien , ( a ) nous rendent semblables à ces petits Insectes qui ne se plaisent que dans les brossailles. Evitons cette Médecine Scholastique , qui n'est bonne que pour la dispute , & faisons-nous une Médecine positive qui nous puisse servir dans la Pratique. Par une Médecine positive , je n'entends pas une positive d'autorités , laquelle consiste à sçavoir les sentimens de divers Auteurs sur un même point , comme est la positive de Théologie. J'entends une positive de faits , laquelle nous ap-

( a ) *Reperias quosdam in disputando mirè callidos , cum ab illâ cavillatione discesserint non magis sufficere in aliquo graviore actu , quàm parva quædam animalia , quæ in angustiis mobilia campo detrahuntur. Quintil. Institut. Orator. Lib. XII.*

prenne ce qui a réussi le plus souvent dans les mêmes circonstances, & je dis que cette Médecine positive, réglée par la méthode, est la véritable Médecine.

La Médecine Scholastique nous rend habiles à la repartie, pour nous tirer adroitement d'une objection; & l'autre nous rend sensés & prudents pour ne rien ordonner que de convenable: l'une fait des entetés & des opiniâtres, l'autre des Médecins de bonne foi, qui ne cherchent qu'à s'instruire, & à être utiles: l'une ne s'applique qu'à forger des systèmes, & l'autre s'étudie principalement à régler sa conduite: l'une cherche des détours pour se défendre, & l'autre des remèdes pour guérir les maladies: l'une consulte les préjugés, & l'autre consulte la raison & l'expérience: l'une fait des Pédans, & l'autre des Médecins.





## CHAPITRE XIV.

*Eclaircissement sur divers endroits  
de ce Livre.*

**L**E sujet de cet éclaircissement , est une Lettre de Mr Léméri , Docteur-Régent de la Faculté de Médecine de Paris , imprimée dans les Mémoires de Trévoux au mois de Novembre 1703. contre la première Edition de ce Livre. Entre les Articles que mon Censeur reprend dans le Traité qu'il attaque , les uns y sont , les autres n'y sont pas ; & les autres y sont à la vérité , mais se trouvent en même temps corrigés dans l'Errata , où il les a pu voir.

Voilà tout l'ordre que nous suivrons dans cet éclaircissement , que nous ne donnerions point cependant au Public , sans l'occasion qu'il nous va fournir d'expliquer ici des matières , dont l'examen ne peut être qu'utile.

Les Articles que l'Auteur de la Lettre censure dans le Livre de la

Génération des Vers, & qu'on y lit effectivement, sont :

Premierement, Que peu de personnes, ou saines ou malades, sont exemptes de Vers. Le Censeur dit là-dessus, qu'on devine assez mon motif, & que c'est que je veux par ce petit préliminaire, autoriser mes explications touchant les maladies dont je parlerai dans la suite. Je n'ai rien à dire sur cela, sinon que ce Censeur oublie de remarquer qu'après avoir avancé la proposition, j'ajoute que c'est ce qu'observe Platerus, & ce que l'expérience confirme lorsqu'on ouvre des corps morts.

Secondement : Que les Vers sanguins suivent le cours du sang, c'est-à-dire, que du cœur ils sont portés par les artères dans les chairs, d'où ils sont repris par les veines; mais que comme il arrive quelquefois qu'ils sont trop gros, pour être reçûs avec le sang dans ces mêmes veines, ils restent dans les chairs, où ils produisent des furoncles, des élevures, & souvent de ces galles universelles qui affligent tout le corps.

L'Auteur de la Lettre dit , que cette explication paroît supposer deux faussetés évidentes. La première , que la capacité des veines , qui est beaucoup plus grande que celle des artères , doit , suivant cette explication , être beaucoup plus petite , puisqu'il semble que les artères ont bien pu contenir les Vers dont il s'agit , & que les veines qui leur répondent , sont trop étroites pour les pouvoir laisser passer. La seconde , c'est que les pores des chairs qui sont effectivement très-petits , répondent néanmoins , selon moi , à la capacité des artères ; puisqu'ils peuvent contenir aussi-bien qu'elles , les gros Vers qui en viennent , & que cependant ces pores ont en même temps une capacité plus grande que celles des veines , qui ne permettent pas le passage à ces Vers.

L'Auteur de la Lettre n'auroit sans doute pas fait une telle objection , s'il eût considéré que ces Vers , quoique fort petits , sont néanmoins des corps solides ; & qu'ainsi il peut arriver facilement que plusieurs Vers sanguins demeurent engagés dans

les fibres des chairs ; en sorte que ceux qui y séjourneront assez pour y pouvoir un peu grossir par la différente nourriture qui s'y trouve, ne pourront plus être repris si facilement par les veines, & seront obligés de rester dans les chairs. Il n'est pas besoin pour cela, de supposer que les entrées des veines soient plus étroites que les extrémités des artères ; le seul accroissement du Ver dispense de recourir à des subtilités de cette nature, & il semble même qu'on pourroit ici, assez à propos, renvoyer notre Auteur à la Fable de la Belette, pour y trouver l'éclaircissement de sa difficulté.

Il y a une réflexion à faire sur ce que l'Auteur dit touchant les artères & les veines. Il soutient que les entrées des veines qui répondent aux extrémités des artères, sont plus grosses que les extrémités de ces artères ; & il ajoute que cela est de l'aveu de tous les Anatomistes. Il auroit bien fait de dire comment on a pu sçavoir la chose si certainement, & de quels microscopes on s'est servi pour s'en convaincre. .

Troisièmement

Troisièmement : Que la pleurésie est très-souvent causée par les Vers. L'Auteur de la Lettre fait ici une réflexion ; c'est que dans les maladies où il y a des Vers , on n'a pas plus de raison de juger que les Vers soient la cause , que le produit de la maladie. Ce que dit là notre Auteur , se trouve vrai quelquefois ; mais quelquefois aussi il y a des signes qui déterminent le Médecin à croire l'un plutôt que l'autre ; comme par exemple , lorsqu'il voit qu'en certaines rencontres , on guérit une maladie en donnant des remèdes contre les Vers , & qu'on ne la guérit pas si bien , en n'en donnant pas.

Quatrièmement : Que dans les fièvres malignes , je faisois rendre un grand nombre de Vers ; après quoi je guérissais mes Malades par l'usage des cordiaux. Que je ne trouvois point de meilleur moyen pour guérir ces maladies , que de les traiter par rapport aux Vers. L'Auteur de la Lettre dit ici , que mon observation n'est pas vraie. Pour en prouver la fausseté , il commence par dire , que si l'observation étoit telle

que je la rapporte, tout Médecin auroit reconnu ce grand nombre de Vers. Et ensuite pour achever sa preuve, il dit que tout Médecin ne l'a pas reconnu. On ne contestera pas, je croi, cette dernière proposition; car quand ce ne seroit que l'Auteur de la Lettre, qui n'auroit pas reconnu ce grand nombre de Vers, ce seul exemple suffiroit pour lui faire dire vrai. Pour ce qui est du premier point, sçavoir, que tout Médecin auroit reconnu ce grand nombre de Vers; nous laissons au Lecteur à juger de la force d'un tel raisonnement. Après tout, mon Censeur prend ici mes paroles trop à la lettre: lorsque je dis que je faisois rendre un grand nombre de Vers. Ce mot de grand nombre ne doit pas se prendre à la rigueur; & s'il ne faut qu'avouer que j'ai un peu exagéré, je l'avouerai volontiers, pour faire voir que j'aime l'exacte vérité.

Cinquièmement: Que je soutiens que les Vers vénériens en rongant & mordant tout ce qu'ils trouvent, causent tous les ravages qui arrivent

dans les maladies vénériennes. On peut à la rigueur mettre cet Article au rang de ceux qui ne se trouvent pas dans le Livre de la Génération des Vers. Car je dis seulement, que quant aux vénériens, Mr Hartfoecker est de sentiment qu'ils causent tous les ravages qui arrivent dans les maladies vénériennes; qu'ils rongent & qu'ils mordent tout ce qu'ils trouvent; & que si le mercure guérit cette maladie, c'est parce qu'il tue les Vers. Après quoi, j'ajoute que j'ai vu des personnes attaquées de ces sortes de maux, se sentir très-soulagées en prenant des remedes contre les Vers; & un jeune homme entre autres, qui pour avoir usé pendant un mois d'une ptisane faite avec la gentiane, & s'être purgé de temps en temps avec l'aloës, qui sont de bons remedes contre les Vers, s'en trouva si bien, qu'ayant pris ensuite, pendant quinze jours des ptisanes d'esquine & de falsepareille, il n'eut besoin d'aucun autre remede, & fut parfaitement guéri. (a)

(a) Dans cette nouvelle Edition, je combas le

L'Auteur de la Lettre dit ici trois choses. La première, qu'il est assez difficile de concevoir que les nodus, les exostoses, & plusieurs autres symptômes vénériens, qui dénotent naturellement un acide fort corrosif & coagulant, soient les effets des Vers. La seconde, que les douleurs produites par ces Insectes, seroient bien différentes de celles que ressentent ceux qui ont cette maladie. La troisième, que peut-être je n'étois pas bien sur que ce jeune homme eût une maladie vénérienne.

Quant au premier point, sçavoir, qu'il est difficile de comprendre que les nodus, les exostoses, & plusieurs autres symptômes vénériens qui dénotent un acide corrosif & coagulant, soient les effets des Vers : il paroît par ces paroles, que l'Auteur de la Lettre ne croit pas qu'on puisse dire que les Vers causent ces ravages, & dire en même temps que ces mêmes ravages viennent aussi d'un acide corrosif & coagulant. Mais en expliquant comment la pleurésie

*sentiment de ceux qui croient que les maladies vénériennes viennent de Vers.*

peut quelquefois être causée par des Vers; je dis que pour le comprendre, il n'y a qu'à considérer ce que peut produire cette matiere corrompue, qui accompagne toujours les Vers; parce qu'il n'est pas difficile de juger qu'elle peut aisément affecter la plevre, & l'enflammer; pourquoi tout de même ne pourra-t'on pas dire, que pour comprendre comment les Vers peuvent causer tant de ravages dans les maladies vénériennes, il n'y a qu'à considérer de quoi est capable l'humeur acide, corrosive & coagulante, qui accompagne toujours les Vers vénériens, & qui se met quelquefois avec eux de la partie?

Au regard du second point, qui est que les douleurs que ces Insectes produiroient, seroient bien différentes de celles que ressentent ceux qui ont des maux vénériens; l'Auteur de la Lettre pouvoit bien juger que comme dans la pleurésie causée par des Vers, j'attribue la douleur de côté à l'inflammation que l'humeur corrompue qui accompagne toujours les Vers, produit dans la

plèvre ; de même aussi dans les maux vénériens , lorsqu'il y a des Vers , je puis bien attribuer une bonne partie des douleurs de cette maladie aux humeurs corrosives qui accompagnent toujours les Vers vénériens , comme nous venons de dire.

Enfin pour ce qui est du troisième, sçavoir , que peut-être je n'étois pas bien sur que ce jeune homme eût un mal vénérien ; on peut répondre que peut-être aussi en étois-je sur. Mais je ne suis point entêté : j'accorderai volontiers que je n'étois pas bien sur de la chose. C'est pourquoi j'ai retranché dans cette nouvelle Edition , l'Article dont il s'agit.

Le sixième Article que l'Auteur de la Lettre reprend , est que les grains de la petite vérole sont remplis de Vers ; que plus il y a de Vers dans ces grains , & plus les grains marquent. Que pour les empêcher de marquer , on n'a qu'à frotter le visage d'une eau qui tue ces Vers. Que quand au commencement de la petite vérole on se baigne les pieds dans du lait chaud , toute la petite vérole se jette sur les pieds , parce

que les Vers qui sont dans les pustules, courent au lait.

L'Auteur de la Lettre ne dit rien de particulier sur ces propositions, il les taxe seulement d'affectation. Cependant la dernière pourroit bien n'être pas seulement affectée, mais fautive & insoutenable; d'autant plus que selon mon sentiment même, s'il y a quelquefois des Vers dans les grains de la petite vérole, il ne s'ensuit pas que les grains de la petite vérole viennent de Vers. Ainsi mon Censeur m'épargne plus que je ne mérite.

Le septième, Que le Ver plat, ou le *Solium*, contient dans toute son étendue un amas de petits corps globuleux, qui sont de véritables œufs. Que ces œufs après être sortis du ventre du Ver, grossissent insensiblement dans l'intestin de l'homme, & sortent quelquefois en abondance avec les excréments de ceux qui ont ce Ver.

L'Auteur de la Lettre s'applique à combattre ce sentiment, & il soutient que cela ne s'accorde pas avec ce que je dis ailleurs, après Spigé-

lius, de *Lumbrico lato*, ſçavoir, que le *Solium* eſt toujous ſeul de ſon eſpèce dans le corps de l'homme; & que quand il en eſt une fois forti, il ne ſ'y rengendre plus. Pour prouver que cette opinion eſt fauſſe, il dit que ſi les œufs dont je parle, ſont en ſi grand nombre, rien ne peut empêcher que quelques Vers n'écloſent de ces œufs, ou pour parler ſon langage, rien ne peut empêcher quelques-uns de ces œufs de ſ'éclorre: car ſeroit-ce, continue-t'il, comme le prétend l'Auteur de la Génération des Vers, parce que le Ver d'où viennent ces œufs, conſume lui ſeul tout le chyle qui leur eſt néceſſaire pour ſe développer entierement; mais cette raiſon pourroit tout au plus avoir lieu pour expliquer comment les Vers éclos, ou pour parler encore avec l'Auteur de la Lettre, comment les œufs éclos & devenus Vers ne peuvent atteindre à la grandeur de celui dont ils viennent; mais elle ne fait point ſentir pourquoi ces œufs ne ſe dévelopent point du tout. Car pour ſe développer, reprend-il, ils n'ont proprement beſoin que de cha-

leurs.

leur. La raison dont l'Auteur de la Lettre se sert ici pour combattre mon sentiment, se réduit donc à supposer que les œufs de ce Ver n'ont proprement besoin que de chaleur pour se développer entièrement. Il auroit été à propos que l'Auteur n'eût pas seulement supposé la proposition, mais qu'il l'eût prouvée. Quoi qu'il en soit, quand même il seroit vrai que les Vers contenus dans ces œufs n'auroient besoin que de chaleur pour éclore, il ne seroit pas vrai pour cela, que toute chaleur y fût propre. Or la chaleur étant différente, selon la nature des matieres où elle se rencontre, la chaleur du chyle, par exemple, étant autre que celle des autres sucs, & celle du chyle, différente de celle du chyle même, selon qu'il est plus ou moins mêlé de bile, il s'ensuit que le *Solium* dévorant une bonne partie du chyle avant que ce suc s'introduise dans les intestins, & qu'il s'y mêle avec la bile, ainsi que je l'ai remarqué, ne laisse à ses petits qu'un chyle plein de bile, & par conséquent un chyle, dont la

chaleur différente de l'autre, n'est peut-être point propre à faire éclore les petits Vers dont nous parlons.

L'Auteur de la Lettre revient un peu de son sentiment sur la chaleur; il avoue ensuite qu'il faut quelque nourriture pour faire éclore ces Vers, mais il dit qu'il n'en faut point tant, & qu'il en reste toujours assez dans les intestins pour cela.

Ce qu'il dit, seroit vrai sans une circonstance. C'est que je remarque que le *Solium* se nourrit du chyle avant que ce suc soit mêlé de bile, & que c'est ce qui est cause que cet Insecte tient sa tête vers le pylore, c'est-à-dire, à l'orifice inférieur de l'estomac, où il trouve ce chyle tel qu'il le cherche. Car si cela est, il ne sert de rien d'opposer que le *Solium* n'est point assez gourmand pour consommer tout le chyle; puisque la partie qu'il laisse, étant déstituée de celle qu'il a dévorée, devient par conséquent trop amère par le mélange de la bile, pour être propre à faire éclore ces Vers, ou à les nourrir dès qu'ils sont éclos.

Notre Censeur n'en demeure pas là ; il dit qu'au moins faut-il avouer que quand le *Solium* est une fois sorti du corps, les œufs dont il s'agit, peuvent se nourrir sans obstacle, & qu'ainsi rien n'empêche que cette espèce de Vers ne se rengendre.

Ce raisonnement seroit démonstratif, si par malheur je n'avois dit, ainsi qu'on le peut voir dans ma Préface, & ailleurs, que ce Ver ne sort point de lui-même, & que pour le chasser, il faut recourir à des remèdes, ce qui est le sentiment d'Hippocrate ; car cela supposé, il est facile de juger que le remède qui chasse le *Solium* des intestins de l'homme, en chasse aussi les œufs, ou que s'il en reste quelques-uns, il les tue. L'Auteur de la Lettre, après des objections si foibles, conclut d'un air triomphant, que le raisonnement que j'ai fait pour accorder mon observation sur le *Solium*, avec ce que j'appelle les œufs de ce Ver, est tout-à-fait insoutenable.

Au reste, après avoir proposé ce que j'ai avancé sur le *Solium*, je rapporterai ici un doute que j'ai sur ce

sujet. Hippocrate dans le quatrième Livre des Maladies, Art. 27. & Spiegelius dans son Traité du Ver plat, Chapitre dixième, disent que ce Ver se produit dans l'homme dès le ventre de la mere; & qu'ensuite si on ne le fait sortir par quelque remede, il vieillit avec l'homme, & l'accompagne jusqu'au tombeau: *ἐνκαταμεσιος*. Si la chose est ainsi, ne peut-on pas dire, que ce qui fait que le *Solium* est seul de son espèce dans le corps où il se trouve, & ne s'y rengendre pas même après en être sorti, c'est que les suc dont le *Solium* déjà grand s'accommode dans le corps de l'homme fait, ne sont pas tels qu'il les lui faut avant que d'éclore, ou d'abord après qu'il est éclos; parce qu'apparemment il a besoin alors d'une nourriture telle que le foetus est capable de la fournir? Car on ne peut nier que les suc qui se forment dans le foetus ne soient par leur qualité, très-différens de ceux qui se forment dans l'homme adulte. Cette explication est aussi vrai-semblable, pour le moins, que celle que nous avons donnée: elle

s'accorde de plus, avec le sentiment d'Hippocrate, qui dit que le Ver plat s'engendre dans le foetus, lorsque le lait & le sang de la mere viennent à se corrompre. Au reste, quoique nous soyions fort du sentiment d'Hippocrate & de Spigelius sur la solitude du Ver plat, nous remarquerons qu'il n'est point si nécessairement solitaire, qu'absolument parlant, il ne puisse avoir compagnie. En effet, ne se peut-il pas faire que de plusieurs œufs de *Solium*, qui se trouveront dans le corps d'un enfant encore au ventre de sa mere, il en réussisse deux: que les deux Vers qui feront éclos se nourrissent & croissent ensemble pendant plusieurs années, sans que l'un prévale assez sur l'autre pour lui voler sa nourriture & le faire mourir; qu'ensuite en donnant à la personne qui les aura, quelques remedes contre les Vers, on lui fasse rendre deux *Solium*; & c'est pour cela que dans cette nouvelle Edition, au lieu de mettre comme dans la premiere, que le *Solium* est seul de son espèce dans le corps où il se trouve, j'ai mis qu'il

est ordinairement seul. Au reste, ce fait étant très-rare, sans doute, ne détruit point la vérité du sentiment d'Hippocrate & de Spigelius, que le *Solium* est seul de son espèce dans le corps de l'homme; parce qu'il en est de cette proposition comme de plusieurs autres, dont la vérité se doit tirer du cours ordinaire de la nature, & non des exceptions qui y arrivent par des cas rares & singuliers.

Le huitième Article que l'Auteur de la Lettre juge digne de censure, est qu'on ne peut être préservé des Vers après sa mort: Que celui qui meurt au milieu de l'abondance, plein de force & de richesses, dont le corps est rempli du meilleur suc, & dont les os sont comme pénétrés de la moëlle qui les a nourris, sera mangé de ces Insectes dans le tombeau, comme le plus malheureux & le plus pauvre.

L'Auteur de la Lettre remarque ici que Job, que j'ai cité comme Auteur de ces paroles, ne dit point que la moëlle nourrit les os; & à cette occasion, il demande pourquoi

donc je m'avise de le dire : il ajoute que cela m'est bien moins pardonnable , qu'il ne l'auroit été à Job ; parce que je suis Professeur d'Anatomie au Collège Royal , & que je dois sçavoir que les os du corps se nourrissent par des vaisseaux sanguins.

Je remarquerai que si l'Auteur de la Lettre avoit assisté à mes Conférences dans le Collège Royal , il auroit sçû qu'encore que les os , ou pour parler avec lui , *les os du corps* se nourrissent par des vaisseaux sanguins ; je prétends qu'ils se nourrissent de moëlle ; que la matiere de cette moëlle leur est portée par les vaisseaux sanguins ; que quand l'os est solide , comme font , par exemple , les osselets de l'oreille , le bois des Cerfs & des Daims , les vaisseaux sanguins versent cette matiere seulement dans le corps de l'os ; & que quand il est creux , ils la versent aux uns dans le corps de l'os seulement , comme à ceux dont sont composées les pattes des Homars & des Ecrevisses , & aux autres dans le corps & dans le creux de l'os tout ensemble.

ble. Il auroit appris qu'au dedans de ceux dont la cavité est remplie de moëlle, il y a, selon mon sentiment, divers petits trous par où passent plusieurs vaisseaux qui viennent de la moëlle; que comme dans les os des vieux Animaux, il ne laisse pas d'y avoir des vaisseaux sanguins distribués dans leur substance, quoique ces vaisseaux n'y paroissent pas; de même dans les os où l'on ne remarque pas de moëlle, soit parce qu'ils ne sont pas creux, ou que l'étant, l'œil n'y en découvre point; il ne s'ensuit pas que dans le corps même de ces os, il n'y en ait une véritable. En effet il n'est pas déraisonnable de penser que ce qui nourrit l'os, est un extrait de ce qu'il y a de plus délicat & de plus fin dans la portion huileuse du sang; & que cette partie fine & délicate extraite de la portion huileuse du sang, en quelque lieu qu'on la suppose, ou dans le creux, ou dans le corps de l'os, n'est autre chose que la moëlle. Il est facile d'expliquer comment les vaisseaux sanguins portent le sang dans le corps & dans la cavité de

l'os ; comment la partie la plus délicate & la plus fine de la portion huileuse de ce sang, se filtre dans la substance des os solides ; comment dans ceux qui sont creux, & dont la cavité est pleine de moëlle, elle se filtre & dans la substance de l'os, & dans un tissu spongieux & vésiculaire que la cavité de cet os renferme. Ces derniers se nourrissent comme les plumes des Oiseaux ; car le creux du tuyau de la plume n'est pas seulement formé pour accorder ensemble la souplesse, la force & la légèreté, mais encore pour servir comme de magasin à la nourriture qui doit être distribuée dans toute la plume ; en sorte qu'un même moyen, ainsi que l'observe un Auteur moderne, satisfait ici tout à la fois à plusieurs vues différentes. Je conclus de-là que mon Censeur au lieu de s'étonner qu'on puisse dire que la moëlle nourrit les os, devrait regarder comme une erreur le sentiment opposé. Quoi qu'il en soit, puisque cet Auteur est si surpris qu'un Professeur d'Anatomie au Collège Royal, croie que la moëlle nourrit

les os, nous remarquerons qu'il le feroit bien plus, s'il sçavoit que ce même Professeur enseigne que la moëlle n'a point de sentiment : car ceux qui ôtent à la moëlle l'avantage qu'elle a de nourrir les os, lui en donne un autre qu'elle n'a pas, qui est d'être d'un sentiment très-exquis, & ils insistent beaucoup plus sur cet article que sur l'autre. Comme cette erreur n'est pas moins grande que la première, peut-être que les Lecteurs ne trouveront pas mauvais que nous en disions ici un mot par occasion.

La moëlle est une matiere huileuse, coulante & liquide, renfermée en plusieurs vésicules membraneuses très-déliées, communiquant les unes aux autres, dans le tissu desquelles cette même matiere est filtrée. Quelques Anatomistes la définissent un amas de plusieurs vésicules membraneuses très-déliées, ouvertes les unes dans les autres, & remplies d'une matiere huileuse, coulante & liquide. Mais cette définition confond le contenant avec le contenu, & n'est pas plus exacte que celle qu'on donneroit du jus de citron,

en disant que c'est un amas de plusieurs vésicules membraneuses remplies d'un suc acide & transparent. D'ailleurs elle ne s'accorde pas avec le langage de ces mêmes Anatomistes, lorsqu'ils disent que la moëlle transpire, qu'elle passe à travers le corps de l'os, que c'est ce qui rend les os jaunes après la mort de l'Animal; que pour éviter cet inconvénient, les Ouvriers qui employent des os dans leurs ouvrages, ont la précaution de les scier en long pour en ôter toute la moëlle, & même le tissu spongieux & vésiculaire, afin que la blancheur de l'os ne soit point altérée: que la moëlle est un suc d'une saveur douce & d'une consistance onctueuse, &c. Par où l'on voit qu'ils distinguent la moëlle d'avec le tissu membraneux & vésiculaire où elle est filtrée, & qui la renferme. Cela posé, il est facile de voir que la moëlle étant un suc, elle ne scauroit avoir de sentiment, & qu'il n'y a pas moins d'absurdité à lui en attribuer, qu'il y en auroit à en attribuer au sang. Il est vrai qu'on allegue des expériences pour

prouver que la moëlle a du sentiment ; mais il suffit d'exposer ces expériences , pour faire connoître qu'elles ne prouvent nullement ce qu'on en conclut. On dit premièrement , & on le dit avec vérité , qu'en voyant panser ceux qui ont perdu un bras ou une jambe , on s'apperçoit qu'aussi-tôt que la moëlle est rudement touchée , les Malades donnent des marques d'une nouvelle douleur. Secondement , que si on fait scier l'os de la cuisse d'un Animal vivant , qu'on mette le bout de l'os entierement à nud , & qu'ensuite après avoir attendu que l'Animal ne crie plus , on lui plonge un filet dans la moëlle , alors l'Animal donne des signes d'une très-vive douleur. Cette dernière expérience a été faite dans l'Académie Royale des Sciences ; mais il est facile de voir que si l'Animal crie si fort quand on touche rudement la moëlle , ou qu'on y enfonce un filet , c'est qu'en même temps on touche & on pique le tissu membraneux & vésiculaire qui renferme cette moëlle , & qui a un sentiment très-vif.

Mais pour revenir au propos que nous avons quitté , l'Auteur de la Lettre dira peut-être , que puisque Job , dans le passage que j'ai cité , n'est point entré dans la question de la nourriture des os , au moins pour cette raison , je n'y devois pas entrer non plus en traduisant comme j'ai fait , & *medullis ossa illius irrigantur* , par , & dont les os sont comme pénétrés de la moëlle qui les a nourris. Il est vrai que j'aurois pu me dispenser de traduire de la sorte , & que si je me fusse contenté de mettre , *dont les os sont tout pénétrés de moëlle* , j'aurois traduit plus littéralement. Mais c'est tout l'avantage qui en seroit arrivé ; car à considérer le passage & l'occasion où il est placé , on ne sent nullement que ces mots , & dont les os sont comme pénétrés de la moëlle qui les a nourris , rappellent aucune question d'Anatomie. En effet , ces termes , *qui les a nourris* , ne paroissent point être mis là scholastiquement , mais seulement par rapport à un certain usage commun , qui fait qu'on dit qu'une chose en nourrit une autre , lorsqu'elle lui fournit une hu-

meur qui l'entretient, & qui l'empêche de se dessécher. C'est ainsi qu'on dit que l'essence nourrit les cheveux ; que l'huile nourrit la corne ; que certaines pommades nourrissent la peau, &c. Or, personne ne niera qu'au moins en ce sens, la moëlle ne nourrisse les os. On voit par là, comme il ne faut pas toujours prendre à la rigueur certaines expressions. Nous ajouterons même que si ces chicanes étoient admises, notre Auteur seroit à reprendre de dire, comme il fait dans sa Lettre, qu'il a expérimenté plusieurs fois, qu'en touchant des bouteilles sur lesquelles il étoit tombé quelques gouttes d'un esprit acide minéral, *sa main a ressenti des demangeaisons considérables* ; puisqu'on pourroit répliquer, qu'un Physicien doit sçavoir que ce n'est ni la main, ni le pied, ni aucune autre partie qui sent, mais que c'est l'ame. A la vérité, cette expression ne seroit pas bonne : *Ma main a ressenti de la demangeaison ; mon pied sent de la douleur, ma tête sent de grands élancemens ; pour j'ai ressenti de la demangeaison à la main ; je sens du*

mal au pied ; je sens de grands élancements à la tête. Mais ce n'est que par une raison qui regarde les regles du langage , & nullement parce que les sensations n'appartiennent qu'à l'ame : car s'il falloit s'astreindre à parler toujours en Philosophe , on se rendroit ridicule. C'est pourquoi dans le sixième Journal des Sçavans de l'année 1702. on reprend le Traducteur du *Traité de la Sobriété* , de ce qu'il ne trouve pas à propos qu'on dise que le manger flatte la langue , & de ce qu'il se croit obligé d'avertir par une note exprès , que c'est plutôt l'ame qui est flattée par l'entremise de cette organe.

Nous voici arrivés au neuvième des articles qui sont repris par l'Auteur de la Lettre , & qui se trouvent effectivement dans le Livre où il les reprend. Cet article , c'est que *je me suis mis en tête* , pour me servir de ses termes , de décrier dans un Chapitre exprès , les remedes que l'on employe le plus ordinairement contre les Vers. En effet , j'y condamne le tabac , le vin aigre , la poudre de Vers desséchés , le *semen-contra* , l'eau

où ont trempé des écorces vertes de noix, celle où a trempé le mercure, & enfin le mercure doux donné tout seul, & sans être mêlé avec aucun purgatif. L'Auteur de la Lettre, pour prouver en général que ces remèdes sont bons, dit que ceux que je substitue à la place, ne paroissent pas à beaucoup près si bons, & qu'ils ont du moins autant d'inconvéniens. Selon ce Censeur, je trouve le *semen contra* plus échauffant que l'oignon, que l'ail, que la moutarde; & lui pour montrer le contraire, il dit que le *semen contra* n'est pas plus échauffant que l'oignon, que l'ail, que la moutarde. Je condamne l'eau de mercure, parce que les Malades étant obligés d'en user long-temps, il arrive qu'à la longue les parties subtiles du mercure offensent les nerfs, & causent des tremblemens; & mon adversaire pour faire voir que je me trompe, dit: Que cette eau n'est pas si mauvaise, que je la veux faire passer; que je ne dois pas m'imaginer qu'elle soit moins spécifique pour les Vers, & qu'elle produise plus de mauvais effets, toutes choses

choses d'ailleurs égales ; que l'eau à la glace que je mets au nombre des remedes excellens que j'ai éprouvés. Nous remarquerons ici en passant, qu'on verra plus bas que je ne mets point l'eau à la glace au rang des remedes que j'ai éprouvés contre les Vers. Au regard du mercure doux, l'Auteur de la Lettre dit que je le place aussi au rang des mauvais remedes contre les Vers, parce qu'à la longue il peut causer le flux de bouche. Cet Auteur pour prouver le contraire de ce sentiment qu'il m'attribue, dit que je lui ferois plaisir de lui citer dans tout mon Livre un seul remede aussi bon que celui-là. Il ajoute que s'il falloit proscrire le mercure doux du nombre des remedes contre les Vers, parce qu'il cause quelquefois une légère salivation, il n'y auroit guères de remedes dans mon Traité, que l'on ne proscrivît par de meilleurs raisons. Le Censeur auroit dû rapporter ces meilleures raisons, mais il garde cela par devers lui. Nous laissons à juger de la force de toutes ces preuves.

Quant au vinaigre, notre Auteur

me reprend d'avoir dit que rien ne réveille plus que le vinaigre, les Vers du corps : que cette liqueur étant elle-même toute pleine de Vers, ne peut qu'en introduire une grande quantité dans le corps. Il me reprend encore de ce que je rejette la plûpart des choses aigres, & qu'en les rejetant, j'excepte néanmoins les esprits de nitre, de souphre, & de sel. La raison qu'il allègue pour me reprendre de cette exception, c'est que ces esprits sont des aigres. Cependant de peur de me faire en cela un mauvais procès, il dit que je répondrai peut-être que ces esprits sont des acides minéraux, & que je ne rejette que les aigres végétaux. Là-dessus il remarque que néanmoins j'excepte le citron, la grenade, le verjus, & à ce sujet il s'étonne comment je les ai pu excepter. Il demande s'il y a deux acides plus semblables en nature, que ceux du vinaigre & du verjus; & pour conclusion, il dit que pour peu qu'on soit versé en Chymie, on n'attribuera jamais à des corps d'une nature aussi semblable, des effets tout-à-fait contraires.

L'Auteur de la Lettre me prête ici une réponse que je ne ferai pas. Car comme l'acide du vinaigre est un acide de *décomposition*, ainsi que parlent les Chymistes, & que celui du verjus ne l'est pas, je trouve de la différence entre l'acide du vinaigre, & celui du verjus. Mais sans recourir à cette raison, la seule différence des effets qui se remarquent dans le vinaigre & dans le verjus, doit suffire plus qu'aucune autre chose, pour faire juger que leur nature est différente. C'est une maxime trop sujette à erreur, que celle de croire que nous devons régler les effets des causes sur l'opinion que nous avons de la nature de ces causes. Il paroît bien plus sur de juger de la nature des causes par celles de leurs effets. On dira, par exemple, que l'eau des Gobelins est d'une nature différente de celle de la Seine, parce que l'eau des Gobelins est bonne à certaines teintures auxquelles l'autre n'est pas propre. On dira encore, que comme il y a des eaux où cuisent certaines légumes, d'autres où ces mêmes légumes ne cuisent

sent pas , il faut que ces eaux ayent une nature différente. Mais si par le simple examen de leur nature , on vouloit deviner ces effets , on courroit grand risque de n'y jamais parvenir ; puisque ces eaux considérées en elles-mêmes doivent paroître encore plus semblables en nature , que ne le paroissent à l'Auteur de la Lettre , le vinaigre & le verjus , dont le premier étant un acide qui vient de la décomposition du corps , annonce par conséquent , qu'il est d'un différent caractère. L'Auteur de la Lettre ajoute , que si je considère avec le microscope , le verjus & le jus de citron , j'y remarquerai un grand nombre de Vers. Peut-être que lorsque le verjus commence à se décomposer , & qu'il est gâté , y découvre-t'on des Vers ; mais qu'il en renferme avant de se décomposer , c'est de quoi je doute ; l'expérience en est facile à faire.

Le dixième article est que j'ai dit dans la Préface , que j'ai éprouvé tous les remèdes dont je parle , & qu'il n'y en a aucun de douteux. Je ne dis pas tout-à-fait cela ; je dis que

je prends garde à n'en rapporter aucun de douteux, & que je n'aye éprouvé. Or, il semble qu'on peut bien prendre garde de ne rapporter aucun remede douteux, & cependant être contraint d'en rapporter quelques-uns qui le soient. Cela arrive lorsqu'entre les maladies contre lesquelles on propose des remedes, il s'en trouve qui ne sont pas assez fréquentes, pour qu'on puisse avoir là-dessus l'expérience nécessaire; en sorte que tout ce qu'on peut faire alors, c'est de si bien prendre garde de ne rapporter aucun remede douteux, que lorsqu'on en rapporte de tels, cela vienne de ce qu'il n'est pas possible de faire autrement, ou de ce que cela est très-difficile. Ainsi de ce que je dis que je prends garde de ne rapporter aucun remede douteux, il ne s'ensuit pas que je dise, qu'entre les remedes que je rapporte, il n'y en ait aucun que je n'aye éprouvé. L'Auteur de la Lettre auroit pu sur ce sujet m'attaquer dans un autre endroit, où je dis bien plus précisément ce qu'on me reproche d'avoir dit dans la Préface, c'est à la fin du

Livre ; car j'y dis formellement , que les remedes que j'ai rapportés sont furs , & que la connoissance que j'ai de leurs vertus , n'est point l'effet de mon raisonnement , mais de mes observations ; ce qui sans doute ne peut s'excuser , si l'on n'a l'indulgence de croire que j'ai seulement prétendu dire cela de la plus grande partie des remedes que je propose. Cette explication ne seroit pas toute de faveur , il y auroit même quelque justice ; car entre les remedes rapportés dans le Livre de la Génération des Vers , s'il y en a qui ne sont rapportés que sur la foi de quelques Auteurs , comme par exemple , les remedes qui regardent les Vers encéphales , & quelques autres : on peut dire qu'il paroît par la maniere dont je les rapporte , que je ne prétends nullement insinuer que je les aye éprouvés. Cependant tout bien considéré , il est certain que j'ai parlé ici trop universellement , & qu'au lieu de dire , les remedes que j'ai rapportés sont furs , j'aurois mieux fait entendre ma pensée , si j'avois dit , la plupart des remedes que j'ai rap-

portés sont furs. On ne dit jamais moins, que lorsqu'on dit trop.

Le onzième article est sur ce que j'ai dit de certaines gens que je traite de demi-sçavans, & que j'accuse de n'entendre pas la doctrine des acides & des alkalis, qu'ils mettent à toutes sortes d'usages. Il paroît par la maniere dont l'Auteur de la Lettre s'offense de ces paroles, qu'il a pris pour lui le terme de *demi-sçavant*; cependant je certifie que je m'en suis servi sans penser à lui. Mais après tout, il faut avouer aussi, que je tourne un peu trop en ridicule ces demi-sçavans, & que l'Auteur de la Lettre n'a pas tout-à-fait tort de m'en reprendre: car après avoir rapporté l'abus qu'ils font de la doctrine des acides & des alkalis, je dis que si on leur demande pourquoi la Seine charie des glaçons en hyver, & rompt quelquefois les ponts, ils répondront bien-tôt que cela vient des acides & des alkalis; car l'eau, continué-je, se figera par les acides de l'air qui fixeront les alkalis; & les parties de pierre ou de bois que les glaces rompent, ne se seroient

point rompues , si les acides insinués dans leurs pores , ne les avoient rendues cassantes : ainsi ajouté-je , pourquoi le feu consume-t'il une maison ; c'est que les acides & les alkalis sont mis en mouvement ? Pourquoi l'action des Mâçons démolit-elle les bâtimens ? bien-tôt les acides & les alkalis en feront la cause. La plaisanterie est un peu outrée , & pour cette raison , je l'ai retranchée dans cette nouvelle Edition ; mais cependant toute excessive qu'elle est , l'Auteur de la Lettre ne l'a pas prise pour une plaisanterie ; car il avertit très-sérieusement , qu'on impute là aux demi-sçavans des absurdités qu'il ne croit pas qu'aucun d'eux ait jamais pu penser.

Le douzième article est , que j'ai dit que si j'avois voulu m'arrêter à tous les raisonnemens qu'on me fit sur les acides & sur les alkalis , pour me prouver que le Malade que j'ai delivré du *Solium* , dont on voit la figure dans la première Planche , n'avoit aucun Ver ; qu'il le falloit encore saigner , & lui donner ensuite le petit lait , ce Malade auroit encore

core son Ver , ou seroit mort. L'Auteur de la Lettre prend de-là occasion de dire , que j'ai le malheur de trouver par-tout , dans la pratique de ma profession , de ces demi-sçavans ; mais que je ne m'arrête point à leurs raisonnemens sur les acides & sur les alkalis , pour prouver qu'il faut saigner & donner le petit lait. Que cependant on ne se seroit jamais imaginé que ces sortes de gens fussent tant attachés à la saignée & au petit lait , si je ne l'assurois , puisqu'il semble que leurs principes les induisent à bien d'autres remedes que ceux-là. Ce que dit là l'Auteur de la Lettre , ne fait rien contre mon observation particuliere ; puisque dans ce même endroit j'ajoute , que ceux qui s'opposoient au dessein que j'avois de purger ce Malade , disoient que la coction des humeurs n'étoit pas achevée ; que les acides & les alkalis n'avoient pas encore fini leur combat dans le corps du Malade ; & qu'ainsi il valloit mieux en attendant , faire saigner le Malade , & le mettre au petit lait pour calmer ces grands troubles excités

entre les acides & les alkalis, que de donner un remede purgatif, qui selon eux, n'etoit capable que d'augmenter ce grand combat. L'Auteur de la Lettre est un peu sujet à prendre ainsi pour des propositions universelles, des propositions particulieres. Au reste, j'avertis qu'au lieu de ces mots : *Si j'avois voulu m'arrêter à tous les raisonnemens qu'on me fit sur les acides & les alkalis pour me prouver que le Malade que j'ai délivré du Solium dont on voit la figure, planche premiere, n'avoit aucun Ver, qu'il le falloit encore saigner, & lui donner ensuite le petit lait, ce Malade auroit encore son Ver, ou seroit mort ; j'avertis, dis-je, que je devois mettre les suivans : scavoir, Si j'avois voulu m'arrêter à tous les raisonnemens que l'on fait sur les acides & sur les alkalis, & qui m'auroient prouvé que le Malade que j'ai délivré du Solium dont on voit la figure dans la planche premiere, n'avoit aucun Ver, & qu'il falloit le saigner & lui donner ensuite le petit lait, il auroit peut-être encore son Ver, ou seroit mort.*

Le treizième article est, que je dis que l'huile de vitriol & celle de

tartre mêlées ensemble , deviennent insipides. L'Auteur de la Lettre avertit , qu'à la vérité elles perdent beaucoup de leur acrimonic , mais qu'elles ne sont pas absolument insipides pour cela. Cet Auteur a raison , & je devois dire presque insipides.

Le quatorzième est , que pour expliquer comment un remede pris intérieurement , peut agir sur une partie plutôt que sur une autre , Je dis que si l'on jette de l'eau-forte sur un composé d'or & de fer , cette eau-forte s'attachera au fer , le dissoudra , & coulera sur l'or sans y faire impression : que c'est-là une image de ce qui se passe dans le corps humain ; lorsqu'un remede s'attache , par exemple , au foie plutôt qu'aux poumons. L'article tombe sur ces mots , *Un composé d'or & de fer.* L'Auteur de la Lettre dit là dessus , que la grande connoissance que j'ai de la Chymie , m'a fait aviser depuis quelque temps , de distiller la fougere , au lieu que Dioscoride ne la donnoit qu'en poudre ; mais que cette grande découverte est un peu flétrie par une autre opération de Chymie , qui ne vange

que trop les demi-sçavans du mépris que j'ai pour eux. Cette opération de Chymie au reste, dont l'Auteur de la Lettre parle ici, c'est le *composé d'or & de fer*, que nous venons de voir. Il ajoute que si mes ordonnances étoient toutes aussi difficiles à exécuter que ma prétendue opération, mes Malades seroient en grand danger *de mourir ou de réchaper*, avant que le remède fût préparé. L'Auteur de la Lettre veut dire sans doute, que je serois moi-même en grand danger de voir mourir ou réchapper mes Malades avant que mon remède fût prêt. Mais cela n'est rien. Il me demande ici que je lui apprenne donc la maniere de faire un *composé d'or & de fer*; & ensuite il dit, qu'on mélera bien ensemble tous les autres métaux, mais que pour le fer, on n'a point encore trouvé le secret de le mêler avec aucun autre métal. Après ces paroles, il admire comment donc j'ai pu apprendre à faire des composés si merveilleux.

On voit par-là que l'Auteur de la Lettre ne croit pas qu'il soit possible de faire aucun composé, quel qu'il

soit, qu'on puisse appeller un composé d'or & de fer. Si cela est, j'ai eu sans doute, grand tort de proposer, pour faire mon expérience, de jeter de l'eau forte sur un tel composé. Mais d'un autre côté, si pour faire un composé d'or & de fer, sur lequel mon expérience puisse réussir, il suffisoit de mêler ensemble de la limaille d'or & de la limaille d'acier; s'il suffisoit de faire un tout, dont quelques parties fussent d'or, & quelques autres de fer; s'il suffisoit de souder de l'or & du fer, l'Auteur du Livre de la Génération des Vers pourroit bien n'avoir pas tant de tort, puisqu'il ne doit point s'embarasser de quelle maniere soit fait ce composé d'or & de fer, pourvu que c'en soit un sur lequel on puisse voir l'eau-forte s'attacher à une partie de ce composé, & épargner l'autre. Ce clou de Florence moitié or & moitié fer, qu'on montreroit autrefois comme un exemple incontestable de la vérité du grand œuvre, & qu'on ne montre plus, aujourd'hui que les microscopes sont en usage, étoit un clou où l'on avoit

foudé ou enté délicatement une pointe d'or ; & par conséquent ce clou étoit un composé d'or & de fer. Il faut être terriblement Chymiste, pour croire qu'on ne puisse demeurer d'accord de cela sans ignorer la Chymie. C'est pourtant là l'erreur que l'Auteur de la Lettre me reproche ; c'est là , pour me servir de ses termes , ce qui flétrit la *grande découverte que j'ai faite de distiller la fougere* , au lieu que Dioscoride la donnoit en poudre. Il est facile de voir que la méprise de notre Chymiste vient de ce qu'il a confondu les composés d'alliage avec ceux de jonction , qui sont néanmoins bien différens. Une maison est un composé de pierre & de bois , sans que cette pierre & que ce bois soient incorporés ensemble. Peut-être que l'Auteur de la Lettre dira qu'il convient qu'en ce sens on peut dire un composé d'or & de fer ; mais qu'aussi je devois donc m'expliquer. Une telle réponse ne mettroit guères à couvert notre Auteur ; car outre que je ne pouvois pas me croire obligé de m'expliquer sur un point où il étoit impossible

de deviner que quelqu'un se pût méprendre, je dis un peu plus bas, que pour donner plus de jour à ma pensée, il n'y a qu'à imaginer un corps artificiel fait de verre, dont les poumons soient d'or, & le foie de fer. Cela pouvoit ôter à l'Auteur de la Lettre tout lieu de se méprendre.

Le dernier article est sur un point où notre Censeur a bien plus de raison. Après avoir dit dans la première Edition, que si on jette de l'eau-forte sur un composé d'or & de fer, cette eau s'attachera au fer, & épargnera l'or. J'ajoute que si au lieu d'eau-forte, on se sert d'eau régale, cette eau ira porter son action sur l'or, & ne touchera point au fer; car c'est-là une véritable inadvertance, en sorte que j'ai mérité qu'on me conseillât de choisir une autre fois l'argent comme plus propre à être respecté par l'eau régale.

Entre les articles que l'Auteur de la Lettre reprend dans le Livre de la Génération des Vers, voilà ceux qui s'y trouvent; venons à ceux qui

ne s'y trouvent pas. Ces articles se réduisent à douze, dont six seront compris dans le quatrième.

Le premier, est que l'Auteur du Livre de la Génération des Vers, pour rendre raison des furoncles, des élevures, & de ces galles universelles qui affligent tout le corps, a recours aux Vers sanguins, & encore à des semences de Vers insinuées dans les pores des chairs. Mais la chose n'est nullement ainsi : j'explique comment les Vers peuvent causer des furoncles, des élevures & des galles universelles, quand il arrive que ces maladies sont produites par les Vers, & qu'elles ne viennent pas d'ailleurs. Or, est-ce-là recourir aux Vers pour expliquer ces maladies? Dire, par exemple, comment l'homme perd la raison quand il a pris trop de vin, est-ce recourir au vin, pour expliquer comment l'homme perd la raison? Décrire comment le fréquent usage du tabac abrége la vie, est-ce recourir au tabac, pour s'expliquer comment la vie s'abrége? Faire voir comment les liqueurs qu'on boit aujour-

d'hui avec tant d'excès , altèrent les parties nobles , est-ce recourir à ces liqueurs , pour expliquer l'altération des parties nobles ? Enfin , s'il m'est permis d'ajouter encore une comparaison , décrire comment une maison tombe quand les Mâçons la démolissent , est-ce recourir aux Mâçons , pour expliquer comment tombe une maison ?

Le second est , que parce qu'Appien Alexandrin , en parlant d'une certaine maladie qui affligea un jour l'armée des Romains , dit que cette maladie fut incurable faute de vin ; j'inferé de-là , qu'elle venoit de Vers engendrés dans la tête ; je n'inferé point qu'elle en venoit , mais qu'elle en pouvoit venir , ce qui est bien différent. Appien Alexandrin raconte que les Romains dans la guerre contre les Parthes , sous la conduite de Marc-Antoine , furent réduits , faute de vivres , à manger les herbes des champs , & se trouverent ensuite attaqués d'une maladie épidémique , consistant dans une fureur qui leur faisoit fouir la terre à belles mains , & rouler de grosses pierres ,

comme si c'eût été pour les faire fervir à quelque grand dessein. L'Historien ajoute, que ce mal fut incurable faute de vin, qui étoit, dit-il, le seul remede à cette maladie. Après avoir rapporté le fait tel que le voilà, je dis que cette fureur pouvoit bien venir de quelques Vers engendrés dans la tête des Romains par le mauvais suc des herbes qu'ils avoient mangées. Je remarquerai ici à cette occasion, ce que j'ai remarqué ailleurs dans ce Livre, qu'encore que le vin soit un bon remede contre les Vers, ce n'est pas un remede universel contre ce mal, témoin la Lettre suivante qui m'a été écrite sur ce sujet.

*De Bar-le-Duc le 18. Septembre 1703.*

**D**Epuis sept ou huit mois, des maladies causées par des Vers, ayant jusqu'à présent régné dans tout le Barois, les Malades ont reçu de grands soulagemens par les remedes marqués dans le Livre de la *Génération des Vers*, sur-tout aux environs

de chez Madame la Comtesse de Nétancourt, laquelle s'étant employée elle-même au soulagement des pauvres, a fait par le moyen des remedes de ce Livre, beaucoup de cures, & entre autres celle d'un Boucher de *Revigni*, à une lieue de chez elle, auquel elle a fait jeter un Ver plat long de huit aulnes & plus. Car ayant que le tout sortît, le Malade commença à en rendre par bas des morceaux de la longueur d'un doigt, d'un poulce, de deux poulces, d'un demi poulce, & en une quantité extraordinaire; ce qui fit juger aux assistans que ce Ver étant entier, pouvoit avoir près de douze aulnes. Il étoit de même forme & blancheur que celui qui est décrit dans le Livre de la Génération des Vers, avec les mêmes séparations & petits boutons au milieu. Je fus mandé pour confesser le Malade & le disposer à la mort. Sa maladie le prit par une fièvre continue avec transport au cerveau, & il étoit abandonné. Ce qui nous surprit davantage, c'est que cet homme eût des Vers; car il est à remarquer

qu'il avoit son corps aviné, qu'enfanté il buvoit du vin en très-grande quantité, & que nonobstant la fièvre, toute violente & continue qu'elle étoit, il n'avoit jamais voulu quitter le vin, quoique défendu par tous ceux qui le voyoient, lesquels disoient que c'étoit le vin qui le réduisoit à cet état; mais il a bien fait voir qu'on se trompoit, car dès le moment qu'il eut mis bas le Ver, il commença à dormir. La fièvre cessa au bout de vingt-quatre heures, & quelques jours après il se porta mieux que jamais. Je l'ai vu plusieurs fois depuis, & il est dans une parfaite santé, &c. Je suis, Monsieur, Votre, &c. REMY de Bar. Capucin.

Le troisieme article, est que lorsque je dis que la pleurésie vient très-souvent de Vers, je n'avance cette proposition, qu'à l'occasion d'un seul pleurétique que j'achevai de guérir, en lui faisant sortir un grand Ver appelé *Solium*. Mon Censeur se trompe, je n'avance point cela sur le seul exemple de ce pleurétique; car je

dis formellement que plusieurs Auteurs font mention de pleurésies vermineuses ; que Gabucinus entre autres, assure avoir guéri une fille pleurétique en lui donnant un médicament contre les Vers , lequel lui en fit rendre une grande quantité , après quoi la pleurésie cessa. Il ajoute de plus que Quereétan ayant fait ouvrir plusieurs vieillards morts de pleurésie , ce Médecin leur trouva les intestins remplis de Vers , & qu'il regarda ces Vers comme la vraie cause de leur mal : ainsi au lieu d'un pleurétique , en voilà plusieurs. Au reste, il est étonnant que notre Auteur ait ici pu se résoudre à confesser que j'ai fait sortir ce grand Ver , & qu'il n'ait pas sçu trouver quelque moyen ingénieux pour nier le fait. Il faut convenir que cet Adversaire est bien peu inventif quand il parle sur le papier.

Le quatrième ; s'il faut croire mon Censeur , c'est que parmi les Aphorismes du Chapitre précédent , j'ai mis ceux-ci.

1. La fistule lacrymale vient de Vers.

2. Les cancers viennent de Vers.
3. L'hydropisie vient de Vers.
4. Les tumeurs & les excroissances viennent de Vers.
5. Les maladies qu'on attribue à des sorts , sont causées par des Vers.
6. Les difformités qu'on apporte en naissant , viennent aussi de Vers qui ont rongé les parties tendres du fœtus.

Ces aphorismes ne sont point dans mon Livre. Au lieu du premier , La fistule lacrymale vient de Vers , j'ai mis , Dans la fistule lacrymale , l'eau qui sort des yeux est pleine de petits Vers qu'on discerne avec le microscope.

Au lieu du second , Les cancers viennent de Vers , j'ai mis , Les cancers sont tout pleins de petits Vers imperceptibles. Ces Vers rongent les fibres des parties , & tous les cribles des glandes ; en sorte que les glandes recevant presque tout ce qui se présente , grossissent d'abord outre mesure ; ensuite ces Vers s'augmentant & continuant de ronger ce qu'ils trouvent , ils ulcèrent

souvent la partie , & la consomment. Ce n'est pas là dire que les cancers viennent de Vers , mais c'est dire seulement qu'il y a des Vers dans les cancers , & qu'ils y font de grands ravages ; sauf à examiner ensuite si ces Vers sont la cause , ou l'effet des cancers.

Au lieu du troisième , L'hydropisie vient de Vers , j'ai mis, L'hydropisie peut être quelquefois causée par des Vers.

Au lieu du quatrième , Les tumeurs & les excroissances du corps viennent de Vers , j'ai mis, Les Vers peuvent causer des tumeurs au corps, & des excroissances , comme ils en causent aux feuilles de chêne , où par leur piquure , ils empêchent le suc de la feuille , de circuler à l'ordinaire , ce qui produit sur la feuille cette excroissance qu'on appelle noix de galle , & qu'on regarde mal-à-propos comme un fruit.

Au lieu du cinquième , Les maladies qu'on attribue à des sorts , sont causées par des Vers , j'ai mis, La plupart des maladies qu'on attribue à des sorts , viennent de Vers.

Au lieu du sixième, Les difformités qu'on apporte en naissant, viennent aussi de Vers qui ont rongé les parties tendres du fœtus, j'ai mis, Les difformités qu'on apporte en naissant, peuvent venir quelquefois de Vers qui auront rongé les parties tendres du fœtus, & par ce moyen auront causé des tumeurs ou des tortuosités.

Que devient après cela, la réflexion de l'Auteur de la Lettre, lorsqu'il dit qu'on peut juger de la bonté des autres aphorismes de mon Livre, par cet échantillon? Ne pourroit-on point dire avec plus de vérité, que cet échantillon suffit pour faire juger de la sincérité de mon Censeur?

Le cinquième article est, que je place le mercure doux au rang des mauvais remèdes contre les Vers; parce qu'étant souvent réitéré, il peut causer le flux de bouche, mais que je lui fais pourtant la grace de l'admettre quand il y a quelque soupçon de Vers Vénériens. Sur quoi l'Auteur de la Lettre dit, que je lui ferois plaisir de lui citer dans tout mon

mon

mon Livre, un seul remede aussi excellent que celui-là, contre toutes sortes de Vers.

Je ne condamne point le mercure doux contre les Vers; je conseille seulement de le donner mêlé avec quelque purgatif, & je défends de le faire prendre seul, à moins qu'il n'y ait quelque soupçon de Vers Vénéériens, parce qu'étant pris seul, il peut causer le flux de bouche: c'est page 204. premiere Edition. Or, conseiller par exemple, de ne point boire de vin sans y mettre de l'eau, est-ce défendre le vin, & le mettre au rang des mauvais breuvages? Dire qu'on ne doit point manger de viande sans manger du pain, est-ce défendre la viande, & la mettre au rang des mauvaises nourritures? Avertir tout de même, de ne point prendre de mercure doux contre les Vers, sans y mêler quelque purgatif, est-ce défendre le mercure doux, & le placer, comme conclud notre Auteur, au rang des mauvais remedes contre les Vers?

Le sixième, est que j'avoue que

le *semen contra* est contraire aux Vers, & cependant que je ne veux pas que l'on s'en serve, parce que je prétends qu'il échauffe beaucoup. L'Auteur de la Lettre demande là-dessus pourquoi donc j'approuve l'ail, l'oignon, la moutarde, & si c'est que je croye que ces drogues n'échauffent pas pour le moins autant? Si je condamne le *semen contra*, ce n'est point par la seule raison qu'il échauffe beaucoup, je le condamne parce qu'avec cela il cause la fièvre; car je dis en termes formels, que le *semen contra*, est à la vérité contraire aux Vers, mais qu'il est en même temps contraire aux Malades, parce qu'il échauffe considérablement, & qu'il cause souvent des fièvres violentes.

Cela étant, il est facile de répondre à la demande de notre Auteur, & de lui expliquer d'où vient qu'en condamnant le *semen contra*, je ne condamne pas aussi l'oignon & l'ail qui échauffent beaucoup. C'est que tout ce qui échauffe ne cause pas la fièvre, & que le *semen contra* non-seulement échauffe, mais qu'en même temps il cause la

fièvre. Si l'Auteur de la Lettre s'étonnoit de cette proposition, que tout ce qui échauffe ne cause pas la fièvre, on pourroit lui alléguer l'exemple de la gentiane, du quinquina, & de quelques autres remèdes échauffans, qui loin de causer la fièvre, la guérissent.

Le septième reproche qu'on me fait, c'est que je mets l'eau à la glace au nombre des remèdes excellens, & que j'ai éprouvés contre les Vers. Quand j'aurois dit que l'eau à la glace est un excellent remède contre les Vers; quand j'aurois ajouté que je l'ai éprouvé; pourvu que je ne l'eusse point conseillé pour toutes sortes d'âges & de tempéramens, je n'aurois rien dit en cela que de fort croyable; mais comme je ne l'ai point dit, je mets cet article au rang de ceux qui ne se trouvent point dans mon Livre. Au reste dans le Chapitre des Prognostics qu'on peut former au sujet de la manière dont les Vers sortent du corps, je dis entre autres choses, qu'il faut considérer s'ils sortent fondus ou entiers; & afin qu'on ne doute point que les

Vers ne se puissent fondre, je rapporte que feu Mr Perreau de l'Académie Royale des Sciences, raconta un jour dans l'Académie, qu'ayant emporté chez lui dans une boîte quelques Vers presque morts, qu'une fille venoit de jeter par le vomissement; il trouva quand il fut arrivé chez lui, que la chaleur de sa poche les avoit réveillés: qu'alors il essaya divers remedes sur ces Insectes, pour voir ce qui les pourroit tuer plus promptement, & qu'ayant jetté de la glace sur quelques-uns, ceux-là coulerent tout en eau, & disparurent presque dans le moment: c'est page 198. A l'occasion de ce fait, je mets dans mes aphorismes, page 326. que de l'eau à la glace jettée sur des Vers nouvellement sortis du corps, les fait quelquefois tomber tout d'un coup en eau. Voilà tout ce que je remarque sur l'eau à la glace à l'égard des Vers.

Quoique ces articles ne soient point dans mon Livre, mon Censeur n'a pas laissé de les y voir, & de les y voir si bien, qu'il ne les excepte pas même du nombre de

ceux qui lui ont , dit-il , sauté aux yeux.

Quant aux articles qu'il reprend , & que j'avois marqués dans l'*Errata* , il y en a deux. La mauvaise fortune de mon Censeur a voulu que ce fût sur ces deux articles qu'il s'applaudît le plus. Le premier , est vin de *Mauve* , pour vin de *Malvoisie* ; & le second , l'huile de vitriol & l'huile de tartre , qui sont chacune fort *acides*. Nous n'examinerons point s'il a eu besoin de l'*Errata* de mon Livre , pour connoître deux fautes d'ailleurs si visibles. La recherche est peu importante. Il suffit que je n'aye pas eu besoin ici des leçons de mon Censeur. Peut-être sera-t'on bien aise de sçavoir d'où sont venues ces fautes. Au lieu de mettre dans mon Manuscrit , *vin de Malvoisie* tout au long , je mis *vin de Malv.* en abrégé , selon la coutume que j'ai de couper ainsi la plupart des mots pour les écrire plus vite. L'Imprimeur voyant *Malv.* crut qu'il y avoit *Malve* , & imprima ainsi. Un Correcteur qui examinoit les épreuves à ma place , car les empêchemens de ma Profes-

sion me détournèrent alors de ce soin, crut bien faire de corriger *Malve*, par *Mauve*, parce qu'on dit des *Mauves*, & non de *Malves*, quoique en latin cette plante se nomme *Malva*. J'apperçus la faute quelques jours avant que l'ouvrage fût achevé d'imprimer, & je la marquai dans l'*Errata*. Voilà le fait comme il est arrivé. Au regard de l'huile de vitriol & de l'huile de tartre, qui sont chacune fort *acides*, l'*Errata* avertit qu'il faut lire : *dont l'une est fort acide, & l'autre fort âcre*. Il y avoit dans mon Manuscrit, *qui sur la langue sont chacune fort actives*. L'Imprimeur au lieu d'*actives*, mit *acides*, & le Correcteur d'Imprimerie ayant laissé passer la faute, je trouvai à propos de la corriger dans l'*Errata*, en mettant *dont l'une est fort acide, & l'autre fort âcre*. Comme ces huiles cependant ont toutes deux de l'acrimonie, nous pourrions trouver à redire à cette correction même, & montrer qu'elle n'est pas assez exacte; mais il faut laisser cela à l'Auteur de la Lettre, qui a plus de loisir que nous. On avertit même que dans la suite, quel-

que soin que ce Censeur, ou quelques autres comme lui, prennent d'écrire, ou de déclamer contre le Livre de la Génération des Vers, on ne répondra point. Ce sont des Auteurs mécontents, il est juste de leur laisser passer un peu leur chagrin. On sçait bien que le Livre de la Génération des Vers, n'est pas ce qui les incommode le plus. Ce qui les blesse véritablement, sont les extraits que j'ai donnés sur leur sujet, dans le Journal des Sçavans. Quelqu'un dira peut-être que la correction dont il s'agit, est defectueuse par un autre endroit que celui que nous venons d'indiquer; puisque si je dis que l'huile de vitriol & l'huile de tartre, sont, l'une fort acide, & l'autre fort âcre, ce n'est que dans le dessein de montrer qu'elles ont une même qualité, ce qui est absurde; mais il est facile de voir que cette qualité que je prétends leur être commune, n'est que de faire une forte impression sur la langue; puisque pour prouver ensuite que lorsqu'on les mêle ensemble, elles perdent cette qualité commune, j'a-

vertis qu'elles deviennent insipides. Ce n'est donc qu'à n'être point insipides, & à faire au contraire une grande impression sur l'organe du goût, que consiste ici la qualité que je dis être commune à ces deux huiles.

Le Censeur finit sa Lettre, en disant qu'il seroit à souhaiter que je ne misse pas ainsi les Vers à toutes sortes d'usages : si cela est, il a lieu d'être content, puisque, comme nous venons de le voir, les reproches qu'il m'a faits là-dessus, sont sans fondement. Il ajoute que c'est le défaut commun de tous les faiseurs de systèmes ; dès qu'ils voyent qu'une hypothese peut expliquer deux ou trois phénomènes, de l'appliquer à tout, & d'une bonne chose, d'en faire souvent une très-mauvaise. Il dit que pour lui, il est convaincu que cet excès est la source la plus féconde & la plus ordinaire de nos erreurs, & il avertit qu'il travaille présentement à une Dissertation particulière sur ce sujet, de laquelle il fera part au Public.

Ce que cet Auteur remarque sur  
les

les faiseurs de systêmes est très-véritable. Et de la maniere que dans mon Traité, je déclame contre ceux qui mettent à toutes sortes d'usages, les acides & les alkalis ; il seroit bien difficile que je fusse d'un autre sentiment que notre Auteur.

Voilà une partie des réflexions qui se font offertes dans la lecture de cette Lettre. Il seroit à souhaiter pour celui qui l'a écrite, qu'il eût été un peu plus fidèle dans ses citations, & qu'il ne fût pas, comme il est presque toujours, le Censeur & l'Auteur de ce qu'il rapporte. Cet inconvenient étoit facile à éviter. Mon Livre est bien éloigné d'être assez parfait, pour réduire un Censeur à la nécessité ou de se taire, ou d'inventer. Mais c'est le défaut commun de presque tous les faiseurs de critiques : dès qu'ils lisent, ou qu'ils entendent quelques propositions qui leur déplaisent, & qu'ils ne peuvent reprendre dans les termes qu'elles sont, ils les changent, ou en fabriquent d'autres à la place, pour avoir lieu de critiquer ; & d'une bonne chose, ils en font à dessein une très-

719 *De la Génération des Vers.*  
mauvaise. Nous sommes convain-  
cus que cet excès est la source la plus  
féconde & la plus ordinaire des  
mauvaises critiques. Nous ne pro-  
mettons cependant là-dessus aucune  
Dissertation ni générale, ni parti-  
culière. C'est beaucoup que le peu  
de loisir que nous avons, nous ait  
permis de donner nos réflexions sur  
cette Lettre.



LETTRES  
ÉCRITES  
A L'AUTEUR

*Par Mr HARTSOEKER, &  
par Mr BAGLIVI, sur le  
sujet des Vers.*

LETTERS

ACRITIS

A BOUT

THE HARTSOEKER  
BACHVALD (M. B.)

---



---

# LETTRE

De M<sup>c</sup>. NICOLAS HARTSOEKER ;  
de l'Académie Royale des Scien-  
ces, écrite d'Amsterdam.

MONSIEUR,

Il faut sans doute que le Ver dont vous m'avez envoyé l'estampe, soit plus rare chez vous qu'il ne l'est dans ce climat; car je connois plusieurs personnes qui ont été attaquées de cette maladie, & qui ont rendu des Vers d'une prodigieuse longueur, & semblables au vôtre. Mr Tulp, autrefois fameux Médecin d'ici, en fait mention dans ses Observations. Un Médecin de nos amis en a tiré un du corps d'un homme il n'y a pas encore quinze jours, & ce Ver excède la longueur du vôtre. Mais Mr Ruisch, Professeur d'Anatomie en cette Ville d'Amsterdam, m'en a fait voir deux, dont l'un a plus de quatre-vingts aulnes de ce Pays, qui font plus de quarante aulnes de Fran-

ce, ce que j'aurois de la peine à croire, si je ne l'avois vu; car cela passe toute croyance: & pour dire la vérité, Monsieur, cela me dérange entierement dans les pensées que j'ai toujours eues, & que je ne scaurois encore rejeter, que tout ce qui a vie, soit Animal, soit plante, vient par semence, & que rien ne s'engendre jamais de pourriture; car si ces pensées sont vrayes, où voit-on sur terre des Vers de cette espèce, qui ayent une longueur si démesurée? On aura beau dire que les alimens qu'ils trouvent dans les boyaux, où ils ont pris leur demeure, font changer leur figure, & les allongent si excessivement; cela ne contente pas. On pourroit croire que ce Ver, puisqu'il est commun chez vous, & plus ordinaire dans ce Pays aquatique & bourbeux, réside au fond des eaux bien avant dans le limon, & qu'ainsi il peut arriver qu'on avale de ses œufs par la boisson, ou autrement; mais si cela étoit, n'en auroit-on jamais trouvé dans la boue? Pour moi, Monsieur, je crois qu'ils ont été

créés avec les hommes , & que leur espèce est aussi ancienne que la race humaine , de même que cette sorte de Poux , qui ne se trouve que sur l'homme , & dont sans doute la race se perdrait , si celle de l'homme venoit à manquer. Je pense que ces Vers s'engendrent par mâle & par femelle dans les boyaux , & que quelques-uns de leurs œufs venant à sortir avec les excréments , & à tomber sur quelque herbe , ou sur quelque autre chose , sont avalés par un autre , dans les entrailles duquel les Vers renfermés en ces œufs éclosent & se nourrissent. On trouve des Insectes par-tout , dont quelques-uns s'attachent à un seul Animal , pour y prendre leur nourriture ; d'autres à plusieurs , comme la Puce , qui se trouve sur l'homme , sur les Chiens , & sur beaucoup d'autres Animaux. On voit quelquefois des millions de Vers dans les Moules ; le fray de la Morruë en est parsemé ; on en a trouvé dans toutes les parties du corps de l'homme , même jusques dans la glande pineale , s'il est vrai ce qu'on m'en a assuré. Enfin il sem-

716 *Lettres écrites à l'Auteur*  
ble que tous les Animaux ayent été  
faits, pour se servir de nourriture les  
uns aux autres; les grands mangent  
les petits & en sont mangés. J'espere  
avoir bientôt l'honneur de vous en-  
tretenir plus amplement de bouche  
sur cette matiere, & de vous assurer  
que je suis avec respect,

MONSIEUR,

Votre très-humble & très-  
obéissant serviteur,  
NICOLAS HARTSOEKER.

*A Amsterdam, ce 26. de Févr. 1699.*

---

*Autre Lettre de Mr Hartsoeker.*

MONSIEUR,

Je crois que tout ce qui est amer  
& purgatif, est bon pour faire sortir  
les Vers des entrailles; de sorte que  
la rhubarbe seule pourroit être em-  
ployée avec effet. Quand on la don-  
ne à mâcher aux enfans, on dit que

c'est pour fortifier leur estomac ,  
mais je pense qu'elle ne sert à autre  
chose , qu'à tuer les Vers qui s'y  
trouvent. On peut aussi donner avec  
succès le mercure doux ; car ce n'est  
pas un poison assez violent pour  
tuer le Malade , mais il l'est pour-  
tant assez pour tuer les Vers , pour  
peu qu'ils en avalent. Mon enfant  
étant dangereusement malade , &  
sans espérance de guérison ; je lui  
donnai quelques grains de tartre é-  
métique , ce qui en apparence , ne  
fit ce jour-là aucun effet sur lui ; mais  
le lendemain il rendit deux ou trois  
gros Vers morts , & fut guéri aussi-  
tôt. Pour vous dire ma pensée ,  
Monsieur , je crois que les Vers cau-  
sent la plûpart des maladies dont le  
genre humain est attaqué , & même  
que ceux qui ont les maux , que l'on  
appelle vénériens , nourrissent dans  
leur corps, une infinité d'Insectes in-  
visibles , qui rongent & mordent  
tout ce qu'ils trouvent , & font tous  
les ravages que l'on sçait ; aussi ne  
peut-on bien les chasser que par le  
mercure , qui devient dans notre  
corps un poison qui les tue. Mon-

718 *Lettres écrites à l'Auteur*  
sieur Ruifch ne m'a sçu dire du Ver,  
dont je vous ai déjà écrit, aucune  
particularité qui mérite que je vous  
en entretienne; mais il m'en a of-  
fert un morceau, que je vous en-  
voyeraï, si vous souhaitez, afin que  
vous puissiez voir s'il ressemble au  
vôtre. Je suis avec tout le zele &  
toute la passion imaginable,

MONSIEUR,

Votre très-humble & très-  
obéissant serviteur, NICO-  
LAS HARTSOEKER.

*A Amsterdam, le 11. Juin 1699.*

---

LETTRE\*

DÉ Mr GEORGES BAGLIVI

MEDECIN DE ROME.

**R**ien, Monsieur, ne m'a été plus  
agréable que votre Lettre. J'ai  
toujours aimé l'illustre *Antonio Al-*

\* L'Original en latin est à la fin du volume.

berti, à cause de son érudition profonde, de la douceur singulière de ses mœurs, & de sa tendresse pour moi; mais je l'aime encore davantage depuis qu'il m'a procuré l'occasion de vous connoître; & entre plusieurs marques d'amitié que j'ai reçues de lui, je regarde celle-ci comme une des plus singulieres.

Je ressens un extrême plaisir de celui que vous avez goûté dans la lecture de mon Livre. Je n'osois me flater d'être parvenu à quelque degré de perfection dans la pratique de la Médecine; mais peu s'en faut à présent, que je ne change d'opinion: la crainte d'être d'un autre avis que le vôtre, me réduit comme par force à juger favorablement de moi-même. Quoi qu'il en soit, Monsieur, je n'oublierai rien, pour acquérir les qualités que vous m'attribuez, & je ferai tous mes efforts pour rendre conformes à la vérité, les sentimens que vous avez de moi.

Je me réjouis d'apprendre que vous travaillez à un Traité sur les Vers du corps de l'homme, & que vous

P'appuyez de l'expérience & de l'observation. Comme c'est un sujet important, sur lequel on n'a point encore écrit à fond, & que la manière dont vous vous y prenez, est une Méthode que jusqu'ici peu de gens se sont donné la peine de suivre; votre travail ne peut manquer d'avoir une approbation générale. Hâtez-vous donc, Monsieur, de donner au Public un Ouvrage si nécessaire.

J'ai reçu l'Estampe du Ver plat que vous avez fait sortir du corps d'un Malade attaqué de pleurésie & de transport au cerveau. Vous me demandez mon sentiment sur cette espèce de Ver. 1°. Si je pense qu'il vienne d'un œuf. 2°. A quoi j'attribue sa longueur extraordinaire. 3°. Si je crois qu'il s'engendre dans l'homme, dès le ventre de la mère, comme l'écrit Hippocrate, & s'il est rare ou commun à Rome. Vous me demandez encore si c'est sur des Vers de terre, ou sur des Vers du corps, que j'ai fait les expériences que je rapporte dans le premier Livre de ma Pratique. Je vais vous répondre,

Monſieur, ſur ces cinq articles, le plus clairement & le plus ſuccinctement qu'il me ſera poſſible.

Je ſuis fort de votre avis ſur la génération des Inſectes. Tous les Animaux & tous les végétaux tirent leur origine d'un œuf. Que ſont toutes les graines des plantes, ſinon autant d'œufs, qui renferment en abrégé tous les principes de la plante qui doit ſortir? La fermentation du ſuc nourricier qui ſe préſente, le reſſort de l'air, la chaleur du Soleil, & le feu central de la terre, font développer enſuite ces principes; les mettent en mouvement, & les font croître peu à peu juſqu'à l'étendue qui leur eſt préſcrite par la nature, ſelon les différentes eſpèces des plantes.

Si tous les Philoſophes & tous les Médecins conviennent ſur ce point à l'égard des végétaux, à plus forte raiſon doit-on penſer la même choſe des Animaux, tant de ceux que l'on appelle imparfaits, que de ceux que l'on nomme parfaits. Car outre qu'en toutes choſes il y a un ordre toujourns égal, toujourns ſem-

blable à lui-même, que tout vient d'un même principe; & après un certain cercle de mouvement; retourne au même terme; on remarque dans les Insectes une structure, une liaison d'organes, des opérations & des mouvemens qui les mettent fort au-dessus des plantes.

Ainsi, puisque les végétaux ne s'engendrent point de pourriture, c'est une conséquence que les Insectes n'en viennent point non plus. Il seroit honteux à un Philosophe, à un Médecin, dans un siècle aussi éclairé que celui-ci, où l'expérience & les solides préceptes des Mathématiques, ont apporté tant de lumière pour la découverte des causes, d'attribuer à un arrangement fortuit de matière corrompue; ce que la loi invariable de la nature fait d'une manière si constante & si réglée dans toutes les semences.

Ce n'est donc point la pourriture qui produit les Insectes; mais ce qu'il faut remarquer, c'est que la chaleur & la fermentation des choses qui pourrissent, contribue à la fécondité des œufs des Insectes, ou plutôt

excite & réveille les parties imperceptibles de l'Animal, cachées dans l'œuf déjà fécond, & leur donne comme le premier soufle de vie. Cette chaleur fait le même effet que celle du Soleil, ou que celle d'une Poule qui couve.

Ce que nous disons des Insectes en général, se peut dire en particulier des Vers qui s'engendrent dans le corps humain; ils ne viennent point d'un suc corrompu, comme se l'imaginent les faux Galénistes; mais un suc corrompu échauffe & réveille les œufs de ces Vers, qui éclosent par ce moyen.

Le Ver plat tire donc son origine d'un œuf de son espèce; & comme tous les êtres ont des propriétés, qui ne les abandonnent jamais, à cause des loix immuables de la nature, le Ver plat a ceci de particulier, qu'après s'être engendré dans les enfans, lorsqu'ils sont encore au ventre de leurs meres, il croît peu à peu dans la circonvolution des intestins, jusqu'à ce que, semblable à un ruban, il ait atteint toute l'étendue des boyaux. Il ne parvient à

cette longueur qu'après plusieurs années, parce qu'il faut que ses parties commencent à se développer & à croître peu à peu, avant que de pouvoir se manifester d'une manière si sensible.

On ne doit point s'étonner qu'un si long espace de temps soit nécessaire pour l'accroissement parfait de cet Animal; vu que c'est la coutume de la nature, ainsi qu'on le voit dans le germe de l'œuf, dans les graines des plantes, & dans l'accroissement des végétaux, de tracer d'abord les premiers linéamens de ce qu'elle veut mettre au jour; c'est-à-dire, de former premièrement de petits sacs membraneux, qu'elle remplit d'une humeur délicate, & qu'elle manifeste après dans le temps arrêté. L'humeur ainsi renfermée, se trouve défendue contre les injures extérieures; elle s'épaissit & reçoit enfin, par le moyen des envelopes qui la resserrent, la figure qu'elle doit avoir. C'est ainsi que tous les Animaux & tous les végétaux, selon les différentes espèces qui les distinguent, & selon l'ordre établi  
par

par la nature , arrivent chacun en plus ou en moins de temps , à la grandeur qui leur est propre.

Ce sentiment se trouve confirmé par les métamorphoses admirables du Ver à soie : car encore que ses aîles , son aiguillon , & les autres parties qui paroissent quelque temps après sa naissance , soient déjà auparavant dans cet Animal ; elles se débrouillent néanmoins par degrés , & ne se montrent qu'après un certain nombre de jours.

Les dents demeurent cachées plusieurs années dans leurs alvéoles , les cheveux sont long-temps enfermés comme en pelotons dans leur bulbe , ou dans leur racine , jusqu'à ce qu'après un certain point de maturité , ces petits corps viennent enfin à forcer leurs prisons , & à croître à la maniere des plantes. C'est ainsi que la longueur extraordinaire du Ver plat , quoique renfermée toute entiere dans le petit œuf qui la resserre , ne paroît néanmoins qu'après que l'œuf est parvenu à un certain terme , par où l'on voit qu'il faut attribuer l'étendue de cet Inse-

etc, non à l'abondante nourriture qu'il prend dans les intestins, ainsi que se l'imaginent mal-à-propos quelques Philosophes, mais à une propriété particulière qui le distingue des autres Vers. En effet, qu'un Pigmeé, par exemple, mange tant qu'il voudra, qu'il s'engraisse des meilleures viandes, il demeurera toujours Pigmeé.

Vous me demandez ici, si je crois que cet Insecte s'engendre en l'homme dès le ventre de la mère? Hippocrate le pense de la sorte dans le IV. Livre des Maladies, Nombre 27. ainsi que vous le remarquez dans votre Lettre. Or, comme les paroles de ce grand homme sont presque toujours l'écho de la nature, je ne voudrois pas m'écarter facilement de son opinion, ou si je m'en éloignois, ce ne seroit point pour me laisser aller aux frivoles subtilités du raisonnement, ni aux vaines fictions des hypothèses, que je fais gloire de mépriser; ce seroit pour m'attacher à quelque expérience constante, qu'une longue suite d'observations m'auroit fait connoître

infaillible. Il y a plusieurs maladies qu'on apporte du ventre de la mere, comme sont celles que nous appelons héréditaires; pourquoi ne penserons-nous pas que le Ver plat soit de ce nombre, sur-tout lorsque nous avons pour nous l'autorité d'un homme aussi éclairé qu'Hippocrate.

Cet Auteur au même endroit que nous venons de citer, dit que ce Ver s'engendre dans le foetus, lorsque le sang & le lait de la mere étant trop abondans; viennent à se corrompre, & il ne paroît pas avancer cela sans raison; car en effet, comme on l'a découvert certainement par plusieurs observations modernes, l'enfant dans le ventre de la mere, suce & tire par la bouche, une lymphe, qui tient de la nourriture du lait, & dont sans doute la corruption & la fermentation réveille les œufs des Vers plats, & les dispose à la vie, ce que la corruption des autres choses n'est peut-être pas capable de faire.

Je crois que c'est la raison pour-quoi ce genre de Ver est plus commun en Hollande, parce qu'on y

abonde en laitage, & que les Habitans n'y vivent presque que de lait & de fromage. J'ai connu à Rome en 1696, un jeune homme de vingt ans, extrêmement pâle, fort maigre, grand cracheur, lequel faisoit excès de toutes sortes de laitages. Un matin, comme il coupoit un oignon, l'odeur lui en vint si fortement au nez, qu'il demeura comme suffoqué, & qu'il croyoit mourir; mais quelques momens après il lui survint un vomissement, & il jetta un Ver plat de trente pieds de long, tout roulé comme un peloton, après quoi il revint à lui.

De sçavoir si les Vers plats s'engendrent aussi quelquefois dans les adultes, c'est ce que je n'oserois décider, l'expérience ne m'en apprend rien; j'estime cependant que cela n'est pas impossible, quoique Hippocrate ne nous en parle pas. Pour s'éclaircir du fait, il faudroit quand les malades rendent de ces Vers, examiner s'ils ont donné des signes de cette maladie dès leur enfance, ou s'ils n'en ont donné qu'après; dans le premier cas il y auroit lieu, sans

doute , de conclure que les Vers auroient été formés avant la naissance de l'enfant ; & dans le second, qu'ils ne se seroient produits que long-tems après : Car il n'est pas probable qu'on puisse apporter dès la naissance un Ver de cette sorte , sans être d'abord attaqué des symptômes qu'il a coûtume de causer.

Ces symptômes sont , un crachement continuel , des tranchées , une grande pâleur , une foiblesse de tout le corps , tantôt des dégoûts , & tantôt des appetits excessifs pour les mêmes viandes , des douleurs que l'on sent à jeûn vers la region du foye , & dont la violence fait quelquefois perdre tout à coup la parole , de petites portions vermiculaires en forme de graines de concombre , lesquelles sont des fragmens du Ver plat , & que Dodonée après Hippocrate regarde comme les signes caractéristiques de cette maladie.

Le Ver plat n'est point commun à Rome , ni dans le reste de l'Italie , comme en Hollande ; ce qui vient peut-être de ce que les Italiens n'habitent pas , comme les Hollandois ,

un pays froid, humide & marécageux, & que d'ailleurs ils ne sont pas si intemperans qu'eux à l'égard des laitages; car il n'y a pas contre les Vers, de préservatif comparable à la sobriété.

J'ai vû à Rome, il y a quatre ans, un enfant de deux ans qui rendit par bas, un ver vivant, long de vingt pieds, que j'aurois encore trouvé plus grand, si la mere de l'enfant n'avoit rompu le Ver.

Cet enfant étoit pâle & fort languissant. Dans le même tems une femme fut attaquée de fièvre, & d'une grande douleur à la région du foye, avec tumeur; j'ordonnai d'abord une saignée du bras, mais elle fut inutile. Je fis mettre ensuite, sur la partie malade, de l'huile d'absynthe; il survint aussi-tôt à cette femme, un vomissement avec une diarrhée, & elle rendit cent ascari-des, après quoi elle fut guérie. Cinq jours après, le mal recommença; je fis piler trois poignées d'absynthe, qu'on appliqua sur la région du foye: ce qui ne fut pas plutôt fait, que la malade rendit quinze autres Vers,

& recouvra la santé. Pour moi, je crois que cette douleur de la région du foye, n'étoit point du foye même, mais de la partie de l'intestin colon, qui passe à la cavité de ce viscere. Spigelius & Sennert ont écrit au long du Ver plat; ce dernier fait aussi mention du Ver umbilical: il y a des Vers qu'on appelle erinons, dont parlent quelques Auteurs. Panarolus rapporte l'histoire d'un malade, qui dans le tems d'une fièvre maligne épidémique, rendit des milliers de Vers vivans, dont les uns avoient des becs, les autres étoient velus, & les autres ressembloient à des Vers cucurbitaires.

Quant aux expériences que j'ai rapportées sur les Vers dans le premier Livre de ma Méthode Pratique, je les ai faites non sur des Vers de terre, mais sur des Vers du corps humain. En 1694. une bonne femme, âgée de cinquante ans, malade ici à Rome, d'une fièvre & d'une dysenterie, rendit environ trois cens Verstout vivans, longs comme des fèves, & presque faits comme des Vers cucurbitaires. J'en jettai quel-

ques-uns dans de l'esprit de vin , & dans une infusion de fantoline ou poudre à Vers , où ils moururent au bout de cinq heures. J'en mis d'autres dans du vin , dans de l'aloës dissout , dans de l'extrait de camædris , dans de l'extrait de tabac , & ils y vécurent neuf heures. D'autres ( c'étoit un Jeudi sur les neuf heures du soir ) dans de l'huile d'amandes douces , dans du suc de limon , dans un vase à moitié plein de mercure , dans de l'eau de Tectucium , qui est une eau minerale fort chargée de sels ; & le Vendredi matin , je trouvai engourdis ceux que j'avois mis dans de l'huile d'amandes douces ; agiles & vigoureux , ceux qui étoient dans de l'eau de Tectucium , dans le sirop de limon , & dans le vase de mercure : il faut remarquer que ces derniers fuyoient le mercure , & s'efforçoient de gagner le haut du vase. J'en mis d'autres dans de l'eau de fleurs d'oranges , & dans de l'eau rose ; huit heures après ils y moururent avec des convulsions. Voilà pour ce qui regarde les Vers.

Je suis ravi , Monsieur , de voir  
par

par votre Lettre, qu'en ce tems, où la Médecine est comme sur le point de périr par les speculations & les Hypothéses, dont on l'accable, il se trouve en France des esprits éclairés, qui voyent le danger qu'elle court, qui connoissent que l'unique moyen de la conserver, c'est de fuir le faste des opinions, & de recourir à Hippocrate, pour apprendre de lui, comme de l'interprète de la nature, le chemin de la vérité. Je ne suis point surpris qu'il y ait ainsi en France des Genies élevés, que l'erreux ne sçauroit surprendre; car quand est-ce que cette illustre Nation n'a pas été fertile en grands hommes?

Vous voyez par le programme que je vous envoie, que j'ai été reçu l'année dernière dans la Société Royale de Londres; je le suis à présent dans l'Académie d'Allemagne: je crois que cette nouvelle vous fera plaisir. Je viens d'écrire à notre cher ami l'illustre *Antonio Alberti*: Je vous prie de l'en avertir. Adieu, Monsieur.

De Rome, ce 14. Juillet 1699.

Tome II.

Ff

# DISSERTATION

SUR

# LA GÉNÉRATION

# DE L'HOMME

Par les Vers Spermatiques.

Annoncée pag. 187.

I.

*Si l'Homme tire son origine d'un Ver?*

**L**E mouvement, qui est le principe de la vie, est tout ensemble le principe de la mort. La vie consiste dans l'action réciproque des parties solides contre les fluides, & des parties fluides contre les solides; & cette action même est ce qui détruit insensiblement les ressorts dont nous sommes composés. La fermentation qui entretient dans le corps la fluidité des liqueurs, dissipe en même tems ce qu'il y a de plus subtil en nous. Cette perte inévitable fait que

les liquides s'épaississent peu à peu, que les solides ont moins de force pour les repousser, & que les parties du corps perdant enfin leur jeu & leur souplesse, deviennent sujettes à la vieillesse & à la mort. Il semble que tout concoure à avancer ce terme : l'air que nous respirons, les alimens que nous prenons sans regle & sans mesure, le sommeil & les veilles dont nous abusons souvent, les passions continuelles qui nous agitent, & mille accidens dont nous ne sçaurions nous garantir, tout cela sert à abréger le cours naturel de nos jours. D'un autre côté, si nous considérons la composition de notre corps, la finesse de ses organes, la dépendance que tous ses ressorts ont les uns des autres; en sorte qu'un seul arrêté les arrête presque tous, nous admirerons comment une machine si délicate peut se soutenir un moment, encore plus comment tant de sortes d'animaux que la mort menace à chaque instant, peuvent se conserver par la multiplication, sans qu'il s'en perde une seule espèce: c'est un effet de la sagesse du Créa-

736 *De la Génération de l'Homme*  
teur, qui ayant fait le monde sujet à une continuelle vicissitude, a disposé les êtres corporels de telle manière, que la destruction des uns est aussitôt réparée par la production des autres. Cette Providence est sur-tout admirable dans les plantes : on les voit se multiplier à l'infini, non seulement par le secours que leur fournit la nature dans ce fonds inépuisable de graines, mais encore par plusieurs ressources que l'art a découvertes, & qui ne sont toutes qu'une suite des semences. Virgile dans le second Livre des Georgiques, décrit en détail les différentes manières dont on procure cette multiplication artificielle.

*Elle se fait, dit-il, tantôt par des jettons qu'on arrache du corps de l'arbre, & qu'on met dans des fosses ; tantôt par des souches qu'on enfoiit ; tantôt par des pieux plantés dont on a fendu la pointe en quatre, ou par des perches aiguës par le bas, & qu'on enfonce dans la terre ; tantôt par des provins ou marcotes ; tantôt par de boutures, & quelquefois même, ainsi qu'il se pratique sur l'Olivier, par des tiges presque sèches que l'on coupe, & qui*

*étant mises en terre se renouvellent d'une maniere surprenante, & poussent des racines.*

Ajoutons à cette fécondité des plantes, celle qu'elles reçoivent par le retranchement de leur bois superflu; fécondité qui nous fait voir sensiblement que chaque plante n'est autre chose au-dedans, qu'un tissu merveilleux d'une infinité d'autres plantes de même espèce.

Tandis que les végétaux ont tant de ressources pour leur reproduction, les animaux pour la leur n'en ont qu'une seule, qui est celle des semences, & qui leur est commune avec les plantes; mais il ne leur en faut pas davantage pour se perpétuer, parce que veillant eux-mêmes à leur propre conservation, ils se défendent suffisamment des dangers où les plantes sont à toute heure exposées.

Ils se produisent donc par le seul moyen des semences. Ce moyen, ainsi que nous le montrerons, est le même en eux que dans les plantes. Il est vrai qu'il y paroît différent en quelques circonstances particulières,

mais il ne laisse pas d'être toujours uniforme essentiellement ; en sorte que pour bien connoître l'origine du corps de l'homme & celle de tous les animaux , il ne faut que bien examiner l'origine des autres corps vivans.

## II.

On n'aura pas de peine à se convaincre de cette uniformité de la nature dans ce qui regarde la plus considérable fonction des corps vivans, qui est la génération, si l'on considère le rapport admirable qui se trouve entre ces mêmes êtres, dans ce qui concerne leurs autres fonctions principales & les organes nécessaires à leur vie. Les corps vivans, soit animaux ou plantes, vivent, se nourrissent & croissent tous de la même manière. Les uns & les autres font des tissus de vaisseaux arrosés par des liqueurs dont la fermentation continuelle entretient la vie : en un mot, ils ont tous une même structure essentielle. Cette convenance, qui de l'aveu de tout le monde, paroît parfaite entre l'homme & les

autres animaux, n'est pas moins entiere entre les animaux & les plantes. Les fibres des plantes sont de petits canaux qui conduisent chacun leurs liqueurs : ces canaux ont en dedans, des inégalités qui font le même office que les valvules dans le corps des animaux, c'est-à-dire, qui soutiennent les liqueurs, & en empêchent le reflux sur elles-mêmes. Un grand nombre de vesicules semblables aux glandes vesiculaires des animaux, & attachées les unes aux autres en maniere de chaîne, traversent les fibres dont nous parlons : ce sont des reservoirs où les fibres versent les suc<sup>s</sup> qu'elles apportent, & où ces mêmes suc<sup>s</sup> séjournent quelque tems, & acquierent le degré de perfection qu'il faut pour la nourriture de la plante.

Personne n'ignore que c'est l'air qui entretient dans les corps vivans le mouvement des suc<sup>s</sup>, & qui excite la fermentation nécessaire à la vie. Aussi tous les corps vivans sont-ils pourvûs de poumons ou d'organes propres à recevoir cet air par le moyen de la respiration. Si ces or-

ganes paroissent un peu différens, selon les différens sujets où ils se rencontrent, ils s'accordent tous en un point, qui est de tirer l'air & d'en transmettre la partie la plus subtile, dans le sang, ou dans les liqueurs qui en tiennent lieu.

Les animaux à quatre pieds ont aussi-bien que l'homme, deux p<sup>ou</sup>mons composés de trachées & de vésicules membraneuses, sur lesquelles se répand un si grand nombre de vaisseaux sanguins, qu'elles en paroissent charnues. Le sang qui coule dans ces vaisseaux, est non-seulement broyé & divisé en passant entre les vésicules dont nous parlons, mais il y reçoit encore quelques parties subtiles de l'air qu'elles contiennent. Dans les oiseaux, outre ces fortes de p<sup>ou</sup>mons, on remarque des cavités membraneuses contenues dans la capacité du ventre, lesquelles renferment une grande quantité d'air destiné à d'autres usages. Dans les animaux amphibies, comme dans les Tortues, & dans les Grenouilles, les vésicules pulmonaires sont plus grandes à proportion que

dans les animaux terrestres, & elles paroissent membraneuses, ou parsemées de moins de vaisseaux sanguins. Les Poissons ont des poulmons d'une structure merveilleuse; c'est ce qu'on appelle les *ouies*, ou les *branchies*: comme ces animaux ne peuvent respirer d'autre air que celui qui est mêlé entre les parties de l'eau où ils vivent, les organes de leur respiration sont faits de maniere, que cet air s'y sépare d'avec toutes les parties de l'eau. Ce sont des feuilletts placés les uns sur les autres, quatre de chaque côté, composés chacun d'une grande quantité de petites lames osseuses, longues, étroites, doubles, rangées l'une contre l'autre comme les filets de la barbe d'une plume, & recouvertes d'une membrane qui est parsemée d'un nombre innombrable de ramifications d'artères & de veines. L'eau qui entre dans la bouche du Poisson, & qui sort ensuite par les ouvertures des *ouies*, se filtre à travers les barbes de ces *ouies*; elle s'y divise en plusieurs parcelles, & se séparant enfin de l'air qui y est mêlé,

742 *De la Génération de l'Homme*  
elle le laisse tout pur au Poisson.  
Cet air ainsi dégagé de toutes parties aqueuses, frappe immédiatement les vaisseaux sanguins, & lorsque les ouïes viennent à se resserrer, la compression qu'il souffre entre leurs lames qui s'approchent alors les unes des autres, le pousse dans le sang. Les Poissons à coquilles, comme par exemple, les Huîtres, ont des ouïes à peu près semblables, mais qui tiennent plus de volume que le reste du corps. Dans les Insectes, les organes de la respiration ne se trouvent pas rassemblés en une seule cavité comme dans la plupart des autres animaux; mais ils sont répandus par tout le corps, (c'est ce qu'on appelle *Trachées*,) on les voit tantôt longs & étroits comme des canaux, & tantôt dilatés en forme de cellules membraneuses. Ces organes distribuent à tout le corps de l'Insecte l'air nécessaire pour y animer & y faire couler certaines liqueurs grossières & visqueuses. Les végétaux ont aussi leurs trachées, & ils en ont une si grande quantité qu'on y en découvre presque par-

tout. Elles y paroissent faites par les différens contours d'une lame mince & un peu large , qui se roulant sur elle-même en ligne spirale , ou en manière de vis , forme un tuyau assez long , tantôt large , & tantôt ferré , tantôt uni dans sa longueur , & tantôt partagé en plusieurs cellules : l'air porté par ces conduits à toute la plante , pénètre la sève , la subtilise , & pour ainsi dire , la réveille , par la fermentation qu'il y excite. D'ailleurs les trachées venant à s'enfler par la raréfaction de l'air qui les remplit , & ensuite à s'affaiblir par la condensation du même air , compriment , à diverses reprises , les vaisseaux prochains ; & avancent par ce moyen la circulation des suc.

Les plantes ont leurs viscères comme les animaux. Ces viscères sont les racines , le tronc , les feuilles , les fleurs & les fruits. Les trois premiers , sçavoir , les racines , le tronc & les feuilles , servent à la nourriture ; & les deux derniers , sçavoir , les fleurs & les fruits , servent à la génération. Les plantes ne pouvant

aller chercher leur nourriture, suppléent à ce besoin, par le secours des racines qui puisent par leurs orifices comme par autant de bouches, le suc que la terre fournit. Ce suc reçoit sa première coction dans les racines; il y est broyé & digéré par le mouvement continuel des trachées qui s'y rencontrent en abondance. L'air subtil avec lequel il se mêle, le fait fermenter dans des vésicules, qui sont comme autant de petits estomacs, où il est retenu jusqu'à ce qu'il ait acquis assez de subtilité pour s'insinuer dans les fibres du *colet* de la racine: car ces fibres sont des lacs & des contours difficiles à pénétrer, & qui imitent parfaitement les glandes conglomérées des animaux. Le suc de la plante ainsi préparé, passe dans le tronc & dans les branches, où il se digère de plus en plus: il est porté de-là dans les feuilles qui achevent de le perfectionner, & de le rendre propre à nourrir tout le corps du végétal; car il ne faut pas croire que les feuilles ne servent que d'ornement à la plante; elles lui sont si nécessaires, qu'on ne sçaurait l'en

dépouiller entièrement, sans lui causer un dessèchement total. Ce sont des parties qui par leur structures & par leur office, ont beaucoup de rapport avec la peau des animaux ; & ce rapport, que nous examinerons ici en passant, servira encore à montrer la convenance merveilleuse qu'il y a entre les animaux & les plantes. La peau est un tissu d'extrémités de nerfs, d'artères, de veines & de tendons. Elle est toute parsemée de glandes, & percée d'une multitude prodigieuse de canaux excrétoires ; les suc qui y sont apportés, s'y filtrent à travers les glandes, & tandis que le superflu de ces suc, devenu la matière de la transpiration, s'échappe par les canaux excrétoires, les liqueurs dûment préparées dans la peau, vont porter à tout le corps une nourriture convenable. Les feuilles des plantes ne sont tout de même, que des tissus de fibres, de trachées, de vésicules, & d'autres vaisseaux qui s'y réunissent. Les suc qu'elles reçoivent s'y partagent en une infinité de routes, & présentant ainsi plus de surfaces à l'air, en

sont plus aisément pénétrés. Par ce moyen , la fermentation d'abord commencée dans la racine , puis un peu ralentie dans le tronc , se ranime de nouveau ; & le superflu des sucs est obligé de sortir par la transpiration : ce qui se fait quelquefois d'une manière sensible , ainsi que dans les feuilles de l'Erable , sur lesquelles on voit souvent une liqueur mielleuse , échappée de leurs pores. La sève après avoir reçu sa dernière coction dans les feuilles , rentre dans le corps de la plante , descend même jusqu'aux racines , où elle se mêle avec le nouveau suc qui vient d'être puisé de la terre. Puis remontant par les mêmes canaux qui l'ont déjà conduite , elle fait un mouvement de circulation , assez semblable à celui qu'on a découvert dans le sang des animaux. Cette ancienne sève sert de levain au nouveau suc ; elle lui donne le premier changement , & on peut la comparer à la salive qui vient préparer l'aliment dans la bouche.

La Nature , comme on voit , suit en général un même plan dans ce

qui regarde la structure, l'accroissement, & l'entretien de tous les corps vivans. Pourquoi voudra-t'on qu'elle se démente dans ce qui regarde leur génération ? N'y a-t'il pas en effet tout lieu de juger que puisque les animaux & les végétaux vivent, se nourrissent & croissent de la même manière ; ils se reproduisent aussi tous d'une manière semblable ? Or, comme nous montrerons que les plantes conçoivent par des germes, qui sont eux-mêmes autant de petites plantes, nous serons obligés de conclure que la conception de l'homme, se doit donc faire aussi par de petits corps organisés, qui soient eux-mêmes autant de petits animaux. Le récit de ce qu'on découvre par le microscope, dans l'humeur destinée à la génération des animaux, disposera par avance l'esprit à tirer cette conclusion.

### III.

La génération des corps vivans, n'est que le développement de leurs semences, & leurs semences ne sont

que de petits corps vivans formés dès le commencement du Monde, & renfermés alors dans les premiers individus mâles de chaque espèce. La première plante mâle, par exemple, qui fut créée, ne contenoit pas seulement la plante qui en devoit venir d'abord, mais elle renfermoit encore toutes les autres plantes, qui dans la suite des siècles, pouvoient sortir de celle-là, & les renfermoit toutes envelopées les unes dans les autres. Le premier homme, tout de même, contenoit en lui, non-seulement tous les descendans qui en sont sortis, & qui en sortiront, mais encore tous les descendans possibles. Cette regle s'étend sans exception, à toutes les différentes espèces de corps animés; en sorte que la génération de chaque animal & de chaque plante, est moins la production d'un nouvel être, que le développement d'un être très-ancien.

La génération a ses loix; elle se fait dans l'homme & dans tous les animaux par le moyen des deux sexes: l'un & l'autre fournit une matière absolument nécessaire à la conception.

ception. Celle que fournit le mâle, est une portion extraite du sang des artères, & du sue des nerfs, travaillée dans une longue suite de vaisseaux fins & délicats, qui forment dans l'homme, & dans la plûpart des autres animaux, deux pelotons ovales, situés l'un à côté de l'autre, & suspendus chacun au fond d'une envelope membraneuse faite comme une bourse.

Quelques Philosophes regardent seulement cette matiere comme une liqueur qui contient une grande abondance d'esprits ; mais si l'on consulte les découvertes de la Dioptrique, on la regardera comme contenant un amas infini de petits animaux qui sont faits comme des Vers. On les discerne dans l'homme, & dans la plûpart des bêtes. Ceux de l'homme ont la tête grosse, & le corps très-délié : ceux des brutes ont la tête plus petite, & le ventre plus gros : les uns & les autres sont dans un mouvement très-actif. Si l'on ouvre le corps d'un animal sain & vigoureux, & qu'avec le microscope on examine les vaisseaux

féminaires, on appercevra dans la liqueur qu'ils contiendront, un si prodigieux nombre de Vermisseaux, qu'une petite portion de cette matière, quand elle seroit moins grosse qu'un grain de sable, en laissera voir plus d'un million; ou s'il arrive qu'on n'en découvre point, c'est que l'homme étoit stérile. Ces Vers tirés hors du cadavre avec la liqueur où ils nagent, & mis à part pour être conservés, vivent quelquefois jusqu'à quatre jours; mais dans le cadavre ils ne passent pas vingt-quatre heures. Si l'on fait le même examen sur le cadavre d'un vieillard, on trouvera moins de ces Vers, encore seront-ils languissans, quelquefois même n'en trouvera-t'on point. Si c'est sur celui d'un enfant de douze à treize ans, il s'en présentera une grande quantité; mais ils seront la plupart pliés & envelopés comme des Insectes dans leurs nymphes: au lieu que dans les corps qui ne sont ni trop jeunes ni trop vieux, on les trouve développés & avec un mouvement très-sensible. Toutes circonstances, qui semblent déjà nous don-

ner lieu de conjecturer que ces petits animaux pourroient bien être la matiere essentielle & immédiate de la génération, d'autant plus que les mêmes expériences faites sur des Coqs, sur des Chiens, & sur d'autres animaux qu'on peut ouvrir vivans, réussissent de la même maniere.

Quelques Médecins prennent pour matiere immédiate de la Génération, celle dont il se fait dans le sexe une évacuation réglée; mais ils n'observent pas qu'elle ne contribue en rien à la formation de l'enfant. D'autres donnent ce nom à une humeur visqueuse que fournissent les glandes vaginales des femmes, mais c'est avec aussi peu de sujet; puisque cette humeur ne sert qu'à ramollir les parties qu'elle arrose, & à les rendre glissantes, conformément aux usages que la nature en doit faire. D'autres enfin, appellent ainsi une humeur épaisse, contenue dans les vessies qui composent les *ovaires* des femmes, & connue aujourd'hui sous le nom d'*œufs*: ils prétendent que ces œufs renferment en petit, toutes les parties de l'enfant, comme

la graine renferme la plante. Leur sentiment, quoique vraisemblable, n'est pas néanmoins vrai, puisque ces œufs, qui ne sont point encore fécondés, ne contiennent par conséquent aucune partie du fœtus; au lieu que les graines des végétaux auxquelles ils les comparent, ont déjà reçu ce qui doit les rendre fécondes. Mais si l'œuf n'est point cette matière immédiate dont nous parlons, il est toujours le lieu où elle est admise & fomentée, & ainsi ne contribue pas peu à la génération. L'œuf est un corps membraneux, fait en forme de petit sac, & rempli d'une liqueur qui s'épaissit au feu. Il y a dessus, un point blanchâtre presque imperceptible, que l'on nomme *Cicatricule*. C'est une cellule propre à recevoir quelque un des Vermisseaux contenus dans la substance du mâle. Elle est faite de manière à n'en pouvoir admettre qu'un seul. On la distingue fort sensiblement dans les œufs des Oiseaux. Ce qu'il y a de remarquable, c'est que quand l'œuf a été fécondé par le mâle, on apperçoit dans la cicatricule un petit ani-

mal ; & que lorsqu'il ne l'a pas été , on n'y en apperçoit aucun. De sorte qu'il semble que la conception de l'enfant ne s'accomplisse , que lorsque parmi un si grand nombre de petits animaux renfermés dans la substance du mâle , il s'en introduit quelqu'un dans l'œuf de la femme , pour s'y développer ensuite , & y acquérir la figure d'homme. Cette hypothese , comme on va voir , ne suppose rien dont on ne trouve une fidelle image dans la maniere dont les plantes conçoivent.

#### IV.

La génération si variée en apparence dans les différentes espèces de corps vivans , ne suit essentiellement dans tous , que les mêmes loix. On observe dans tous diverses parties qui constituent les sexes , & sans lesquelles la génération est impossible. Ces parties se trouvent également dans l'homme , dans les animaux à quatre pieds , dans les Oiseaux , dans les Poissons , dans les Insectes , & dans les plantes ; avec cette circon-

754 *De la Génération de l'Homme*  
stance toutefois, que les deux sexes  
ne se rencontrent ensemble que dans  
un petit nombre de sujets, qu'on  
nomme pour cette raison *Hermaphro-*  
*dites*, ou *Androgynes*. Parmi les hom-  
mes, & parmi les animaux à qua-  
tre pieds, il n'y a point de parfait  
hermaphrodite, qui renferme exa-  
ctement & distinctement les parties  
internes & les parties externes du  
mâle & de la femelle. Il n'y en a  
point non plus parmi les Oiseaux  
& parmi les Poissons connus; mais  
on trouve les deux sexes réunis dans  
quelques espèces d'Insectes, entre  
lesquels sont les Limaçons de terre,  
les Sangsues, les Vers de terre, &c.  
Cependant aucun de ces Insectes ne  
peut concevoir sans le secours de  
l'autre. Ce qu'il y a seulement ici  
de particulier, c'est que les deux  
Insectes peuvent concevoir en même  
temps l'un de l'autre par un double  
accouplement. Les plantes ont leurs  
sexes aussi-bien que les animaux.  
Les parties mâles des plantes, sont  
les *Etamines*, garnies de leurs som-  
mets; & les parties femelles, sont  
les *Pistiles*. On entend par *Etamines*,

ces petits filets placés ordinairement au milieu de la fleur : par *Sommets*, ce qui termine le haut des filets ; & par *Pistiles*, une petite tige verte qui s'éleve entre les filets dont nous parlons. Dans le *Lis*, par exemple, les petits corps jaunes qui occupent le milieu de la fleur, sont les sommets : les filets blancs qui les soutiennent, sont les Etamines ; & ces parties ensemble sont les parties mâles. La poudre jaune qui se détache de ces sommets, & qui tient aux doigts quand on y touche, contient les germes du Lis. La tige verte & mince qui paroît entre ces petits corps jaunes, est ce qu'on nomme le Pistile. Cette tige est creuse & terminée en haut par trois coins arrondis & fendus ; elle reçoit les germes qui se détachent des sommets du lis, & elle les conduit jusqu'au réservoir des graines : car le bas du pistile cache dans sa cavité de petits œufs, ou autrement des vésicules féminaires, qui sont les graines de la plante. Ces graines deviennent fécondes par l'intromission des germes qu'elles reçoivent ; & toute la

756 *De la Génération de l'Homme*  
partie entière qui comprend le haut  
& le bas du pistile, est la partie fe-  
melle du lis.

La plupart des plantes portent sur  
la même fleur les deux sexes. On  
peut nommer celles-là *Plantes Andro-  
gynes*. Il y en a d'autres espèces, où  
les deux sexes sont séparés en diffé-  
rens endroits du même pied; &  
d'autres, où ils se trouvent sur des  
pieds différens, & tout-à-fait déta-  
chés. Entre ces dernières, on peut  
appeler mâles, celles qui portent  
les étamines garnies de leurs som-  
mets; & femelles, celles qui por-  
tent les pistiles. Parmi les plantes  
qui produisent sur le même pied,  
les parties mâles & les parties fe-  
melles séparées les unes des autres,  
on compte le Blé de Turquie, la  
Larme de Job, les espèces de Ricin,  
le Tournesol, l'Ambrosie, le Sapin,  
le Noisetier, le Chêne, l'Aune, &c.  
Entre celles dont les parties mâles  
& les parties femelles croissent sépa-  
rément sur les différens pieds de la  
même espèce, on comprend la Mer-  
curiale, le Chanvre, l'Épinard,  
l'Ortie, le Houblon, le Saule, le  
Peuplier,

Peuplier, &c. Dans les fleurs à feuilles, les Etamines prennent leur origine des feuilles de la fleur. Dans celles qui sont sans feuilles, & qu'on nomme *Chatons*, comme par exemple, dans les fleurs du Noyer, elles partent du *Pédicule*, c'est-à-dire, de la queue même de la fleur, & quelquefois se trouvent si courtes, qu'à peine paroissent-elles. Pour ce qui est des sommets, il y a des fleurs où ils ne sont que l'extrémité même des Etamines, laquelle est élargie & aplatie. En quelques autres, les sommets paroissent faits de l'union des filets ou Etamines, qui se confondant ensemble, forment un petit tuyau. La plupart des sommets sont divisés en deux bourses, qui, le plus souvent s'ouvrent en deux par les côtés, comme une porte brisée. Elles renferment une poussière fine & résineuse, qui étant soufflée au travers de la flamme d'une bougie, s'enflamme aisément. Cette poussière, selon ce qu'elle paroît par le microscope, est un amas de petits globules, dont la couleur & la grosseur varient selon la diversité des plantes,

758 *De la Génération de l'Homme*  
& dont les surfaces sont quelquefois  
tout hérissées de pointes. On n'a pu  
jusqu'ici découvrir dans ces globu-  
les aucun germe de plante. Il y a  
néanmoins tout lieu de juger, par  
les effets qu'ils produisent, que cha-  
que globule renferme en racourci  
une plante de la même nature que  
celle où il croît. Le pistile tient lieu  
des parties, qui dans les animaux  
femelles sont destinées à la généra-  
tion : il occupe ordinairement le  
centre de la fleur. Il n'a pas la même  
figure dans toutes les plantes. En  
quelques-unes, il est rond ; en d'au-  
tres, quarré ; en d'autres, triangu-  
laire, ovale, semblable à un fuseau,  
à un chapiteau, à une pyramide.  
Cette partie est ordinairement fistu-  
leuse, & ouverte en haut par plu-  
sieurs fentes garnies de petits poils,  
& enduites d'un suc gluant. Le fond  
du pistile est le réservoir des graines.  
Ce réservoir peut être appelé du  
nom d'*ovaire*, à cause du rapport  
qu'il a avec les ovaires des animaux.  
Il semble aussi que nous pouvons  
nommer *Trompe*, le canal qui sort  
de cet ovaire, & dont l'ouverture

est à l'extrémité du pistile ; puisque par son usage il paroît semblable aux trompes de la matrice ; & ce sont aussi les termes dont nous nous servons en parlant de ces mêmes parties. Nous remarquerons donc , que comme dans les animaux on rencontre autant de trompes que d'ovaires ; aussi dans les plantes on trouve presque toujours autant de ces parties que nous y appellons *Trompes* , que de celles que nous y nommons *Ovaires*. A l'égard des fleurs , où les deux sexes sont réunis, le pistile est placé entre les étamines. Cette situation fait qu'il se couvre aisément de leur poussière féconde , dont quelques grains s'insinuent dans la cavité de la trompe. Mais lorsque les parties mâles & les parties femelles , au lieu de se trouver ensemble , sont séparées en différens endroits d'un même pied , ou sur différens pieds d'une même espèce , c'est par l'entremise du vent que les plantes conçoivent. L'on comprend assez que les sommets venant à être secoués par le vent dans le temps de leur maturité , répandent la poussière

re qui les couvre ; & que cette poussière est ensuite portée par le moyen de l'air sur les pistiles, où la glue qu'elle y rencontre, sert à la retenir. C'est alors que ces petits globules, ou plutôt ces petits germes de plantes, passant par les cavités des trompes, vont chacun s'insinuer dans une graine ou vésicule féminine, dans laquelle ils se conservent comme dans un œuf, & commencent à prendre quelque accroissement. Les plantes femelles, où cette poussière ne peut parvenir, demeurent stériles. Toutes les plantes dont les fleurs n'ont point de sommets, sont stériles aussi, comme on peut le remarquer dans la Pivoine à fleurs doubles, & dans le Grenadier sauvage. Il est vrai que la Pivoine à fleurs doubles produit quelquefois des gouffes, où l'on voit des apparences de graines, mais ces prétendues graines ne viennent point à maturité. Nous ajouterons, que si on ôte à une plante les sommets de ses fleurs, on lui ôte en même temps tout moyen de multiplier : c'est ce qu'il est facile d'éprouver sur le Blé

de Turquie & sur le Ricin, en en coupant les étamines avant qu'elles soient mures ; car alors les pistiles, au lieu de porter des graines fécondes, ne porteront que quelques vésicules vuides ; qui ne tarderont pas même à sécher. Si entre les plantes d'une même espèce, dont les fleurs & les fruits croissent sur des pieds séparés, l'on en cultive en particulier quelqu'une de femelle, en sorte qu'elle ne soit point à portée de recevoir aucun grain de la poussière qui se détache des fleurs du mâle ; cette plante solitaire, ou ne conduira point de fruits à maturité, ou n'en donnera que de stériles, qui seront semblables à ces œufs que font les Poules sans le secours du Coq, dans lesquels il n'y a point de germe. C'est une observation qui se peut faire aisément sur la mercuriale, sur le chanvre, & sur d'autres plantes. Que l'on considère avec soin les graines ou vésicules des végétaux avant qu'elles ayent été rendues fécondes, on ne les verra remplies que d'une liqueur claire, & on n'y remarquera jamais ce corps opaque

que l'on discerne dans les autres, lequel se développant à mesure que la graine croît, laisse assez voir qu'il est le principe de la plante, ou plutôt la plante même en abrégé. Ajoutons que lorsque les fleurs sont dans leur perfection, non-seulement les extrémités des pistiles se couvrent de la poussière qui échappe des sommets; mais que si l'on ouvre les trompes des pistiles, on rencontre alors dans leurs cavités jusques vers les graines ou vésicules féminaires, une grande quantité de cette poussière. Il ne reste plus qu'à découvrir par où le petit globule, ou autrement la petite plante, peut entrer dans la graine pour la rendre féconde. Ce passage est très-sensible dans la plupart des graines: elles ont une petite ouverture près de l'endroit qui les attache. Cette ouverture est une cellule semblable à celle que l'on nomme *Cicatricule*, dans les œufs des animaux; & elle n'est pour l'ordinaire capable de contenir qu'un seul germe. Soit donc que le petit globule de poussière qui est arrivé par la trompe jusqu'à l'ovaire de la plante,

s'introduise tout entier dans la cellule dont il s'agit, soit que la matière résineuse du même globule venant à être dissoute par la liqueur qui enduit la trompe, laisse échapper la petite plante toute nue, cette plante s'insinue toujours, d'une manière ou d'une autre, dans la cellule. Il n'y a qu'à examiner les pois & les fèves d'haricot, pour y distinguer sensiblement cet orifice, ou cette cicatrice, avec la jeune plante cachée dedans, laquelle semble en défendre l'entrée par sa petite racine.

Que ce qui se passe dans la génération des végétaux, serve donc à nous faire juger de ce qui se passe dans les autres corps vivans; & puisque la conception des plantes se fait par des germes, qui sont eux-mêmes de petites plantes, & qui se détachant des parties mâles du végétal, entrent dans les œufs, ou autrement dans les graines de la plante; la conception de l'Homme & des autres Animaux, se fait de même par de petits animaux, qui de la substance féminine du mâle, dans

764 *De la Génération de l'Homme*  
laquelle on en découvre un si grand nombre, ainsi que nous l'avons remarqué, s'introduisent dans les œufs de la femelle, comme de petites plantes dans leurs graines.

Quand ces petits animaux se sont ainsi introduits dans leurs œufs, ils y croissent insensiblement, & y demeurent jusqu'à ce qu'ils aient acquis un certain point de grandeur & de maturité. Ces œufs sont de deux sortes; les uns envelopent & nourrissent le fœtus dans le corps même de la mere; les autres l'envelopent & le nourrissent hors du corps de la mere. Les animaux qui produisent les premiers, sont appelés *Vivipares*, parce qu'ils enfantent leurs petits tout vivans. Ceux qui produisent les seconds, sont nommés *Ovipares*, parce qu'ils enfantent leurs petits encore enfermés dans l'œuf. L'Homme, les Animaux à quatre pieds, quelques Poissons, & quelques Reptiles, sont des animaux vivipares. Les Oiseaux, la plupart des Poissons, & tous les Insectes sont des ovipares. Entre les œufs des ovipares; les uns sont fécondés dans le

corps même de la mere, comme les œufs de tous les Oiseaux; & les autres ne le sont que hors de la mere, comme ceux de presque tous les Poissons. Car parmi ces derniers, le mâle suit ordinairement la femelle dans le temps qu'elle pond, & il laisse échapper alors une liqueur qui rend féconds les œufs sur lesquels elle se répand.

Dans les œufs des Oiseaux, le blanc ou le suc glaireux fournit la nourriture au petit fœtus. Ce suc glaireux se fond peu à peu par la chaleur; il passe ensuite par les deux cordons qui tiennent le jaune suspendu, & traversant ce jaune qui sert à l'Oiseau de Placenta, il se glisse par les vaisseaux umbilicaux, jusqu'au corps de l'Oiseau. Tous les petits des autres animaux ovipares se nourrissent dans l'œuf à peu près de la même maniere. Pour ce qui est des vivipares, leurs œufs rendus féconds dans les ovaires, venant à s'échapper de leurs loges, descendent par les trompes jusques dans la matrice; ils n'y sont pas plutôt tombés, qu'ils s'y attachent par l'endroit qui

les lioit à l'ovaire ; puis par le moyen du cordon umbilical , & des petites bouches du placenta , le fœtus , toujours contenu dans l'œuf , tire sa nourriture des vaisseaux lactés de la matrice , comme le Poulet tire la sienne du blanc de l'œuf , par le moyen du jaune qui est son placenta.

Au regard des plantes , on peut dire qu'elles sont tout ensemble & ovipares , & vivipares. Elles sont ovipares , en ce qu'elles produisent des graines qui ne different guères des œufs des Oiseaux ; car la petite plante n'est-elle pas contenue dans la cellule de la graine , comme l'embryon dans la cicatricule de l'œuf ? Les lobes des semences ne renferment-ils pas la premiere nourriture de la plante , comme le blanc de l'œuf renferme celle du Poulet ? Les vaisseaux qui composent ces mêmes lobes , ne tiennent-ils pas lieu de placenta à la jeune plante en lui filtrant son suc nourricier ; & les conduits qui lui portent ce suc ainsi préparé , ne font-ils pas ce que fait dans le Poulet le cordon umbilical ? Elles

*par les Vers Spermaticques.* 767  
font aussi vivipares , puisqu'elles  
produisent des bourgeons , c'est à-  
dire , des plantes déjà toutes écloses  
& toutes formées.

On ne finiroit pas , si l'on vouloit  
sur ce sujet examiner à fond toute  
la conformité qui se trouve entre les  
animaux & les végétaux. Elle est si  
grande dans ce qui regarde la loi  
essentielle de la génération , qu'à cet  
égard , on peut dire que ce qui se  
passe dans les uns , est une image  
de ce qui se passe dans les autres.

## V.

On sçait , & on ne peut le confi-  
dérer sans plaisir , avec quelle indu-  
strie les rejettons des plantes , gar-  
nis de leurs feuilles , de leurs fleurs  
& de leurs fruits , sont arrangés dans  
les bourgeons. On sçait que le plus  
petit œuf d'un Insecte , cache un  
Ver qui s'y développe d'abord peu à  
peu , & qui ensuite y quitte la for-  
me de Ver pour sortir sous celle de  
Mouche , de Papillon , ou de quel-  
que autre Insecte semblable. On  
sçait enfin que les œufs des animaux

plus grands , renferment , dans une partie à peine visible , tout l'Animal qui en doit naître. La connoissance de ces merveilles doit diminuer l'étonnement où l'on pourroit être sur la Génération de l'Homme par le Ver Spermatique. Pour bien suivre une métamorphose d'abord si surprenante , il faut considérer ce Ver dans le corps d'un enfant.

Tandis que l'enfant est dans ses premières années , le Ver Spermatique dont il s'agit , n'est encore qu'un Ver engourdi & sans action , tout replié sur lui-même , & qui pour se développer & se mouvoir , a besoin d'une nourriture plus convenable. L'enfant est-il parvenu à un âge plus fort , & a-t'il atteint le terme que la Nature a fixé à l'Homme pour se reproduire , le Ver réveillé alors par des sucs plus actifs , se débrouille ; il prend un mouvement sensible , & ne laisse plus douter de ce qu'il est. Il persévère dans le même état tout le reste du temps qu'il persévère dans le même lieu. Mais il change bien-tôt de sort , lorsque à la faveur du liquide où il nage , il

vient à passer du corps de l'homme dans celui de la femme. Il est alors porté dans les trompes jusqu'à l'ovaire : l'œuf qui s'y trouve mur le premier, & dont la cicatricule est la plus ouverte, le reçoit sans peine ; le petit Ver s'attache par sa queue aux membranes de la cellule où il vient d'entrer. Cette queue est un cordon composé de plusieurs petits tuyaux, qui font déjà le cordon umbilical de l'enfant, & par lesquels les sucs nourriciers sont portés de l'Animal à l'œuf, & de l'œuf à l'Animal. Dans ce commerce réciproque, l'Animal & l'œuf ne font qu'un seul corps, qui venant à croître, est obligé de s'échapper de l'ovaire, & de descendre par les trompes dans la matrice. L'œuf ainsi arrivé dans un lieu que la Nature lui a destiné particulièrement, s'y colle par l'endroit qui auparavant l'unifesoit à l'ovaire. L'Animal nourri alors par de nouveaux sucs, se développe de plus en plus ; & bien-tôt ce n'est plus un Ver Spermatique, mais un fœtus humain. L'œuf, de son côté, forme le placenta de l'enfant. La

770 *De la Génération de l'Homme*  
pellicule extérieure du Ver reçoit une extension considérable, & fait l'enveloppe que les Anatomistes appellent *Amnios*, laquelle renferme le fœtus immédiatement : la membrane de la cicatricule forme cette autre enveloppe que les mêmes Anatomistes nomment *Chorion*, & qui est par-dessus l'*amnios*. Quand plusieurs œufs se trouvent murs à la fois ; chacun de ces œufs reçoit son Ver Spermatique, & il se fait des jumeaux. La cicatricule, ainsi que nous l'avons remarqué, est construite de manière à n'admettre ordinairement qu'un Ver ; mais si par quelque cas extraordinaire, il arrive qu'elle soit assez grande pour en admettre davantage, il se forme des monstres à plusieurs têtes, & dont les autres membres se multiplient plus ou moins, selon le nombre des Vers introduits.

Le fœtus est ordinairement neuf mois dans le sein de sa mere. Pendant ce temps, il croît & se perfectionne insensiblement : mais au bout du terme, il est si grand & si vigoureux, qu'il ne peut plus se con-

tenir dans un si petit espace. Il cherche alors un séjour plus libre ; & après divers efforts pour se dégager de sa prison , il s'échappe , & commence à respirer , devenu homme enfin de Ver Spermatique qu'il étoit dans son commencement.

*Fin de la Dissertation.*

Cette These composée en Latin par Monsieur Geoffroy , de l'Académie Royale des Sciences de Paris , & Docteur Régent de la Faculté de Médecine de Paris , a été soutenue sous la Présidence de ce Docteur , le Jeudi treizième jour de Novembre mil sept cent quatre. Il en est parlé au long dans le vingt-neuvième Journal des Sçavans de mil sept cent cinq , & dans les Mémoires de Trévoux du mois de Novembre mil sept cent cinq , page 1846.



L E T T R E  
D E M. G E O F F R O Y

*De l'Académie Royale des Sciences, Docteur-Régent de la faculté de Médecine de Paris, en réponse à quelques difficultés qui lui ont été faites contre la précédente Dissertation sur le système de la Génération de l'Homme par les Vers Spermatiques. Laquelle lettre a été envoyée par M. Geoffroi à l'Auteur de ce Livre.*

M O N S I E U R ,

Puisque la lettre que j'ai écrite à un de mes amis de Province sur la Génération de l'Homme par les Vers Spermatiques, vous paroît propre à éclaircir & à confirmer ce système, j'accepte avec reconnoissance l'offre obligeante que vous me faites de l'insérer dans la nouvelle édition de votre Traité de la Génération des Vers avec la thèse que j'ai déjà donnée sur cette matiere, & que vous  
n'avez

n'avez pas jugée indigne du soin que vous avez pris de la traduire en notre langue. Voilà donc cette lettre, Monsieur, que je vous envoie transcrite au net. Je vous prie de la relire encore une fois ; vous la produirez, ou vous la supprimerez, comme vous le jugerez à propos : je vous l'abandonne. Je suis, &c.

MONSIEUR,

Votre très-humble & très-obéissant serviteur, GEOFFROY.

**I**L ne faut pas croire, que j'aie avancé le système de la Génération des corps vivans dans les plantes, dans les animaux, & particulièrement dans l'homme ; comme une vérité incontestable, bien loin de cela je n'ai prétendu la proposer que comme une question problematique, telle que doivent être les questions de nos Theses de Médecine, dont on peut soutenir presque également l'affirmative & la negative, & comme le font en effet les Bacheliers,

qui sont obligés de parler dans ces fortes d'Actes.

On peut donc ne regarder ce sentiment que comme une hypothese un peu hazardée, mais qui cependant, toute hazardée qu'elle est, ne manque pas de vrai-semblance, j'ose dire même qu'elle en a plus qu'aucune opinion qu'il y ait eu jusqu'à présent sur la génération.

Ce qui rend une hypothese plus vraisemblable qu'une autre, c'est lorsqu'on y suppose moins de choses, lorsqu'on y explique un plus grand nombre de faits & d'une maniere plus simple. Or ce sentiment sur la reproduction des corps vivans est plus simple que tout autre, plus général & suppose moins. Il est plus simple, puisque dans ce sentiment, tous les corps organisés sont formés dès le commencement du monde par l'Auteur de la nature, au lieu qu'il étoit très-difficile de concevoir leur formation dans l'ancienne opinion qui mettoit la génération dans l'arrangement fortuit de quelques parties de matiere mêlées confusément. Il est plus général, puisque

par ce sentiment , on explique également la génération dans tous les corps organisés. A la vérité , le système des œufs & des graines paroît aussi simple & aussi général , mais il suppose le point principal de tout le système , c'est l'animal & la plante tout formés dans l'œuf & dans la graine , ce qui n'est point supposé dans ce sentiment-ci.

Je dis que les Défenseurs du système des œufs supposent le petit animal dans l'œuf , mais ils ne peuvent le démontrer qu'après la fécondation : & pareillement ils supposent dans les graines les petits germes des plantes , mais ils ne peuvent faire voir ces rudimens de la plante dans les graines avant leur fécondation. Au contraire , si l'on examine les œufs des animaux avant qu'ils aient été fécondés par le mâle , on n'y peut découvrir aucuns prémices de l'animal. Dans les œufs que les poules pondent sans le coq , quoique ces œufs paroissent aussi beaux & aussi gros que les autres , cependant on ne voit qu'une cicatricule vuide & dans laquelle on ne trouve point ce petit

corps, qu'on reconnoît par le développement qui s'en fait dans la suite, être le corps déjà formé, du poulet. Ceux qui ont élevé des vers à soye sçavent que si un papillon vient à pondre des œufs sans l'aide du mâle, ces œufs sont clairs, transparens, & qu'on n'y voit pas ce petit point noir ou opaque, ( qui est le commencement du petit Ver ou de la petite chenille, ) qu'on découvre dans les œufs féconds ; ce qui est cause qu'on rejette ces œufs clairs qui sont toujours stériles. On rencontre même souvent de ces œufs stériles parmi les œufs féconds pondus tous par le même papillon, parce qu'apparemment ces œufs n'ont pû être fécondés comme les autres pour quelque cause particulière.

Dans les graines on observe la même chose. On rencontre souvent des graines sans germes, & par conséquent stériles. Et on en trouve même au milieu de quelques fruits aussi beaux en apparence, que les autres. Si on observe d'ailleurs toutes les graines dans leur commencement avant que la fleur soit tout-à-fait

épanouie, on les trouvera claires & transparentes, & si on les examine quelque tems après que la fleur est passée, c'est-à-dire, après leur fécondation, ces graines sont rendues opaques par un petit corps qui est apparemment le germe.

Les Ovaristes supposent que ces germes n'ont fait que croître, & qu'ils étoient déjà dans les œufs & dans les graines, mais ce n'est qu'une supposition gratuite; & puisqu'on ne peut par aucun moyen les appercevoir dans les œufs & dans les graines avant leur fécondation, quoiqu'on les y découvre aisément par la suite, il est bien plus naturel de croire que ces germes n'étoient auparavant ni dans les œufs ni dans les graines, & qu'ils n'y sont arrivés que dans l'instant de cette fécondation.

Pour se convaincre de ce que j'avance, il n'y a qu'à considérer ce qui se passe dans le tems de la fécondation chez les animaux.

Parmi les Poissons, qui ne s'accouplent point, la liqueur, qui dans le mâle est destinée à la génération, ne

fait que se répandre sur les œufs que la femelle vient de pondre, & qui flotent dans l'eau. Parmi les autres animaux, où l'on ne peut observer les choses de la même manière, on sçait seulement que la liqueur du mâle se porte non-seulement dans la cavité de la matrice, mais même jusques dans les trompes, où on la trouve souvent dans les animaux que l'on ouvre peu de tems après l'accouplement; & il est à présumer qu'elle arrive jusqu'aux ovaires, où elle arrose quelques œufs de la femelle.

La fécondation se fait donc par l'épanchement de cette liqueur du mâle sur l'œuf; d'où on peut conclure fort naturellement que l'effet que cette liqueur produit sur les œufs des animaux, est principalement d'y porter le petit Ver ou le petit animal qu'on découvre dans l'œuf après ce tems-là, & d'autant plus qu'on le distingue déjà dans cette liqueur fécondante.

Nous avons d'autant plus de raison de croire que ces petits Vers ou animaux, dont la liqueur du mâle est

remplie, sont les principes de la génération ou le commencement de l'Homme & des autres animaux, que nous le trouvons toujours constamment dans les liqueurs qui remplissent les vaisseaux spermatiques de tous les animaux, qu'ils varient selon leurs différentes espèces, & qu'ils manquent dans ces liqueurs, lorsque par l'âge ou par les maladies, elles deviennent steriles.

En établissant de cette manière, le système de la génération des Animaux, nous ne raisonnons que sur des faits constans & sans rien supposer d'incertain, au lieu que les Ovaristes supposent, 1<sup>o</sup>. Les commencemens de l'animal dans l'œuf, quoiqu'ils ne les voyent point, & de plus un esprit fécondant dans la liqueur du mâle destinée à la génération, ce qui est très-incertain. Car selon eux, cet esprit séminal doit être très-subtil & très-volatil, & cependant parmi les animaux aquatiques, cet esprit tout volatil qu'il est, n'est ni énervé ni dissipé par les eaux avec lesquelles la liqueur se mêle; ce qui paroît tout-à-fait impossible. Parmi

la plûpart des Poissons il n'y a point d'accouplement ; la femelle jette ses œufs , & le mâle qui la suit répand le frai sur ces mêmes œufs ; or avant que l'eau ait étendu cette liqueur sur tous ces œufs , l'esprit fécondant doit en avoir été dissipé par les eaux. La difficulté de la fécondation est encore plus considérable pour les huitres & les autres coquillages qui se tiennent attachés aux rochers ou au fond de la mer , sans avoir que très-peu de mouvement. Le frai des mâles est porté au gré des eaux de côté & d'autre , & enfin le hazard fait que les œufs des femelles en sont touchés & rendus féconds. Que deviendroit pendant ce transport l'esprit séminal , si la génération se faisoit par son entremise ? Il auroit tout le tems de s'exhaler , & jamais les œufs des huitres & des autres coquillages de cette nature , ne pourroient être rendus féconds.

Nous évitons donc dans notre système ces deux suppositions , & par conséquent jusques ici ce système est plus simple que celui des Ovaristes pour la génération des animaux.

Voyons

Voyons présentement s'il n'en est pas de même pour la génération des plantes.

Jusqu'à ce que la fleur commence à passer, on n'apperçoit aucun corps ou germe de plante dans les embryons des graines ou vesicules séminaires, & on ne commence à appercevoir du changement dans ces embryons, que lorsque la poussiere des étamines est tombée.

Cette poussiere des étamines est nécessaire à la fécondation, puisque dans les plantes où les étamines naissent sur le même pied en des lieux differens, ou sur differents pieds, si on vient à couper ces étamines dans le tems qu'elles commencent à paroître, & avant qu'elles soient ouvertes, les fruits ne viennent point à maturité, ou s'ils meurissent, ils ne contiennent point de germes, & sont par consequent stériles.

La nécessité de la poussiere des étamines pour faire croître les graines, pour les faire venir à maturité, & pour les rendre fécondes, est confirmée par les observations de tous

les Botanistes sur le Palmier qui produit les dattes.

Cette espèce d'arbre porte les étamines sur un pied séparé de celui qui porte les fruits : de manière qu'on en distingue ordinairement les pieds en mâle & femelle. Theophraste, Prosper Alpin, & tous les Botanistes conviennent que si un pied femelle n'a point de mâle dans son voisinage, il ne porte point de fruits, ou que s'il en porte, ils ne viennent que rarement à maturité ; ils sont âpres & de mauvais goût, ils sont sans noyau & par conséquent sans germe ; mais pour faire meurir ces fruits, & pour les rendre bons à manger, on a soin, ou de planter un Palmier mâle dans le voisinage, ou de couper des branches du Palmier mâle chargées d'étamines fleuries, & de les attacher aux branches du Palmier femelle ; quelquefois même on ne fait que secouer ces branches sur celles du Palmier femelle, & pour lors il produit de bons fruits, en abondance & féconds. Cette observation fut confirmée à M. Tournefort en 1697. par Hadgi Mustapha Aga homme

d'esprit & curieux, Ambassadeur de Tripoli vers le Roi, comme ce sçavant Botaniste le rapporte dans ses Institutions Botaniques.

Ce n'est pas seulement sur les Palmiers que ces observations se vérifient. Cela est encore tres-sensible sur la plûpart des plantes qui portent les fleurs & les fruits sur differens pieds ou sur differens endroits du même pied, pourvû que l'on ait un très-grand soin de couper les étamines avant qu'elles ayent commencé à se développer, ou pourvû que l'on tienne les plantes femelles dans des endroits où la poussiere des étamines ne puisse avoir aucun accès, comme il a été dit dans la These. Je sçai bien qu'on pourra m'objecter ce que rapporte M. Tournefort dans ces mêmes Institutions, qu'il a vû un pied de femelle de houblon produire des graines dans le Jardin du Roi, où il n'y avoit point de pied mâle: mais on peut lui répondre que les étamines ont pû être apportées d'ailleurs sur ce pied femelle par le vent, comme nous en avons un bel exemple rapporté par Jovianus Pontanus,

Précepteur d'Alphonse Roi de Naples, qui raconte que l'on vit de son tems deux Palmiers, l'un mâle cultivé à Brindes, & l'autre femelle élevé dans les bois d'Ottrante; que ce dernier fut plusieurs années sans porter de fruits, jusqu'à ce qu'enfin s'étant élevé au-dessus des autres arbres de la forêt, il pût appercevoir (dit le Poëte) le Palmier mâle de Brindes, quoiqu'éloigné de plusieurs lieuës. Car alors il commença à porter des fruits en abondance. Il n'y a aucun lieu de douter qu'il ne commença pour lors à porter des fruits, que parce qu'il commença dès-lors à recevoir sur ses branches la poussiere des étamines que le vent enlevait de dessus le Palmier mâle, & qui étoit emportée par-dessus les autres arbres. Nous expliquons par-là d'une manière naturelle & sensible cette fécondité qui a bien embarrassé les anciens Phyliciens, & qu'ils attribuoient à la sympathie ou à l'amour qui se rencontroit entre les arbres. Voici les paroles de l'Auteur,

*Brundusi satis longè viret ardua terris  
Arbor, Idumæis usque petita locis,*

Altera hydruntinis in saltibus æmula Palma,  
Illa virum referens, hæc muliebre decus.  
Non uno crevere solo, distantibus agris,  
Nulla loci facies, nec socialis amor.  
Permansit sine prole diu, sine fructibus arbor  
Utraque, frondosis, & sine fruge comis.  
At postquam patulos fuderunt brachia ramos  
Cœpere & cœlo liberiore frui,  
Frondosique apices se conspexere, virique  
Illa sui vultus, conjugis ille suæ  
Hausere & blandum, venis sitientibus, ignem,  
Optatos fœtus sponte tulere suâ  
Ornarunt ramos gemmis, mirabile dictu,  
Implevere suos melle liquente favos.

Cette histoire, en prouvant la nécessité des étamines pour la fécondation du Palmier, fait voir que l'éloignement n'est point une raison à opposer à la fécondation des autres arbres par la poussière de ces mêmes étamines.

On dira que je n'ai point de preuves que chaque grain de cette poussière soit une petite plante en racourci, puisque le microscope ne me montre chaque grain que comme une petite boule lisse & hérissée de pointes, pleine ou percée dans son milieu, ou enfin de quelqu'autre manière. Je conviens qu'il est difficile de distinguer dans chacun de

ces petits grains les prémices de la plante , parce qu'elle est repliée sur elle-même , & peut-être enveloppée d'une membrane , ou du moins revêtue d'une matiere resineuse & sèche , qui s'embrase très-facilement lorsqu'on la souffle sur la flâme d'une chandelle , de même que feroit de la raifine en poudre. Peut-être qu'avec le tems on trouvera le moyen de développer ce petit germe , & de le découvrir à nud. Mais cependant si on s'opiniâtre à ne vouloir regarder que comme une supposition cette proposition , on conviendra du moins qu'elle est très-vraisemblable , puisqu'il n'est qu'après l'intromission de ces petits corps dans les pistiles , qu'on commence à appercevoir un corps opaque dans les vesicules féminaires ou embryons de graines , lequel en croissant fait appercevoir dans la suite qu'il est en effet le germe de la plante.

Enfin ce qui acheve de confirmer cette hypothese , c'est l'uniformité qu'elle nous découvre dans la génération de tous les corps vivans : uniformité qui seule seroit un grand pré-

jugé en faveur de cette opinion , mais qui jointe à tant de faits & à tant d'apparence de vérité , tient lieu d'une parfaite démonstration , si toutefois on en peut espérer dans ces sortes de matieres.

Après avoir établi les preuves de notre hypothese & satisfait en même tems à plusieurs objections , il faut répondre à quelques autres qui demandent un détail particulier.

1°. Il n'y a pas d'apparence , dit-on , qu'un Insecte quitte sa nature d'Insecte pour prendre celle d'un animal parfait.

C'est un ancien préjugé , de distinguer les animaux en parfaits & imparfaits ; préjugé dans lequel l'ignorance où l'on étoit autrefois sur la structure de leur corps , & particulièrement de ceux qui sont les plus petits , a long-tems entretenu les hommes. Les yeux ne découvroient point dans les Vers , dans les papillons , dans les mouches & dans les autres Insectes , les mêmes parties que dans les autres animaux , & on croyoit qu'elles y manquoient. On voit ordinairement ces Insectes pren-

dre naissance dans la bouë , dans le fumier , dans les chairs corrompues ou les herbes pourries , & on a cru que ces petits corps n'avoient point d'autre origine que l'assemblage fortuit des parties de matieres qui se pourrissoient. On a même été jusqu'à croire que les animaux plus gros , comme des grenouilles, des macreuses, &c. n'avoient qu'un pareil commencement , sans faire réflexion que ces animaux forment des espèces constantes , qui sont toujours produites de même , & qu'il est impossible que le hazard produise un arrangement de parties toujours uniforme & toujours constant. Nous avons l'obligation au sçavant M. Redi, d'avoir un des premiers débrouillé cette matiere , & vérifié que la génération des Insectes vient de mâle & de femelle , & qu'elle suit le système des œufs , de même que parmi les autres espèces d'animaux. Plusieurs habiles Physiciens, & particulièrement M. Swammerdam, ont commencé à anatomiser les Insectes, & nous avons l'obligation à ce grand homme de nous avoir démontré

dans ces petits animaux des parties semblables aux nôtres, ou qui en font les fonctions. La mort l'a prévenu avant qu'il ait pu terminer ce grand ouvrage, & M. Duverney, qui le continue aujourd'hui, & qui suit ces petits animaux depuis le commencement jusqu'à leur fin, bien loin de nous représenter les Insectes comme des animaux imparfaits, nous y découvre tant d'art qu'on peut dire qu'ils sont plus parfaits que les animaux les plus considérables. Dans les chenilles, dans les vers qui se changent en papillon, ou enfin dans les animaux qui de reptiles deviennent volans, il est surprenant de voir quel changement arrive en toute la structure intérieure de leurs petits corps. Une infinité de parties qui estoient pliées se dévelopent au bout d'un certain tems; quelques-unes deviennent absolument inutiles, se dessèchent & tombent; quelques autres deviennent méconnoissables. Rien n'est plus admirable que de suivre tous ces changemens. La grenouille est poisson dans son commencement, c'est ce petit animal

qu'on nomme têtart, qui a une grosse tête, une geule de poisson, des nageoires & une queuë comme les poissons : elle respire par des ouïes qui sont les poumons particuliers aux poissons. Quelque tems après, sa queuë & ses nageoires tombent & laissent voir des pattes, avec lesquelles elle peut marcher & nager. Tout le devant de sa tête ou plutôt son masque tombe de même que les ouïes, pendant que ses poumons semblables à ceux des animaux terrestres se développent, & deviennent non-seulement visibles, mais même considérablement gros, d'invisibles qu'ils étoient auparavant. Ne peut-on pas regarder comme une plus grande perfection dans ces animaux, ce don de pouvoir goûter la vie successivement dans differens états & dans differens élémens ?

Le plus souvent l'état des vers n'est qu'un état de passage pour arriver à une autre forme. Ainsi la plupart des Vers qui s'engendrent dans la chair pourrie, se changent en mouches. Certains gros Vers qui se tiennent assez long-tems cachés dans

la terre , se changent par la suite en hannetons. Les Vers à soie & les chenilles deviennent papillons. Et je ne connois que les Vers de terre qui puissent constituer une espèce qui ne souffre point de métamorphose.

Cela étant ainsi , on pourra dorénavant regarder la forme de Ver dans les animaux , comme un indice presque certain d'une métamorphose future , bien loin de la regarder comme un obstacle à ce changement.

2°. On objecte en second lieu , que j'attribue au petit animal un instinct imaginaire pour le faire monter dans sa cellule. J'avouë qu'il est difficile de développer un mystère aussi caché que celui de la Génération , sans y rencontrer bien des difficultés qu'on a beaucoup de peine à résoudre. Mais lorsqu'on ne voit pas une opposition formelle à ce qu'on donne pour la cause d'un effet évident , il semble qu'on n'ait pas droit de la contester. Telle est la difficulté en question. Il ne s'agit point ici d'instinct , je n'en ai point attribué au petit animal pour entrer dans sa cellule ; je sçai trop bien qu'en matiere

de Physique il faut des loix de Méchanique, & je tâche d'en donner de probables.

La prodigieuse multitude d'animaux que la liqueur Spermatique charrie, inondant l'œuf qui se trouve prêt à être fécondé, il est presque impossible qu'il ne s'en présente un à la petite ouverture de la cicatricule. Et de cette prodigieuse multitude il n'y en a qu'un qui y puisse trouver place, parce que la cicatricule n'est pas capable d'en contenir davantage. Si par hazard elle est assez grande pour en admettre deux, il en viendra deux foetus sous une même enveloppe, ou un monstre de deux foetus joints par quelque endroit du corps. Et la facilité avec laquelle cet événement d'ailleurs assez commun s'explique par ce système, est encore une preuve de sa vraisemblance.

3°. On dit que c'est aller chercher bien loin l'usage de ces petits Vers, que d'en faire les prémices de l'homme, qu'ils peuvent être produits dans la liqueur séminale pour d'autres usages, comme d'agiter la liqueur & d'en faciliter l'exhalation des esprits.

Outre que j'ai déjà fait voir qu'on suppose sans preuve, des esprits dans cette liqueur, il me paroît bien plus naturel de tirer cette conséquence, que les petits animaux ou vermiculaires qui se trouvent en très-grande quantité dans une liqueur si nécessaire à la Génération, sont eux-mêmes la cause prochaine & immédiate de la Génération, que de croire qu'ils n'en sont que de foibles instrumens & très-éloignés, sur-tout lorsqu'on n'en découvre point de cause plus prochaine. Après cela l'autre usage qu'on leur assigne n'est nullement nécessaire, & cette cause finale n'est point du tout vrai semblable. Tout ce qui est liquide est dans un assez grand mouvement sans avoir besoin d'un aide aussi foible que celui qu'il recevroit du mouvement des animaux qui pourroient s'y mouvoir. Dira-t-on que les poissons ont été créés dans la mer, les oiseaux dans l'air, pour empêcher par leur mouvement ces liquides de se corrompre ? L'un n'est pas plus plausible que l'autre.

4°. On trouve que la conception

par le moyen du petit Ver, charge trop le système du développement. Mais en quoi le système du développement est-il plus chargé dans cette hypothèse que dans le sentiment ordinaire des œufs ? Si nous admettons dans Adam tous les petits animaux enfermés & comme emboîtés les uns dans les autres ; les Ovaristes ne supposent-ils pas de même tous leurs œufs enfermés les uns dans les autres & contenus dans Eve ? On ne peut donc rien nous objecter sur cela, qu'on ne puisse opposer de même à l'opinion des œufs déjà reçûe. Mais pour défendre présentement l'une & l'autre de ces opinions contre ceux qui trouvent trop d'embaras dans le développement, qu'ils considèrent avec moi ce qui se passe dans la nature, & ils verront combien en effet le système du développement est chargé ; mais en même tems ils seront forcés de convenir que quelque surchargé qu'il paroisse, il n'en est pas moins vrai. Voyons ce que dit M. Dodart sur la fécondité des plantes, démontrée particulièrement dans l'orme, & dont le Mémoire

est inferé dans les Mémoires de l'Académie Royale des Sciences de l'année 1700. En voici l'extrait. Une merveille assez exposée aux yeux de tout le monde & peu observée, c'est la fécondité des plantes; non pas seulement la fécondité naturelle des plantes abandonnées à elles-mêmes, mais encore plus leur fécondité artificielle procurée par la taille & par le retranchement de quelques-unes de leurs parties. Cette fécondité artificielle n'est autre que la naturelle; car enfin l'art du Jardinier ne donne pas aux plantes ce qu'elles n'avoient point, il ne fait que leur aider à développer & à mettre au jour ce qu'elles avoient. Voici un exemple de la fécondité que peut avoir un arbre, en fait des graines seulement, qui sont comme l'on sçait, le dernier terme & l'objet de toutes les productions de l'arbre.

On sçait que les rameaux de l'Orme ne sont que des glanes de bouquets de graines extrêmement pressées l'une contre l'autre. M. Dodart ayant pris au hazard un Orme de six pouces de diamètre, de vingt

pieds de haut, jusqu'à la naissance des branches, & qui pouvoit avoir douze ans, en fit abattre, avec un croissant, une branche de huit pieds de long, & négligeant les graines qui avoient été abbatuës par les coups redoublés du croissant, & par la chute de la branche, il fit compter ce qui en restoit. On trouva sur cette branche 16450. graines.

Il y a sur un Orme de six piouces de diametre, plus de dix branches de huit pieds, mais supposé qu'il n'y en ait que dix, ce sont pour chacune de ces dix branches 164500. graines: Toutes les branches qui n'ont pas huit pieds, prises ensemble, font une surface qui est beaucoup plus que double de la surface des dix branches de huit pieds. Mais en ne la posant que double, parce que peut-être ces branches moindres sont moins fécondes, ce sont pour toutes les branches prises ensemble 329000. graines.

Un Orme peut aisément vivre cent ans, & l'âge où il a sa fécondité moyenne n'est assurément pas celui de douze ans. On peut donc  
compter

compter pour une année de fécondité moyenne, plus de 329000. & n'en mettre au lieu de ce nombre que 330000. c'est bien peu. Mais il faut encore multiplier ces 330000. par les cent années de la vie de l'Orme. Ce font donc 33000000. de graines qu'un Orme produit en toute sa vie, en mettant tout au plus bas pied. Et ces trente-trois millions font venus d'une seule graine.

Ce n'est là que la fécondité naturelle de l'arbre, qui n'a pas fait paroître tout ce qu'il renfermoit.

Si on l'avoit étêté, il auroit repouffé de son tronc autant de branches qu'il en avoit auparavant dans son état naturel; & ces nouveaux jets seroient sortis dans l'espace de six lignes de hauteur, ou environ, à l'extrémité du tronc étêté.

A quelque endroit & à quelque hauteur qu'on l'eût étêté, il auroit toujours repouffé également; ce qui paroît constant par l'exemple des arbres nains, qui sont coupés presque rés pieds rés terre.

Tout le tronc depuis la terre jusqu'à la naissance des branches, est

donc plein de principes ou de petits embrions de branches, qui à la vérité ne peuvent jamais paroître tous à la fois; mais qui étant conçûs comme partagés par petits anneaux circulaires de six lignes de hauteur, composent autant d'anneaux, dont chacun en particulier est prêt à paroître, & paroîtra toujours dès que le retranchement se fera précisément au-dessus de lui.

Toutes ces branches invisibles cachées, n'existent pas moins que celles qui se manifestent; & si elles se manifestoient, elles auroient un nombre égal de graines, qu'il faut par conséquent qu'elles contiennent déjà en petit.

Donc en suivant l'exemple proposé, il y a en cet Orme autant de fois trente-trois millions de graines, que six lignes sont contenues dans la hauteur de vingt pieds; c'est-à-dire, qu'il y a 15. milliars 840. millions de graines, & que cet arbre contient actuellement en lui-même de quoi se multiplier & se reproduire un nombre de fois si prodigieux. L'imagination est épouvantée de se

voir conduire jusques-là par l'expérience & par la raison.

Que diront à ces Observations, ceux qui craignent de trop charger le système du développement ? Ne seront-ils pas forcés d'avouer qu'ils ont eu une idée trop bornée de la prévoyance infinie du Créateur pour la propagation des Etres vivans ? Mais qu'ils permettent à présent à notre raison de pénétrer au-delà de ces bornes, où les sens nous ont conduits, & où ils commencent à nous abandonner. Ils reconnoîtront que tout ce que les sens viennent de leur montrer, n'est encore rien en comparaison de ce qu'elle leur va découvrir. Car si l'on vient à penser que chaque graine d'un arbre contient en elle-même un second arbre, qui contient le même nombre de graines; que l'on ne peut jamais arriver ni à une graine qui ne contienne plus d'arbres, ni à un arbre qui ne contienne plus de graines, ou qui en contienne moins que le précédent, & que par conséquent voilà une progression géométrique croissante, dont le premier terme est 1.

le second 158400000000. le troisiéme le quarré de 158400000000. le quatriéme son cube, & ainsi de suite, à l'infini; la raison & l'imagination seront en quelque sorte perdues & abîmées dans ce calcul immense.

Cette suite prodigieuse de nombre est capable d'effrayer des esprits qui ne sont pas accoutumés à pousser bien loin leur méditation; mais ceux qui ont coûtume de creuser, soit en Physique, soit en Mathématique, savent qu'ils ne vont pas bien loin sans rencontrer bien-tôt quelque infini; comme si l'Auteur de la Nature avoit pris soin de répandre par tout son principal caractère.

Si donc on demeure d'accord du système du développement dans les plantes, tout surchargé qu'il est, comme on n'en peut pas douter, on l'admettra très-aisément dans les animaux, où il paroît moins chargé, & on l'admettra d'autant plus facilement, que ce système est le plus simple de tous. Car supposant une fois tout créé en même temps, com-

me semble le marquer ce passage de l'Ecclésiastique [ 18. 1. ] *Deus creavit omnia simul*, il ne faut pas se donner la torture, pour trouver de quelle manière se peuvent former les corps organisés, qui ne font plus que se développer les uns après les autres. Au lieu qu'il sera toujours aussi difficile d'expliquer leur formation fortuite, que de démontrer qu'en mettant dans un creuset de l'or, de l'argent, du cuivre, de l'acier, & de l'émail, les parties de chaque matière se rangeront de telle sorte, qu'elles formeront une montre.

3°. On fait une cinquième objection; sçavoir, que l'animal que l'on commence à découvrir dans l'œuf après la conception, ne paroît point un Ver.

Je répondrai à cela, que si l'on pouvoit ouvrir la cicatricule de l'œuf un instant après la conception, c'est-à-dire, immédiatement après l'entrée du Ver, on y découvroit encore le petit animal sous la forme de Ver. Mais comme il commence à grossir presque aussi-tôt qu'il commence à prendre une nouvelle nour-

riture dans l'œuf , & comme de nouvelles parties commencent en même temps à se développer en lui , il n'est pas étonnant qu'on ne le voye plus sous la forme de Ver , mais dans les différens états où il passe de cette forme à celle de l'animal , de l'espèce duquel il doit être.

On a observé des foetus tout formés dans l'ovaire & dans les trompes de la matrice au bout d'un temps fort court après la conception ; mais cela ne détruit point mon hypothèse ; & tout ce qu'on en peut conclure , c'est que les petits animaux qui sont les prémices de l'Homme , quittent peu de temps après qu'ils sont arrivés dans l'œuf , la forme de Ver , pour commencer à prendre la forme humaine.

Entre les observations des foetus insérées dans les Mémoires de l'Académie , la plus circonstanciée est celle qui est rapportée par Mr Dodart en l'année 1701. d'un embryon de vingt-un jours. Il n'avoit encore que sept lignes de long , mais à peine y pouvoit-on distinguer les parties ; on n'y discernoit bien que la

tête & le tronc : les cuisses & les bras n'étoient point encore développés, & la tête avoit le tiers de toute la longueur. Dira-t'on que cet Embryon fut un Homme formé? Et n'avoit-il pas en cet état plus de rapport avec la forme de Ver qu'il avoit en premier lieu, qu'avec celle de l'Homme? Supposant que la tête du petit Ver fût devenue la tête du fœtus, dont le reste du corps avoit été caché dans ce qui faisoit la queue de ce même Ver. Mais je dis plus, ce Ver n'est pas encore homme parfait, au bout de neuf mois qu'il vient au monde; car on peut dire qu'il n'est dans cet état de perfection, que vers les vingt ans, qui est à peu près le terme où le corps de l'homme a acquis toutes ses proportions.

6°. On attaque ensuite le système des Plantes, & on objecte que la disposition de certains pistiles qui s'allongent beaucoup au-delà des sommets des étamines, ne permet pas l'entrée de la petite farine prolifère.

Je conviens que quelques pistiles surpassent de beaucoup les sommets;

mais cela n'arrive ordinairement que dans les fleurs panchées ou renversées, & pour lors cette situation de pistile favorise la fécondation; car dans ces fleurs la poussière ne peut tomber des capsules des étamines, sans qu'il s'en attache une grande quantité aux pistiles. Quelques-uns même de ces pistiles prolongés sont garnis de petits poils dans leur longueur ou à leur extrémité, pour mieux retenir ces petits grains, & presque tous sont enduits d'une légère glu, ou thérébentine, à quoi les petits grains s'attachent aisément. Dans la Tulipe & dans quelques autres fleurs, le pistile ne commence à s'élever au-dessus des sommets des étamines, qu'après que les étamines étant murés, ont déjà versé leurs poussières. Ainsi dans ces fleurs l'allongement du pistile ne nuit plus à la fécondation qui l'a précédé.

Je conviens que ce n'est pas assez d'avoir prouvé que la poussière prolifique des étamines peut s'attacher aux pistiles des fleurs: qu'il reste encore à la conduire jusques dans  
les

les cellules des graines, & j'avoue qu'il est très-difficile de comprendre comment ces petits grains y parviennent. Mais de ce que l'on a peine à découvrir comment une chose se fait, doit-on la conclure impossible, sur-tout lorsqu'on découvre autant d'appareil pour la faire réussir; que nous en voyons dans les plantes pour préparer cette poussière prolifique dans les étamines, pour la répandre dans un certain temps, pour la recevoir dans ce même temps sur les pistiles, & pour l'y retenir? Ne voyons-nous pas dans les animaux quelque chose d'aussi difficile à recevoir, lorsque nous trouvons dans les Oiseaux l'entrée de l'infundibulum, ou entonnoir de leur matrice fort éloigné de l'ovaire. On a peine à s'imaginer comment les œufs se détachant de l'ovaire, viennent chercher l'ouverture de cet entonnoir, quoiqu'on ne puisse pas douter que cela ne se fasse. Tout l'appareil des fleurs doit nous persuader de la nécessité des poussières prolifiques pour la fécondation des graines; & les autres preuves que j'ai déjà rappor-

tées ci-devant , achevent de nous en convaincre. Quelques observations leveront avec le temps , les doutes qui peuvent rester encore sur cette matiere.

7°. On dit avoir observé que des fleurs d'abricotier , dont les sommets des étamines avoient été rongés par des Mouches , ne laisserent pas de porter du fruit ; mais étoit-on bien assuré que tous les sommets avoient été entierement mangés , & qu'ils l'avoient été avant qu'il se fût épanché aucun grain de poussiere des capsules de ces sommets ? Et supposé que cela fût , on ne peut rien conclure contre ce système , de ce que des fruits ont succédé à ces fleurs ; car souvent des pieds d'arbres femelles portent des fruits sans le secours des étamines ; mais ces fruits avortent ordinairement , ou s'ils viennent à une espèce de maturité , ils sont âpres & de mauvais goût , comme je l'ai déjà fait observer dans les Palmiers , & ils sont stériles , comme je l'ai observé moi-même dans plusieurs poires , pommes , & autres fruits , dont les pe-

pins étoient flétris, desséchés & sans germe. On peut ajouter à cela que les œufs de Poule qui ne sont pas fécondés du Coq, ne différent pas extérieurement des autres, & sont pourtant stériles.

8°. On ne peut s'imaginer que l'air puisse être l'entremetteur de cette fécondation.

Mais y a-t'il plus d'inconvénient à rendre l'air l'entremetteur de la fécondation de quelques plantes, qu'à rendre l'élément de l'eau entremetteur de celle des Poissons, & particulièrement des Huitres & des autres animaux qui restent immobiles attachés au fond de la mer? D'ailleurs si quelques plantes, faute de vent, demeurent stériles, est-ce à l'observateur de la Nature, qu'il s'en faut prendre, & le malheur est-il si grand?

9°. On ajoute enfin, que si ces petits grains de poussière étoient autant de plantes, ils devroient, en tombant à terre, y produire autant de petites plantes; mais pourquoi n'avoir pas fait la même difficulté touchant la liqueur destinée à la pro-

pagation des animaux ? Car enfin si le petit animal ne rencontre pas dans la terre , ou dans l'eau , une nourriture convenable pour le faire croître , & s'il ne la trouve que dans l'œuf de la femelle , le petit germe de la plante ne rencontre pas non plus dans la terre , une nourriture propre pour son développement , il ne la trouve que dans l'embrion de la graine.

Si l'on veut comparer présentement , sans préjugé , les diverses opinions sur la Génération des Plantes & des Animaux ; si l'on pèse bien les preuves des unes & des autres , & les difficultés qui se rencontrent dans toutes ces hypothèses , je ne doute pas qu'on ne convienne aisément que la nôtre est plus simple , plus générale , & admet moins de suppositions. Je ne suis point entêté de mon opinion ; & comme je n'ai pris ce parti qu'en attendant mieux , si l'on a quelque chose de meilleur à me proposer , je le suivrai avec plaisir ; la vérité étant l'unique but que je me propose. Je suis , &c.

J'ai dit dans le Chapitre huitième,

qu'encore que le tabac pût être bon contre les Vers, en en prenant souvent, il falloit néanmoins user modérément de ce remede; parce que le fréquent usage en étoit dangereux à la santé.

Comme les raisons que j'ai apportées pour faire voir ce danger, sont tirées de la sçavante These latine que Mr Fagon premier Médecin de Louis XI V. a fait soutenir sur le Tabac; j'ai cru que j'obligerois les Lecteurs, si je mettois ici cette These que j'ai traduite en François pour l'utilité de ceux qui n'entendent pas le latin.



1

QUESTION AGITÉE  
*le 26. de Mars de l'année 1699.  
aux Ecoles de Médecine de Pa-  
ris , sous la Présidence de Mon-  
sieur Fagon , Conseiller du Roi  
en tous ses Conseils d'Etat , Pre-  
mier Médecin de Sa Majesté.*

Sçavoir si le fréquent usage du Tabac  
abrege la vie.

TRADUCTION DU LATIN.

I.

Pour porter un jugement juste des effets que peut produire le Tabac , il faut avoir une connoissance parfaite de l'Anatomie. Cette connoissance est même si nécessaire dans toute la Médecine , que si l'on n'en fait pas le premier fondement de cet Art , c'est en vain qu'on travaille à la conservation du corps humain. Mais il ne faut pas confondre la véritable Anatomie avec les

légers commencemens où étoit cette Science du temps de Galien, ni par conséquent s'applaudir de ce que l'on connoitra la figure, la couleur, la situation des principaux viscères, les tendons, & la masse charnue des muscles.

Ce seroit n'en sçavoir guères plus que ceux que leur Profession servile oblige à démêler en général, les parties des animaux, pour distinguer celles qui se peuvent vendre plus cher, ou qui sont les plus propres à la délicatesse des mets.

Le Médecin doit développer dans le corps ce qu'il y a de plus caché; il faut qu'il cherche les premiers principes qui composent les viscères; qu'avec le filet & les instrumens les plus fins, il dilate les plus petits vaisseaux; que dans un nombre presque infini de glandes, à peine visibles, il débrouille les différens cribles, par lesquels elles filtrent les suc qu'elles reçoivent. Il faut qu'il suive les plus petits filets des nerfs; que la distribution qui s'en fait aux diverses régions du corps, lui apprenne la correspon-

dance des organes les uns avec les autres ; qu'avec toute l'attention des yeux , il remarque jusqu'à la dernière tiffure des muscles ; qu'aidé du microscope , il observe les vis , les voutes , les spirales , les cellules que forment les fibres les plus déliées , & que par la fragilité & la finesse de toutes ces parties , il sçache juger de ce qui est capable de les rompre , ou de les conserver ; & par conséquent d'affoiblir , ou de fortifier la santé ; d'abreger , ou de prolonger la vie.

Avec ces lumieres , on découvre facilement les effets que peuvent produire dans le corps les choses qui y entrent ; on voit l'ordre ou le dérangement que peuvent y apporter le vin , l'eau-de-vie , l'opium , le tabac ; mais on en juge bien plus à fond , lorsque sans s'être arrêté à la dissection des corps privés de vie , on a passé à celle des animaux vivans ; car autrement , on ne peut guères avoir appris que la structure & la situation des parties solides ; & cela ne suffit pas pour donner une connoissance entiere de tout ce qui

se passe dans le corps humain. Il faut donc pour bien juger de tout ce qui peut, ou ruiner, ou entretenir la vie, avoir creusé jusques dans les entrailles des animaux vivans, y avoir vu comme le corps est entretenu dans ses fonctions par l'accord, & en même temps par le combat des parties fluides & des parties solides, dont la machine vivante est composée : il faut y avoir observé comme les fluides font un effort continuel contre les parties solides qui les renferment, comme les solides résistent sans cesse à la violence des fluides qui les heurtent ; & comme rien par conséquent ne sçauroit être plus contraire à la santé & à la longue vie, que ce qui est capable de ralentir trop le mouvement des fluides, ou de l'augmenter outre mesure ; d'où l'on peut voir ce qu'il y a à craindre, ou à espérer de l'usage fréquent du Tabac.

Mais pour tirer de l'Anatomie tout le secours nécessaire, non-seulement en ce qui regarde cette question, mais encore en ce qui concerne toutes les autres de la Méde-

814 *Des bons & des mauvais effets*  
cine ; il faut confiderer fans prévention, ce qui fe paffe dans les corps animés , n'écouter d'autre interprete de la Nature , que la Nature même , & ne point préférer l'autorité des Anciens aux témoignages de fes yeux ; encore moins négliger l'étude de la vérité , pour fe laiffer aller aux vains discours de certaines gens , qui tenant de la groffiereté de l'air où ils font nés , s'imaginent qu'il eft de leur honneur de conferver dans leur vieilleffe, les erreurs de leurs premières années , & qui pour donner quelque crédit à leurs fauffes opinions , ne ceffent de publier que c'est un crime de s'écarter le moins du monde de la Doctrine des Anciens. Qui ne voit qu'un respect fi aveugle pour l'Antiquité, n'est qu'un masque, dont fe couvre leur paresse & leur ignorance ? Ils font profession de fuivre les Anciens , mais suivent-ils les maximes de probité que leur ont laiffé ces premiers Maîtres ? Se reglent-ils fur les mœurs de ces grands hommes ? Dira-t'on , par exemple , que l'esprit noble d'Hippocrate , que ce défintereffement , dont il fait l'élo-

ge , soit en estime parmi ceux qu'une lâche & fordide avidité rend insensibles à l'honneur , jusqu'à leur faire employer la fraude , pour supplanter ceux dont le mérite leur fait ombre , & courir ensuite sur leurs dépouilles ? Si zelés en apparence pour les Dogmes des Anciens , en sont-ils plus dociles aux maximes de bienfaisance , que les Anciens observoient si religieusement ? Gardent-ils ces dehors graves & modestes , si recommandés par Hippocrate ? Ne donnent-ils pas les premiers dans les excès du Tabac ; ne diroit-on pas même qu'ils cherchent à autoriser cet abus par leur exemple ? Eux , qui par un regard serain , par un air doux & tranquille , devoient animer la confiance de ceux qui les consultent ; ils n'ont pas honte de se présenter avec un visage tout couvert de Tabac , & où l'on ne discerne quelquefois que les traits difformes que cette poudre y a tracés. Ils sont auprès d'un Malade plus occupés de leur tabatiere , que de l'examen de ces signes redoutables , qui ne vont pas moins qu'à décider de

la vie, ou de la mort, & ils ne s'embarraffent nullement qu'on les voye ainsi tout enyvres d'une vapeur, qu'ils respirent sans cesse, exercer comme par maniere d'acquit un ministere, où toute l'application de l'esprit humain seroit à peine suffisante.

## I I.

S'il ne faut pas s'entêter des Anciens, il ne faut pas aussi leur refuser notre estime. Il est vrai qu'ils ont ignoré plusieurs choses que notre siecle plus heureux a découvertes; mais en récompense, nous leur en devons plusieurs autres, qu'ils ont trouvées les premiers. D'ailleurs ils ont cherché la vérité par eux-mêmes, & ils l'ont fait avec tant de bonne foy, que cela seul devoit suffire, pour nous les rendre recommandables. A quel degré de perfection pensons-nous que ces grands hommes ne porteroient point leurs premières découvertes, s'ils renaissent aujourd'hui au milieu de tant de secours qui leur ont manqué? Que de corrections ne feroient-ils

point dans leurs Ecrits, s'ils les éclair-  
cissoient par des Commentaires ?  
Que d'erreurs , que d'obscurités , ne  
banniroient-ils point , pour faire  
place à la vérité , à l'évidence ? Ils  
chasseroient , sans doute , du Tem-  
ple d'Esculape , ces vaines Idoles de  
qualités & de facultés , si souvent &  
si vainement invoquées contre l'i-  
gnorance ; ils ne perdroient plus le  
temps à examiner , comme la ba-  
lance à la main , les divers mélan-  
ges des élémens ; ils ne reconnoi-  
troient d'autres causes de la vie &  
des fonctions de l'animal , que celles  
qui se tirent de la structure merveil-  
leuse des nerfs , de la circulation du  
sang , & des rencontres mutuelles  
de ces corps qu'Hippocrate a recon-  
nus , l'amer , l'acide , le doux , & le  
salé.

Voilà le parti qu'auroient pris les  
Anciens , s'ils avoient eu les mêmes  
secours que nous ; c'est celui par con-  
séquent que doivent embrasser  
leurs partisans. Ces zèles Sectateurs  
respectent , disent-ils , l'antiquité ;  
qu'ils respectent donc la vérité , qui  
est si ancienne ; qu'ils en inspirent

l'amour aux jeunes gens , en ne leur enseignant rien que de vrai ; qu'ils ne s'imaginent pas qu'il soit permis de s'abandonner au caprice dans le choix des opinions , d'attaquer en pleine Chaire des Maximes universellement reçues , d'en substituer de fausses , & de remettre sur la scène , à la honte d'un Art tout divin , des erreurs ridicules , que le temps a ensevelies. Un Médecin judicieux méprise tout ce qui ne sert point à l'intelligence des Loix de la Mécanique ; de ces Loix , dis-je , qui font tout l'ordre , & sur lesquelles est appuyée toute l'œconomie du corps animé. Uniquement attaché à l'expérience de ses sens , il mene partout ces fidèles témoins ; il examine avec eux ce qu'une ferme , ou une lâche tiffure de parties , ce qu'un mouvement uniforme , ou tumultueux de liqueurs , peuvent contribuer de leur part , pour prolonger ou pour abréger la vie.

Dans la jeunesse , la structure ferme , & la trame solide des parties avec la couleur vive de la peau , sont des signes visibles d'une santé par-

faite , & d'un tempérament fort & vigoureux. Dans la vieillesse au contraire , les infirmités , dont on est alors accablé , nous apprennent les désordres qu'entraîne après soi le relâchement des parties nerveuses , & nous font voir que la circulation naturelle du sang une fois affoiblie , est la cause la plus prochaine de la mort.

En effet , dans cet âge , non-seulement les mammelons de la peau se flétrissent , & les rides font des sillons sur le corps , non-seulement les voutes des nerfs s'affaissent , & une chair molle & pendante défigure des membres déjà dénués de force ; mais encore les ligamens se relâchent , & une humeur lente , qui tombe sur les articles des pieds ou des mains , y forme la goutte ; les fibres rompues , ou affoiblies , ne conservent plus aux viscères leur première solidité ; le ressort du cœur se ralentit , le corps perd son action , tout tombe en ruine , & les routes du sang se bouchent de telle manière , que la circulation diminue tous les jours , & se termine enfin avec la chaleur & la vie.

Quand ces accidens viennent de la Loi inévitable de la Nature, ils n'approchent que pas à pas, & après une longue fuite d'années; mais ils fondent tout à coup dès la jeunesse même, & malgré la bonne complexion, lorsqu'on les appelle par les voluptés, je veux dire, lorsque par l'abus des plaisirs, on débilité les parties nerveuses, qu'on en dérange la structure par le choc fréquent de ces liqueurs volatiles, qui à force d'irriter les fibres des membranes, de les piquer, de les déchirer, ou à force de les engourdir, les dessèchent à la fin, & les privent du suc nourricier qui les doit pénétrer comme une rosée. Or, la cause la plus propre à produire tous ces pernicious effets, c'est l'usage immodéré du vin, c'est celui de l'eau-de-vie, de l'opium; c'est sur-tout, comme nous le verrons, celui du Tabac.

## III.

L'Amérique, vaincue par les Espagnols, triompha de la fierté de ses Conquérans, & leur inspira ses propres

propres mœurs ; elle hâta le trépas de ces nouveaux Maîtres , par le don qu'elle leur fit de la maladie vénérienne , & d'une pernicieuse plante , qui la vangerent bientôt de la servitude & de la mort de ses habitans. Cette plante , qu'il seroit à souhaiter qui fût toujours demeurée inconnue , est appelée dans le pays *Picielt & Petun* , & en Espagne , *Tabac*. Elle fut apportée par une flotte Espagnole , qui amena en même temps une troupe de gens atteints d'une maladie honteuse. Cette flotte répandit donc malheureusement deux sortes de maux sur nos Terres & l'Europe vit aussi-tôt fondre sur elle une foule de maladies , qu'elle n'avoit point encore connues. Le Tabac , dont la graine fut envoyée de Portugal par les soins de Nicot , Ambassadeur de François II. & depuis semée sous le nom de *Nicotiane* , crut aussi facilement dans notre climat , que la jeunesse Française , si docile au mal , fut prompte à en abuser. Cette herbe , si l'on en examine la feuille & la racine , ressemble assez bien à la petite jusquiame ;

822 *Des bons & des mauvais effets*  
mais si l'on en considère les effets ,  
on la doit mettre au rang des pa-  
vots & des morelles ; elle surpasse  
même par son souphre , & par l'hui-  
le dangereuse qu'on en distille , la  
mandragore , le solanum que nous  
appelons furieux , & le stramo-  
nium : cependant lorsqu'on en sçait  
user avec prudence , elle est à esti-  
mer, pour les grands avantages qu'on  
en retire , & doit tenir rang parmi  
les meilleurs remedes de la Méde-  
cine. Introduite à propos dans les  
narines , soit entiere ou pulvérisée ,  
elle picote doucement la membra-  
ne , dont les enfoncemens du nez ,  
& les petits os qui le composent ,  
sont revêtus ; cette membrane se  
resserre alors , & par l'effet de plu-  
sieurs secouffes successives , compri-  
me les mammelons & les glandes ,  
dont elle est parsemée , & en ex-  
prime , comme d'autant d'éponges ,  
la mucofité superflue qui s'y est  
amassée.

Cet excrément étant chassé , les  
sérosités ne trouvent plus d'obstacle  
à leur sortie , elles suivent le mou-  
vement qui vient d'être imprimé ;

& comme une eau qui coule par des siphons, elles sortent avec abondance des vaisseaux & des glandes d'alentour. Il arrive par le même picotement, qu'en mâchant le Tabac, ou en le fumant, les glandes des mâchoires, & les vaisseaux salivaires, sans cesse ébranlés, laissent échapper une grande quantité de salive, qui emporte avec soi la matière des fluxions. Il se communique en même temps aux membranes des poumons une certaine impulsion, qui les débarrasse d'une pituite visqueuse, dont la sortie fait souvent la guérison de l'asthme, & de plusieurs autres accidens.

Le Tabac contient un souphre narcotique, par lequel il appaise la douleur des dents; il produit outre cela, par le moyen de ce souphre, une telle tranquillité dans le corps & dans l'esprit, qu'on peut regarder cette plante comme l'herbe fameuse, dont parle Homere, laquelle avoit la vertu de changer la tristesse en joye; car le Tabac, par la force de ce souphre, dissipe les ennuis, fait trouver un bonheur sen-

sible au milieu de la pauvreté ; il se glisse agréablement dans les veines, fait concevoir de douces espérances, console l'esprit, &c. Ceux même qui manquent du nécessaire, trouvent dans le Tabac de quoi oublier leur nécessité. Une pituite, qui leur tombe sans cesse dans l'estomac, leur rend l'abstinence supportable, soit que cette pituite y tienne lieu d'alimens, soit qu'elle engourdisse les nerfs du ventricule, & les rende insensibles à la faim.

Le Tabac n'est pas seulement propre à plusieurs incommodités du dedans ; il guérit encore les ulcères du dehors ; il mange les mauvaises chairs, conduit le mal à une heureuse cicatrice, & fait ce que très-souvent les autres remèdes n'ont pu faire. Mais les mêmes causes, qui le rendent capable de tant de bons effets, quand on le sçait employer à propos, ne servent qu'à le rendre d'autant plus dangereux quand on en abuse ; car puisqu'il renferme un sel caustique, par lequel il purifie les ulcères, mange les carnosités les plus dures, & décou-

vre jusqu'à la chair vive; quel désordre ne causera-t'il pas, si à force d'en user, il vient à mordre par son sel âcre, sur des membranes tendres & délicates? Il ne pourra manquer alors d'exciter des convulsions dans les nerfs de la gorge & du ventricule, & d'ébranler tout le genre nerveux. Quel tort ne fera point la salive, qui coulera dans l'estomac, si une fois chargée de ce sel, elle en répand par-tout l'âcreté, en se mêlant avec les alimens, qui doivent être convertis en chyle, & portés ensuite avec le sang, à toutes les parties du corps?

Le souphre narcotique du Tabac n'est pas moins à craindre que son sel; il est vrai que ce souphre, par l'engourdissement qu'il cause aux parties, arrête, comme nous l'avons remarqué, les plus violens maux de dents, émouffe la pointe de la faim, assoupit de telle manière les sens & tout le cerveau, que quand on en est une fois enyvré à force de fumer, on oublie ses chagrins, on se croit heureux, & les miseres de la vie ne touchent non

§26 *Des bons & des mauvais effets*  
plus, que si l'on avoit bu de l'eau de  
ce fleuve qui faisoit perdre tout  
souvenir. Mais si l'on examine bien  
tous ces avantages, on verra qu'il  
ne faut pas beaucoup s'y fier, & qu'il  
faut appréhender ici les Grecs &  
leurs présens.

#### I V.

Il falloit que celui-là eût une  
santé bien à l'épreuve, qui, après  
avoir essuyé les horribles symptô-  
mes que cause d'abord le Tabac,  
osa le premier continuer l'usage  
d'une plante si dangereuse. Il vou-  
lut sans doute braver la mort, lors-  
que sans craindre la pernicieuse fu-  
mée de la pipe, il eut le courage de  
tirer à pleine haleine, un poison  
plus dangereux que celui de la cigue.  
Disons plutôt qu'il faut avoir un  
corps autrement fait que celui des  
autres hommes, pour se croire au-  
dessus des maux qui sortent de cette  
boëte de Pandore, par l'émission  
d'une simple poussiere, ou qui avec  
la fumée d'une pipe, vont porter  
leur mortelle impression jusqu'aux

endroits du corps les plus reculés. Quels affauts ne souffrent point ceux qui commencent à fumer ? Je ne ſçai quel venin ſecret ſe fait auſſi-tôt ſentir au-dedans : l'eſtomac eſt ébranlé par des nauſées , renverſé par des vomifſemens ; le cerveau eſt attaqué de vertiges , la tête devient chancelante , les yeux obſcurcis ne peignent plus d'autre image que celle de la mort , le corps gémit ſous divers accès de chaud & de froid ; le cœur preſque ſans action , reſuſe aux parties le ſang & les eſprits , dont elles ont beſoin ; & ce qu'il y a de plus déplorable , la mémoire , ce précieux trésor , eſt le premier bien que la fumée du Tabac enleve à l'homme ; de ſorte que , pour être initié à ces noirs myſteres , il faut commencer d'abord par ſacrifier l'uſage de ſes ſens & de ſa raiſon.

Si après s'être réveillé d'un tel aſſoupifſement , on conſidéroit combien tous ces ravages ſont capables d'altérer les principes de la vie , il n'eſt perſonne ſans doute , en qui le deſir de vivre ne l'emportât ſur la

828 *Des bons & des mauvais effets*  
passion qu'il auroit pour le Tabac. Le plaisir qu'on y trouve, est un enchantement qu'il faut laisser à ceux à qui la vie est onéreuse, & qui n'ont pas de quoi fournir à ses besoins. C'est aux Matelots, c'est aux Soldats, à chercher dans la fumée du Tabac de quoi se dissimuler les ennuis de la vie ; cette oisive occupation convient encore à un certain vulgaire inutile, qui semble n'être au monde, que pour consumer ce que la terre produit de plus mauvais. Mais un homme d'esprit, qui a de l'éducation, de la politesse, & de la sagesse ; qui a reçu de Dieu, du bien & de la sagesse pour en user, doit éviter avec soin cet appas trompeur, & ne jamais infecter sa bouche de la puanteur d'une pipe. Que s'il n'est pas capable de se conduire ainsi par lui-même, il faut qu'il permette à ses amis de le reprendre librement ; il faut que leurs reproches lui fassent confusion, & le tirent comme par force, de cet enchantement, quand même par ses plaintes, il diroit qu'ils le tuent, en voulant ainsi l'arracher à une habitude si douce.

Que

Que si leur trop de complaisance le laisse à la merci du Tabac, non-seulement sa raison toute spirituelle, toute divine qu'elle est, deviendra grossiere ; non-seulement le corps accablé, accablera l'esprit, mais ce corps déjà ruiné dès la fleur de l'âge, & vieux avant le temps, deviendra dans peu la proye de la mort. Ces avertissemens ne font nulle impression sur ceux que le Tabac a une fois séduits ; & s'il s'en trouve quelques-uns qui approuvent ouvertement les conseils qu'on leur donne là-dessus, & qui résolus de rompre une habitude si dangereuse, jettent au vent cette poudre qu'on leur a décriée tant de fois comme un poison ; ils ne sont pas plutôt seuls, qu'ils retournent à la tabatiere & à la pipe. Ils reprennent ces instrumens funestes, avec lesquels ils se sont déjà débilité le cerveau & les nerfs ; & comme si en trompant leurs amis, ils parvenoient à se tromper eux-mêmes, ils reviennent à leur première coûtume dès qu'ils ne sont plus sous les yeux de ceux qui les ont repris. D'où peut venir la cause

830 *Des bons & des mauvais effets*  
d'une conduite si peu sage , sinon de  
ce que la volupté ennemie de la rai-  
son , empêche toujourns que la pru-  
dence n'agisse ; elle éblouit les yeux  
de l'esprit , & dérobe à la vue les re-  
gles qu'on doit suivre. Le sort de  
ceux qui sont ainsi aveuglés , va jus-  
qu'à leur faire aimer leur propre mal,  
ce qui est le dernier de tous les maux.  
Les autres plaisirs ne nous séduisent  
pas long-temps ; le chagrin les suit  
de près , & le moment vient qu'au  
lieu de les rechercher , on se repent  
de les avoir goûtés ; il n'en va pas  
ainsi du plaisir que l'on trouve dans  
l'usage du Tabac ; c'est un charme  
qui devient tous les jours plus puis-  
sant , une habitude qui se change en  
nécessité , un amusement les pre-  
miers jours , & ensuite une occupa-  
tion sérieuse , dont on ne peut plus  
se passer. On se représente alors le  
Tabac , comme un des plus surs  
moyens de prolonger la vie. On  
s' imagine de multiplier par-là le  
nombre de ses années , de vivre au-  
tant que Nestor , & de couler des  
jours exempts d'infirmités ; on se  
fait accroire qu'en détournant ainsi

par la bouche & par le nez , toutes les sérosités superflues qui ont coûtume de se décharger par la transpiration insensible , & par les autres voyes générales , on consulte plus sa santé que son plaisir ; mais on ne prend pas garde que cette distillation continuelle d'eaux qui passent par les narines , détruit à la fin l'organe de l'odorat.

Le nez est fait pour recevoir les odeurs , comme sa figure le marque , & non pour servir d'émonctoire aux sérosités , ainsi que d'autres parties , qui destinées à cet usage , sont faites en forme d'entonnoirs. C'est aux enfans & aux vieillards à être attaqués de ces distillations ; l'humidité de ces premiers est si abondante , qu'il faut qu'elle coule par la première issue. Dans les seconds, les parties relâchées sont comme des cribles ouverts , qui ne pouvant rien retenir , laissent couler sur les narines & sur les autres organes , l'humour pituiteuse qu'elles reçoivent.

Mais pour les jeunes gens , à moins qu'ils ne soient malades de cathar-

832 *Des bons & des mauvais effets*  
res, jamais ils ne doivent avoir le nez sujet à ces écoulemens, & cette partie ne se décharge en eux que de ce qui pourroit ralentir l'action de l'odorat; c'est donc bien s'opposer au dessein de la Nature, que d'émousser par le souphre narcotique du Tabac, & par cette eau que l'on attire sur le nez, le sentiment vif & délicat d'une membrane destinée au discernement des odeurs, & d'embarrasser par une sérosité continuelle les cellules de cet organe travaillées avec tant d'artifice, pour retenir les particules qui exhalent des corps odoriférans. Ajoutons à cela que par le poids des humeurs, que l'on détermine à prendre ce chemin, on appésantit la tête, ce lieu destiné aux fonctions de l'esprit; & que plaçant ainsi un égoût à la partie du corps la plus sublime, on fait un cloaque du siège même de l'ame. J'avoue qu'il est à propos quelquefois de provoquer à son lever, par un peu de Tabac, la sortie des mucosités qui se sont amassées dans le nez pendant la nuit, & de chasser par des éternuemens la lympe trop abon-

dante, dont regorgent les glandes voisines. Mais quand sous ce prétexte, on fait de ce remède une coutume, on ne dégage plus la tête, on l'accable; sous l'espérance d'arriver à une meilleure santé, on se rend tous les jours plus infirme, & la lymphe sans cesse provoquée à sortir, se sépare tellement de la masse du sang, que les fibres de ce sang, destituées de l'humeur qui leur ser-voit de véhicule, s'embarrassent ensemble, perdent presque tout mouvement, & causent par ce repos funeste, des morts subites. Voilà les suites ordinaires des évacuations qu'on se procure par le Tabac.

## V.

Les meilleures choses deviennent mauvaises par l'abus que l'on en fait; celles qui nous servent de nourriture ordinaire, & qui par la conformité de leur substance avec la nôtre, par le mélange proportionné de leurs principes, nous conviennent le plus, sont pour nous autant de sources de maux, lorsque nous

834 *Des bons & des mauvais effets*  
en abusons. Elles se changent alors  
en un poison mortel, qui renverse  
quelquefois tout à coup les princi-  
pes de la vie, & nous livre à une  
prompte mort. La chaleur naturelle  
n'est-elle pas souvent opprimée par  
les excès du vin, & par ceux que  
l'on fait des meilleures viandes ? Il  
en est ainsi des odeurs; étant bien  
ménagées, elles flattent l'odorat, &  
fortifient le cœur; mais si-tôt qu'on  
en abuse, elles allument le sang,  
troublent le cerveau, font tomber  
en pamoison, & causent quelque-  
fois des épilépsies. De quelle fureur  
ne faut-il donc pas être transporté,  
pour abuser de telle sorte du Tabac,  
qu'on n'en prenne pas seulement plus  
de fois & en plus grande quantité,  
qu'on ne prend les alimens les plus  
nécessaires, mais qu'on en tire la  
poudre par le nez presque à chaque  
fois que l'on respire. Il arrive de-là  
que les narines sont toujours pleines  
de Tabac, & par conséquent que  
tout l'air qui entre par le nez dans  
les poumons, n'y entre que mêlé du  
souphre narcotique, & du sel âcre  
de ce Tabac. L'air ainsi infecté, in-

fecte la masse du sang, avec laquelle il se mêle; le sang agité par les esprits fougueux que l'air y a portés, fait effort pour les éloigner, & se trouve la victime de mille mouvemens séditioneux, dont il n'est point la cause. Le chatouillement qu'excite dans le nez cette herbe funeste, qui a tellement triomphé de la liberté des hommes, qu'ils ne sont plus maîtres de s'en passer, peut être appelée avec raison, une seconde Venus. Mais comme la volupté que fait goûter la première, est appelée par les Anciens, une courte épilepsie, on peut dire que celle qui se trouve dans l'usage du Tabac, est une longue & presque continuelle épilepsie. Car la membrane délicate des narines, sans cesse picotée par les sels âcres de cette poudre, transfère son mouvement jusqu'aux membranes du cerveau, & par une dépendance nécessaire, secoue toutes les parties nerveuses du corps & des viscères; ce qui arrive si souvent, que dans la suite la moindre occasion suffit pour réveiller dans ces parties le mouvement auquel elles

836 *Des bons & des mauvais effets*  
sont accoutumées. Que la communication des membranes du nez, avec les nerfs des viscères, puisse être cause de tant de désordres, c'est un fait dont on ne peut douter après ce qu'on voit arriver tous les jours dans les prompts symptômes de la passion hystérique, & dans ceux de la mélancolie; puisqu'il ne faut que l'impression légère d'une odeur agréable, pour les faire venir sur le champ comme un coup de foudre, & qu'une odeur désagréable pour les dissiper ensuite avec la même promptitude qu'ils sont venus. C'est à cette cause, qu'il faut rapporter l'indisposition si connue aujourd'hui sous le nom de *Vapeur*; & que le Vulgaire, peu soigneux d'examiner ce qu'il pense, attribue mal à propos à des fumées, qui s'élevent soudainement du bas-ventre au cerveau; car il n'y a aucun chemin par où ces prétendues vapeurs puissent monter du bas-ventre à la tête, pour produire ces tempêtes subites, qui ébranlent tous les nerfs du corps. Ce n'est donc pas à des fumées, c'est à des mouvemens convulsifs qu'il

faut attribuer ce tumulte des viscères; c'est-à-dire, que les fibres & les membranes, dont les viscères sont composés & soutenus, venant à être resserrées par quelque acide, ou à se froncer par l'âpreté de quelque suc austere, ou à s'agiter par le choc violent de quelques esprits corrompus qui les heurtent, se raccourcissent, & par un ébranlement successif, communiquent leur mouvement de convulsion, non-seulement à toutes les membranes des autres viscères, lesquelles ont commerce ensemble par la liaison des nerfs, mais encore aux meninges, qu'elles secouent avec violence, & par conséquent au cerveau qu'elles compriment par la contraction qui s'y fait des tégumens qui le couvrent. Or, comme ces symptômes s'excitent bien plus aisément dans des parties que plusieurs irritations précédentes ont déjà disposées à la convulsion; il est facile de comprendre que la continuelle émotion, où le fréquent usage du Tabac entretient les parties, peut tellement disposer les nerfs aux mouvemens convulsifs.

838 *Des bons & des mauvais effets*

que la moindre occasion ou d'une humeur picotante, ou d'une odeur subtile, sera capable de produire ces mouvemens de convulsion que l'on appelle vapeurs. Les parties ainsi agitées par tant de secouffes réitérées, se lâchent à la fin, perdent leur ressort, & les fibres qui les composent, souffrent tant de mouvemens contraires, se raccourcissent & s'étendent si souvent avec effort, qu'elles ne tardent pas à se rompre. Elles tombent les unes sur les autres; les petites cavités des tuyaux ne se soutiennent plus, les voutes s'affaissent, les pores se bouchent, les voyes ouvertes auparavant commencent à se fermer, & ne permettent presque plus au sang ni aux esprits de circuler: ce désordre met les parties hors d'état de réparer par une nouvelle substance celle qu'elles perdent tous les jours; le sang qui sort des artères rentre moins librement dans les veines; alors les membres privés de nourriture plient sous un poids qu'ils ne peuvent plus porter; & le corps abbatu tombe dans une langueur universelle. Ajoutons

à cela que la plûpart des fibres des nerfs engourdies par la vapeur narcotique du Tabac, dont elles sont remplies, perdent presque tout sentiment, & ne laissent plus de passage libre aux esprits animaux; car comme le souphre de l'opium se dissout également dans l'huile, dans les liqueurs spiritueuses, dans les salées, & dans l'eau, ce qui le rend différent des autres souphres; de même le souphre de la nicotiane, d'une nature semblable à celui-ci, entrant dans les petits conduits des fibres nerveuses par le moyen des fels qui le lient, s'y dissout par la lympe, ou par l'esprit qu'il y rencontre. D'où il est aisé de comprendre que les parties branchues du souphre, se dégageant des liens du sel, s'embarassent par conséquent les unes dans les autres, & bouchent les conduits où elles se trouvent. Il arrive de-là que les esprits animaux ne peuvent plus se faire jour à travers ces souphres, à moins qu'il ne vienne une assez grande quantité d'esprits, pour forcer les obstacles. Mais si les vapeurs narcotiques du Tabac surviennent sans cesse, si et-

840 *Des bons & des mauv. effets du Tab.*  
les se succèdent toujours les unes  
aux autres , il est certain qu'elles  
boucheront les conduits des fibres  
à un tel point, que les esprits ani-  
maux , quelque abondans qu'ils  
soient , n'y trouveront plus d'entrée,  
& que les nerfs engourdis ne pour-  
ront plus être réveillés. Aussi la plû-  
part des jeunes gens , qui prennent  
trop de Tabac , sont attaqués de  
tremblemens dès leur jeunesse mê-  
me. Leurs mains mal assurées , n'a-  
gissent plus avec la même vigueur ;  
leurs pieds chancelans semblent se  
refuser au fardeau du corps ; les par-  
ties nobles se flétrissent , les fibres  
spirales du cœur n'ont presque plus  
de jeu , ou ne jouent que par sail-  
lies ; la tiffure & la trame des par-  
ties se déchire , ou se relâche ; la  
machine vivante se détruit ainsi peu  
à peu ; son mouvement , sans le-  
quel elle ne peut subsister , s'affoi-  
blit de plus en plus , en sorte que  
la mort , qui sans l'usage fréquent  
du Tabac , auroit été moins promp-  
te , vient d'un pas précipité , termi-  
ner une vie qui ne fait que com-  
mencer. *Donc le fréquent usage du Ta-  
bac abrège la vie.*

NICOLA O ANDRY,  
 Confiliario & Lectori Regio, Do-  
 ctori Medico Parisiensi.

S. F. P. M.

GEORGIUS BAGLIVUS

S. P.

Litteris tuis humanissime atque eleganti-  
 tissime scriptis nihil his diebus accepi  
 jucundius. *Antonium Albertum* virum doctis-  
 simum, quem ob incredibilem morum sua-  
 vitatem, & summam erga me fidem ac be-  
 nevolentiam amavi semper & colui, nunc  
 observo magis, & in oculis, licet à me lon-  
 ge remotum, perpetuo fero. Nam præter  
 innumera quæ ipsi debeo beneficia, nova  
 quotidie, quæ sua est humanitas, mihi con-  
 ferre non desinit. Nuper enim occasionem  
 mihi dedisse eruditissimum *Nicolaum Andry*,  
 Galliorum *Æsculapium*, per Litteras cognos-  
 cendi, beneficium ejus puto inter maxima  
 profecto collocandum.

Ad te igitur ut proxime accedam, *Do-*  
*ctissime Andry*, gratæ certè mihi Litteræ tuæ  
 sunt, sed gratissimus qui te ad scribendum  
 animus impulit. A liberali enim & prolixâ  
 erga me voluntate tuâ profectum esse credi-  
 derim studiosum te esse opusculorum meo-  
 rum, & mihi aliquid atque adeo tantum tri-  
 buere in praxi medicâ quantum optavi equi-

dem semper, sed affectum me id esse nunquam putavi. Nunc si tu vir auctoritate & doctrina apud Galliarum medicos celeberrimus ita de me sentis, in dubium pene revoco judicium meum, nec me prorsus audeo contemnere, ne à te dissentiam, & enitar multo etiam quàm antea diligentius ut accedam proxime, si ullâ ratione potero, quò tu me pervenisse jam existimas, ut aliquando veritati jure des, quod fortasse nunc humanitati magna ex parte largiris.

Valde gaudeo tractationem de Lumbricis per observationes & experimenta à te susceptam, quàm primum elegantissimis Parisiensibus typis edendam esse; quod quidem argumentationis genus cum omnino novum sit & à paucis tali methodo exornatum, magnam ex eo te laudem & existimationem à cunctis reportaturum esse confido. Age igitur, opusque utilitati publicæ summopere necessarium quam citissime poteris expedias.

Cum Epistolâ accepi quoque schema Lumbrici lati, plurium ulnarum longitudine, à triginta circiter annorum viro, pleuritide ac delirio laborante, excreti. Latus itaque Lumbricus cum non occurrat frequenter in praxi, quatuor sunt quæ de illo à me petis.

1. Quidem, an ab ovo ducat originem?
2. Deinde undenam tanta ipsi longitudo?
3. An ab utero matris, ut Medicinæ parens observavit, ferant ipsum ægroti. Denique, frequensne sit in urbe Româ, ut in Hollandia esse solet? An vero rarus ut in Galliis?

Quæris iterum utrum experimenta à me re-

Iata circa Lumbricos, lib. 1. Praxeos, fuerint circa Lumbricos terrestres, an circa Lumbricos humanos? De singulis breviter, pro ingenii tenuitate, nonnulla dicamus.

Omniū animalium ac vegetabilium principium & origo ab ovo est; quid enim aliud plantarum semina quam ovum, in quo veluti in compendio quodam universa futuræ plantæ rudimenta contrahuntur, eaque, accidente nutritii succi fermentatione, aeris elatere, duplicique calore, altero quidem solis, altero verò telluris magnæ centrali, sensim veluti soluta compedibus excitantur, crescunt, & ad tantam, debito tempore, perveniunt magnitudinem, quanta unicuique plantarum generi ex congenitis naturæ legibus debetur.

Si talia Philosophi ac Medici ad unum omnes de vegetabilibus opinantur, quantò magis sentiendum id erit de viventibus non solum perfectis, verum etiam de imperfectis quæ vulgo vocant insecta. Nam præterquam quod idem rebus in omnibus ac æqualibus ordo sit, & ab uno oriantur omnia principio, & omnia in unum, post generalem quemdam desinant circuitum: Insecta admirabili partium nexu, & constructione, iisdem nobiliori vitalium operationum exercitatione, non solum plantis minime cedunt, sed ea in re illis longe antecellunt.

Quamobrem cum nemo plantas à putredine oriri statuerit, ne quidem insecta aliaque vilia animalcula ab eadem origine deducere debere suam, cum ratione æstimantur. Pudet enim Philosophum ac Medicum

felicissimo scientiarum hoc sæculo, in quo per experimenta, solidaque Mathematices præcepta, rerum causæ illustrantur, fortuito putredinis casui tribuere, quæ constans & perpetua seminibus inhærens naturæ lex moderatur & dirigit.

Non enim putredo est quæ viventia producit imperfecta; sed putrescentium rerum calor & fermentatio, rerum semina undequaque vagantia per orbem, fœcundat, ut ita dicam, sive potius futuri animalculi primordia fœcundato in ovulo torpida & inertia excitat, fermentat, ac veluti primam vitæ auram eisdem inspirat, idemque cum illis agit quod calor solis, aut gallinæ incubatio gallinaceis cum ovis & in Bombicum ovulis.

Quæ superius de Insectis universe diximus, ad Lumbricos quoque in homine nascentes jure quodam possunt accommodari, ut pote qui non à putrescente generantur, *κακουργύλω* sicuti vulgo putant Pseudogalenici, sed ab eodem Lumbricorum ovula in intestinis latentia excitantur, & ad vitæ actus reducuntur.

Latus itaque Lumbricus ab ovo sui generis originem ducit suam, & sicuti singularum rerum singulæ sunt proprietates, à quibus ne minimum quidem deflectere queunt ob inviolabiles naturæ leges iisdem impostas; ita & lumbrici lati, naturâ suâ, progigni solent in fœtu hærente adhuc in utero matris; paulatim crescunt in orbiculos, donec fasciarum, more universam intestinorum molem adæquent. Non nisi post plurium  
annorum

annorum cursus ad debitam perveniunt longitudinem, crescentibus enim sensim hujus insecti particulis, sensim quæ jam creverunt manifestantur.

Nec mirum tam longo tempore propriam acquirere magnitudinem, familiare namque est naturæ, prout in ovorum cicatricibus, plantarum seminibus, & in ipsâ vegetatione observamus, partium lineamenta primò describere, sacculos nempe membranaceos quos deinde, humore replendo, stato tempore manifestat; reddito enim crassiore, contento in sacculis sive utriculis icore, ab ambiente membranâ figuram & tutamen obtinet, atque ita pro naturæ ordine, viscera & partes omnes, suo quæque tempore, breviori aut longiori, pro animalium ac vegetabilium varietate exolescunt.

Opinionem hanc confirmant admirabiles Bombycum, formicarum, aliorumque insectorum Metamorphoses, ipsorum enim alæ, spicula, variæque corporis partes licet antea extiterint, non nisi paulatim, & statuto quæque tempore, se nobis produunt.

Dentium semina in alveolis, plures per annos, sicuti & pilorum glomeramina in bulbo sive radice suâ, in subcutaneâ pinguedine implantata reconduntur, donec tandem accedente necessariâ maturitate, veluti vegetando foris erumpant. Ita & lumbrici latæ longitudo ingens, quamvis in ovulo tota, veluti in compendio quodam, contracta sit, non apparet tamen antequàm debitam maturitatis suæ metam acquisiverit.

Unde non ab uberiori quo vescuntur ali-

mento, incredibilis eorum longitudo deducenda, prout nonnulli falsò opinantur, sed à congenitis proprietatibus huic lumbricorum generi præ aliis familiaribus; vescantur enim & saginentur cibis quantum velint Pigmæi, Pigmæi tamen semper erunt.

Sed hîc ulteriùs queris an ab utero matris eum adferant infantes, an vero postea in illis generetur. Summus Medicinæ patrens lib. 4. de Morb. primam, ut observas, tenet opinionem, & cum ipsius præcepta naturæ oraculo confirmata sunt, haud facile ab ejus sententiâ recedo; & si recedam non me profecto rationes, aut vana hypotheson (quas flocci pendo) figmenta, ad recedendum moverent. Sed propria experientia, per multiplicem observationum seriem constans reddita & infallibilis. Quare sicuti plures dantur Hereditarii morbi, qui ex utero sua ducunt principia, quid ni etiam de latis lumbricis hoc idem sentiendum, multo magis cum divinum senem hujus rei habeamus autorem?

Ait hic, loco jam laudato, ex lacte & sanguine redundante & corrumpente se, hos vermes in fœtu, uteri claustris concluso, produci; idque non sine ratione opinatus esse videtur: fugit enim puer in utero lacteam lympham, ut certis recentiorum observationibus, probatum est; à cujus putrescente fermentatione excitantur latentia horum lumbricorum ovula, & ad vitam disponuntur, quod quidem aliarum rerum putrescens fermentatio præstare forsitan non potest.

Eademque de causa factum esse puto ut

hic vermis epidemice grassetur in Hollandia præ aliis regionibus, nimium abundante lacticiinis; cujusque incolæ lacte & caseo fere perpetuò saginantur. Cognovi Romæ anno 1696. juvenem viginti annorum, pallidum, macie affectum, sputatorem, & in omni lacticiinorum usu intemperantem; hic cum mane cœpam cultro refecaret, ejus odore ita vehementer commotus est, & adeo ingenti suffocatione correptus, ut brevi semoriturum putaret, nisi superveniente vomitu, ejecisset lumbricum teretem, tres pedes longum, & rotundam in pilam conglobatum, quo excluso statim convalescit.

An præterea generari quoque possint lati lumbrici in adultis, nihil audeo dicere, cum nihil hac de re, mihi adhuc constet experientiâ. Puto tamen impossibile non esse, licet Hippocrates suo tempore non observaverit, & ut in re difficili clare & distincte procedamus, observandum est an æger signa det lati lumbrici ab ineunte ætate, an vero postea & annis jam gravis. Si primum sit, ab utero esse credas; si alterum non nisi eodem adulto genitum esse existimandum. Difficile enim adducor ut credam puerum ab infantia in intestinis lumbricum gerere, nec affici symptomatis quæcum hoc vermium genere conjunguntur.

Sunt autem dolor circa jecoris regionem jejuno tempore, ingens sputatio; & si dolor nimis excruciet, aponia supervenit. Tormina circa ventriculum ferociunt: pallidi sunt & imbecilles, ad labores pigri,

quandoque fastidiunt cibos, quandoque appetunt inordinatè, vermiculos figurâ cucurbitinâ excernunt, qui cum sint rescissæ partes lati lumbrici, illos dum apparent pro signo horum pathomonico habet Doctissimus Dodonæus cum Medicinæ parente, loco citato.

In Urbe Româ, & in reliquâ penè Italiâ, non ita frequens est latus lumbricus ut in Hollandiâ, quia Itali humidam, paludosam, frigidamque non incolunt regionem, nec forsân sunt nimium intemperantes sicuti Hollandi, præstantius enim pharmacum contra lumbricos sobrietate non datur.

Quatuor ab hinc annis observavi Romæ puerum duorum annorum, excrevisse per alvum, vermem vivum duos pedes longum, quem, nisi fuisset à matre rescissus, multò longiorem vidissemus.

Puer erat pallidus & multum imbecillis. Eodem tempore mulier corripitur febre cum ingenti dolore, tumoreque in hepatis regione, vena brachii tunditur, sed frustra: dolentem locum ungi iussimus oleo absynthii per coctionem factò; paulo post vomitus & diarrhæa superveniunt, & centum vermes ex ascaridum genere ejecit, & sanitatem recuperavit. Quindecim post dies recrudescunt omnia ut supra; de vermibus denuò suspicamur, contusis tribus manipulis absynthii romani, & affectæ parti appositis quindecim vermes emisit, statimque convaluit, hunc vero dolorem circa regionem Hepatis, non ipsius Hepatis, sed intestini colon è regione hujusce visceris,

fuisse arbitramur. Multa de lato lumbrico videntur apud Spigelium, & Sennertum, multa apud hunc de verme umbilicali, de crinonibus sub cute. Apud Panarolum de vermibus cucurbitinis, rostratis ac pilosis ad mille per alvum vivis excretis, sæviante malignâ febre, epidemicâ, ab uno solum ægrotante.

Experimenta quæ circa lumbricos feci & in praxeos nostræ lib. 1. descripsi. Non fuere circâ lumbricos terrestres, sed humanos. Muliercula enim quinquaginta ann. nata febre & dyssentariâ correpta, ter centum circiter vermes vivos ejecit Romæ anno 1694. Erant longitudine Fæseoli, figurâ fere cucurbitini. Injecti in spiritum vini & in infusionem feminum santonici post quinque horas periere. Post novem, in vino, dissolutione aloës, extracti Camædrios, & extracti Tabaci. Die Jovis, horâ decimâ quinta, positi fuere in oleo amygdalarum dulcium in succo Limonum, in aqua tetucciana ( mineralis est, & salinis principiis abundat ) & in vase, mercurio vivo semipieno. Sequenti die Veneris horâ matutinâ in oleo amygdalarum dulcium inveni vivos, sed valde torpidos & imbecilles: vivos verò, vegetos & valde mobiles in aquâ tetuccianâ, in succo limonum, & in vase mercurii. In hoc tamen, mercurii contactum fugiebant, & ad summitatem vasis progrediebantur. Immersi in aquam florum aurantium & rosarum, post octo horas convulsionibus correpti, obiire. Atque hæc de lumbricis.

Mirifice delectatus sum non defuisse in Galliis, (sed quando illustris & inclita Galliorum Regio claris viris ferax non fuit?) acres ingenio viros qui mecum sentiant difficillimis hisce praxeos medicæ temporibus, in quibus omnia speculationum & hypotheseon fluctibus agitata turbataque videmus, non ante cessaturam tempestatem, quàm Medici spretâ opinionum arrogantiam & fastu, ad Hippocratem clavum tenentem & moderantem confugiant, & ab eodem naturæ voce loquente discant, quâ viâ progrediendum sit ut ad veritatis metam in Medicina, tandem perveniamus.

Elapso anno in Regiam Societatem Anglicanam adscriptus fui, ut vides; nunc in Academiam Germanorum, quod ad te scribo propterea quod gratum id tibi fore confido. Hoc eodem tempore scripsi Epistolam ad amicissimum Antonium Albertum, de quâ illum moneas rogo. Vale Galliarum Ocelle, & Reipublicæ bono, salutis tuæ consulere non desinas.

*Roma. Pridie Idus Julias, 1699.*





# T A B L E

## D E S M A T I E R E S ,

Contenues dans ces deux Volumes.

### A.

- A** *Igrés.* Si les aigres engendrent des Vers. page 402.
- Ail.* Si l'ail est contraire aux Vers. 594.
- Alimens* qu'il faut éviter pour se garantir des Vers. 399.
- Amers.* Pourquoi la plupart des amers tuent ou chassent les Vers. 584.
- Andry* (Nicolas) Anagramme de son nom. 350.
- Animal.* Si le grand nombre de parties qui composent un animal, est toujours ce qui en fait la perfection. 7.
- Animaux.* Des différentes espèces de Vers qui s'engendrent dans les animaux. 37 51.
- Que tous les animaux ont d'autres animaux qui les dévorent. 168.
- Génération des animaux par les Vers Spermatiques. 172.
- Aphorismes* sur les Vers du corps de l'homme. 63 r.
- Apophyse* vermiciforme, pourquoi ainsi appelée. 71 r.
- Apostume.* Ver velu sorti d'une apostume venue à la cuisse d'un jeune homme. 124.
- Appétit.* Ce que c'est qu'un appétit sain. 413.
- Aquila alba.* Ce que c'est.
- Ascarides.* Remedes contre les Vers appelés Ascarides. 529.
- Auriculaires.* Remedes contre les Vers appelés Auriculaires. 472.

### B.

- Baglivi.* Ses Expériences sur les Vers pour prouver l'inutilité ou le peu de force de certains remedes. 455.
- Ses Observations importantes sur l'effet du vin contre les Vers. 512.

Ses Lettres écrites à l'Auteur sur le sujet des Vers. 711.

Sa Lettre Latine. 841.

*Barres*, Médecin de Montpellier, ses Observations pueriles sur un nombre de petits Vers plats. 220.

*Bourdelot*. Sa Thèse *An peracutis ut plurimum purgatio per superiora?* 573.

*Bouillie*. Ses bonnes & mauvaises qualités. 411.

*Bouviere*. Remedes contre les Vers appellés Bouviere. 501.

## C.

*Cardiaires*. Remedes contre les Vers appellés Cardiaires. 497.

*Catalepsis*. Si cette maladie vient quelquefois de Vers. 340.

*Champignons*. Leur mauvaise qualité. 406.

*Chanvre*. Sa graine bonne contre les Vers. 517.

*Charollois*. Lettres de ce Médecin au sujet d'un Ver sanguin. 107 109.

*Ciron*. Définition de cet Insecte; pourquoi appellé en latin *Acarus*. 128.

*Cœur*. Pensée où étoient les Anciens qu'il n'y avoit point de cœur en plusieurs Insectes. 5.

Insecte dans lequel il se trouve un si grand nombre de cœur, que ce n'est presque qu'une chaî-

ne de cœurs depuis la tête jusqu'à l'extrémité du corps. *Ibid.*

*Colasson*. Lettre de Monsieur Colasson Chirurgien à Vatan, sur un Ver sanguin. 112 114.

*Coralline*. Sa propriété contre les Vers. 506.

*Cutanès*. Remedes contre les Vers appellés Cutanès. 499.

## D.

*Daval* Docteur en Médecine de la Faculté de Paris; ses Observations sur les Vers. 315.

*Dentaires*. Remedes contre les Vers appellés Dentaires. 492.

*Dents* Vers qui se trouvent d'ordinaire sous la carie des dents. 94.

*Desault* Médecin de Bourdeaux; sa Dissertation sur la rage. 361.

*Destandau* premier Médecin de la Reine premiere Douairiere d'Espagne; sa Lettre écrite de Bayonne au sujet du Tænia. 224.

*Digestion*. Qu'elle ne se fait pas toute dans l'estomac. 415.

*Digestion*. En quel tems nâquit le systême de la digestion par le broyement. 630.

*Doronic*. Observations curieuses faites à Plombieres sur le doronic à feuilles.

feuilles de Plantain. 43. des Vers dans l'estomac 248.

*Dragonéan.* Définition de cet Insecte selon Ambroise Paré. 136.

*Exentéaux.* Remedes contre les Vers nommés Exentéaux. 467.

*Expériences de Mr Baglivi & Redy,* pour prouver que la plupart des remedes qu'on employe contre les Vers, doivent être évités ou comme dangereux, ou comme inutiles. 456. & *suiv.*

E.

*Eau de Fougere.* Que la préparation de cette eau n'est pas divulguée. 532.

Que Mr Dionis Docteur Régent de la Faculté de Médecine de Paris, est seul qui en ait la recette de Mr Andry.

*Ibid.*

Remarque sur la racine de fougere. 534.

Ver canin rendu par l'eau de fougere; Lettre à ce sujet. 58. & 241.

*Eau de Mercure,* autrement dite de vis-argent. Si elle est bonne contre les Vers. 445.

*Eau-de-vie.* Si elle est bonne contre les Vers. 452.

*Eau.* D'où vient l'aversion que les enragés ont pour l'eau. 362.

*Elcophages.* Remedes contre les Vers appellés Elcophages. 499.

*Encéphales.* Ce que c'est que les Vers appellés Encéphales. 671.

Remedes contre les Vers appellés Encéphales. 468.

*Enragés.* D'où vient l'aversion que les enragés ont pour l'eau. 362.

*Estomac.* S'il s'engendre

F.

*Fabricius (Guillaume.)* Ses Remarques au sujet du Ver plat. 538 545.

*Fagon* premier Médecin de Louis XIV. Qu'on lui doit la connoissance de l'orig. du Kermés par la piquete d'un Ver. 421. Sa These sur le Tabac. 810.

*Faim* que causent les Vers. 303 306.

*Femme.* S'il est vrai que le corps de la femme soit un ouvrage imparfait. 8.

*Feux follets.* Ce que c'est. 65.

*Fièvre.* Julep qu'on peut donner à un enfant pour tuer les Vers quand il a de la fièvre. 505.

*Foie.* Quelles sont les choses qui contribuent le plus à produire des obstructions dans le foie. 420.

Vers trouvés dans le

foie d'un enfant de deux ans; Observation de *Gaspard Bauhin* à ce sujet. 96.

*Fougere*. Que la préparation de l'eau de fougere n'est pas divulguée. 532.

Que Mr *Dionis Docteur Régent* de la Faculté de Médecine de Paris, est seul qui en ait la recette de Mr *Andry*. *Ibid.*

Remarque sur la racine de fougere. 534.

*Fourmis* qui percent en une nuit des portes de cabinets & d'armoires, & qui rongent même le cuivre & l'argent. 41.

*Frayeurs*. Si les Vers causent quelquefois des frayeurs, & si les frayeurs peuvent aussi quelquefois à leur tour donner lieu à la production des Vers. 329.

*Fromage*. Moyen, de préserver le fromage des Vers. 577.

## G.

*Génération*. Dissertation sur la Génération de l'Homme par les Vers Spermaticques. 734.

*Génération* des animaux par les Vers. 172.

*Génération* de l'Homme par les Vers Spermaticques. Objections contre ce système. 173.

*Geoffroy*. Sa Lettre à

l'Auteur de ce Livre touchant la Dissertation sur le système de la Génération de l'Homme par les Vers Spermaticques. 772.

*Glande pinéale*. S'il se trouve des Vers jusques dans la glande pinéale. 71.

*Goiffon* Médecin de Lyon; son sentiment sur la cause de la peste. 348.

*Grenouilles*. Si elles se produisent de la pluie. 14.

*Grossesse*. Pourquoi les femmes se trompent si souvent lorsqu'elles veulent juger du tems de leur grossesse. 162.

## H.

*Hartsoeker*. Ses Lettres écrites à l'Auteur sur le sujet des Vers. 711.

*Hecquet*. Son Livre intitulé: *Explication Physique & mécanique des effets de la saignée & de la boisson dans la cure des maladies*. 559.

*Hépatiques*. Remedes contre les Vers appelés Hépatiques. 496.

*Hippocrate*. Que ce Médecin a reconnu le premier que le Ver plat étoit seul de son espèce. 245.

*Huile*. Excellent remede contre les Vers. 507.

Propriété de l'huile sur les Vers; Expérience curieuse à ce sujet. 574.

Que les huiles sont un

Bon remede contre les Vers des intestins. 85.  
 ner à un enfant pour tuer les Vers quand ils ont de la fièvre. 505.

I.

*Jaunisse.* Remede contre les Vers de la jaunisse.

525.

*Insecte.* Ce que c'est. 1.  
 Si les Insectes respirent. 3.

Si les Insectes ont du ang. 4.

Observations qui font voir que les Insectes ne font pas des ébauches de la Nature. 5.

Pensée où étoient les Anciens qu'il n'y avoit point de cœur en plusieurs Insectes. *Ibid.*

*Intestins.* Des Vers du corps humain qui naissent hors des intestins. 67.

Des signes des Vers qui sont ailleurs que dans les intestins. 371.

Des signes des Vers qui sont dans les intestins. 376.

Des remedes contre les Vers des intestins. 501.

De certains remedes qu'on a coûtume d'employer contre les Vers des intestins, & qu'il faut éviter. 444.

*Joli de Fleury* Procureur Général. Lettre qui lui a été écrite d'Alais par Mr de Rochebouet, au sujet d'un Ver. 332.

*Julep* qu'on peut don-

K.

*Kermés.* A qui est dûe la connoissance de l'origine du Kermés par la piquure d'un Ver. 42.

L.

*Lait* Que le lait des nouvelles accouchées est un aliment médicamenteux proportionné à la foiblesse des enfans. 417.

*Lémeri.* Eclaircissement sur une Lettre de Mr Lémeri contre la premiere édition de ce Livre. 649.

*Lettre* de Mr Geoffroy à l'Auteur de ce Livre touchant la Dissertation sur le système de la Génération de l'homme par les Vers Spermatiques. 772.

*Lettre* de Mr Lémeri contre la premiere Edition de ce Livre. 649.

*Lettres* écrites à l'Auteur par Mrs. Hartsoecker & Baglivi sur le sujet des Vers. 711.

*Littre* (M.) Médecin de la Faculté de Paris, ses curieuses Observations sur des Vers sortis du nez. 76.

*Longchamp* Officier du Roi à Orbec. Sa Lettre sur de petits Vers plats qu'il a rendus. 229.

## M.

*Macreuses.* Si elles s'engendrent du bois pourris des vieux vaisseaux. 14.

*Malades.* Que l'on n'examine pas assez s'il y a des Vers dans les Malades. 339.

*Maladies Vénériennes.* Si elles ôtent la fécondité. 179.

*Maladies Vermineuses.*

Remarques générales sur leur traitement. 354.

*Malocet* Médecin de la Faculté de Paris. Ses Observations sur un Ver trouvé dans les *Sinus frontaux.* 84.

*Malvoisie.* Vin de Malvoisie bon contre les Vers. 68.

*Médecins.* Ignorance de certains Médecins modernes, au sujet du Ver Solitaire. 258.

*Melon.* Si ce fruit produit beaucoup de corruption. 404.

*Mercure.* Si l'eau de mercure est bonne contre les Vers. 445.

Moyen de tirer le mercure du pourpier. 578.

*Millepertuis.* S'il est bon contre les Vers. 577.

*Minéraux.* Des différentes espèces de Vers qui s'engendrent dans les minéraux. 37 39.

*Moëlle.* En quel sens

on peut dire que la moëlle nourrit les os. 398.

*Montabourg* Médecin de la Faculté de Paris ; sa Lettre écrite le 30. Mars 1735. au sujet de plusieurs lambeaux d'un Ver Solitaire, qui pouvoient se monter à la longueur de 40. aulnes. 33.

*Moutons.* Sorte de Vers singuliers qui se trouvent dans le foie des moutons. 62.

*Muet.* Que les Vers sont souvent une des causes qui peuvent rendre muet. 300.

## N.

*Nez.* Vers sortis du nez. 73 67.

*Noix.* Si l'eau dans laquelle on a trempé des écorces de noix est bonne contre les Vers. 454.

## O.

*Oeuf.* Comment le Ver Spermatique s'attache à l'œuf. 175.

*Opiate* contre le Ver Solitaire. 535.

*Oreilles.* Vers sortis de l'oreille. 92.

*Orgasme.* En quel tems se présente l'heureux moment de l'orgasme. 572.

*Os.* En quels cas on peut dire que la moëlle nourrit les os. 328.

P.

*Perce-oreilles.* Lettres sur des Perce-oreilles, par Mr le Curé de St Ouen.

473 & suiv.

Remarques à ce sujet.

480 & 491.

*Peste.* Si la peste est causée par les Vers.

342.

*Pignons.* S'ils sont propres à nourrir les Vers.

403.

*Pitois* Médecin de Beaune en Bourgogne. Sa Lettre sur le Ver Solitaire.

238.

*Pleurésie.* Définition de cette maladie.

312.

*Pleurésie* vermineuse.

310.

*Poumons.* Vers trouvés dans les poumons.

95.

Insectes qui ont plusieurs poumons.

5.

*Pourpier.* Pourquoi il est bon contre les Vers.

518.

*Puce.* Particularité concernant cet Insecte.

6.

*Pulmonaires.* Remedes contre les Vers appellés Pulmonaires.

496.

R.

*Rage.* Si la rage a pour cause les Vers.

361.

*Rédi.* Curieuses Observations de ce Médecin touchant des Vers trouvés dans les intestins de différens animaux.

60.

*Remedes.* Comment les remedes sans avoir une intelligence qui les conduise ; vont porter leur effet à une partie plutôt qu'à une autre ; Expérience à ce sujet.

416.

Maniere dont agissent les remedes antivermineux.

573.

Liste des remedes contre les Vers.

609.

Réflexions Pratiques sur la quantité extraordinaire des remedes contre les Vers.

616.

Précautions à observer quand on fait des remedes contre les Vers.

624.

De certains remedes qu'on a coûtume d'employer contre les Vers des intestins, & qu'il faut éviter.

444.

*Remedes* extérieurs ou topiques contre les Vers.

520.

*Remedes* internes bons contre les Vers.

503.

*Rinaires.* Ce que c'est que les Vers Rinaires.

72.

*Rinaires.* Remedes contre les Vers nommés Rinaires.

469.

*Rougeard* Médecin de l'Aigle en Normandie. Ses Observations sur les Vers que l'on trouve dans les Tanches.

52.

*Rongerolle* Chirurgien de Verneuil. Sa Lettre écrite à la Faculté de Médecine de Paris touchant un Ver d'une figure &

longueur extraordinaire. 323.

S.

*Saignées.* Vers sortis par les saignées. 104.

*Sang.* méprise des Anciens qui ont écrit que la plupart des Insectes n'avoient pas de sang. 4.

Si l'humeur appelée sang, est telle par sa couleur ou par son usage. *Ibid.*

Si tous les Vers qui s'engendrent dans le sang sont d'une même figure? 105.

*Sanguins.* Remedes contre les Vers appelés Sanguins. 498.

*Sel.* Si le sel est bon contre les Vers. 453.

*Semen-contr.* S'il est contraire aux Vers. 446.

*Solitaire,* ou *Tænia.* Ce qui peut donner lieu à la génération de ce Ver. 36.

Si c'est un animal unique, ou une chaîne de Vers. 247.

Lieu où se nourrit ce Ver. 242.

Signes du Solitaire. 386.

Qu'il produit dans les femmes des effets plus fâcheux que dans les hommes. 309.

Ridicule raison, Pourquoi le Ver Solitaire est plat. 270, 274.

*Sourd.* Enfant de dou-

ze ans, qui tous les matins étoit sourd de l'oreille gauche, & cessoit de l'être après le dîner. 91.

T.

*Tabac.* Si le tabac est bon contre les Vers. 447.

Traduction de la These de Mr Fagon sur le tabac. 810.

*Tania,* ou Solitaire. Ce qui peut donner lieu à la génération de ce Ver. 36.

Que c'est quelque chose de curieux que la structure intérieure du *Tænia.* 265.

Que ce n'est point un fait rare ni extraordinaire de voir rendre des *Tania* ou Vers Solitaires à des femmes en couche. 317.

Signes du *Tænia.* 385.

Sa répullulation. 231.

Remedes contre le *Tænia.* 531.

*Tanaïse.* Pourquoi appelée l'herbe aux Vers. 618.

Que la poudre de tanaïse est bonne pour l'estomac. 522.

*Tanches.* Fort sujettes aux Vers plats, & qui ressemblent au *Tænia* ou Solitaire pour la longueur. 52.

*Tartre émétique.* Bon contre les Vers. 316.

*Taupe.* S'il est vrai

qu'elle soit sans yeux. 8.

*Tournesot.* Sa These intitulée : *An morborum curatio ad leges Mechanicæ referenda.* 419.

*Tyson* (Edouard.) Sa Dissertation Angloise sur le Ver plat. 212.

V.

*Végétaux.* Des différentes espèces de Vers qui s'engendrent dans les végétaux. 37 42.

*Veine porte.* Vers trouvés dans le tronc de la veine porte. 340.

*Ver.* Ce que c'est. 1.  
Comment s'engendrent les Vers dans le corps de l'homme. 11.

Si les Vers & plusieurs autres Insectes s'engendrent de la seule corruption. 13.

Quelle est la matiere la plus propre à faire éclore les Vers dans le corps de l'homme, & à les y nourrir quand ils y sont une fois éclos. 27.

Des différentes espèces de Vers qui s'engendrent dans le corps de l'homme. 37.

Des Vers du corps humain qui naissent hors des intestins. 67.

Des différentes formes que prennent les Vers 281.

Des effets des Vers dans le corps humain. 291.

Des effets des Vers qui sont dans les intestins. 299.

Des moyens de se garantir des Vers. 397.

Quelles sont les choses qui nous rendent sujets aux Vers. 398.

Alimens qu'il faut éviter pour se garantir des Vers. 399.

Qu'il n'est pas en notre pouvoir de nous garantir des Vers. 410.

De la sortie des Vers, & des prognostics qu'on en doit tirer. 421.

*Vers des intestins.* Qu'il y en a de trois sortes. 188.

*Vers Strongles.* Pourquoi ainsi appellés. *Ibid.*

*Ver Plat.* A quoi il ressemble; pourquoi appellé *Tænia*. 194.

Combien il y en a d'espèce. *Ibid.*

*Vers Plats*, appellés Cucurbitaires, & pourquoi 210.

*Ver Solitaire.* Que le Ver Solitaire s'engendre dans l'enfant au ventre de la mere selon l'opinion d'Hippocrate. 34.

Qu'il s'engendre dans l'homme à toute sorte d'âge selon Sennert. 35.

Ce qui peut donner lieu à la génération de ce Ver. 36.

*Ver Solitaire.* Ridicule raison, Pourquoi il est plat. 270 274.

|  |      |  |      |
|--|------|--|------|
| Espèce de Vers qui rongent le bois des vaisseaux.  | 50.  | ils naissent ; pourquoi ainsi appelés.                                     | 123. |
| Si la rage a pour cause les Vers.  | 361. | <i>Vers</i> appelés <i>Crinons</i> .                                       | 125. |
| Des signes des Vers.   | 370. | <i>Vers</i> appelés <i>Bouviers</i> .                                      | 129. |
| Si l'homme tire son origine d'un Ver.  | 734. | <i>Vers</i> appelés <i>Soies</i> . <i>Ibid.</i>                            | 137. |
| Aphorismes sur les Vers du corps de l'homme.   | 631. | <i>Vers</i> appelés <i>Toms</i> .  | 140. |
| <i>Ver</i> <i>Spermatique</i> . Comment il s'attache à l'œuf.  | 175. | <i>Vers</i> appelés <i>Umbilicaux</i> .                                    | 141. |
| Differtation sur la génération de l'homme par les Vers <i>Spermatiques</i> .                                     | 734. | <i>Vers</i> appelés <i>Oesophagiens</i> .                                  | 151. |
| <i>Vers</i> trouvés dans la vessie du fiel.  | 243. | <i>Vers</i> <i>Spermatiques</i> . Leur figure.                             | 153. |
| <i>Ver</i> d'une figure & longueur extraordinaire. Lettre à ce sujet de Mr de Rongerolle Chirurgien de Verneuil. | 323. | <i>Vers</i> sortis par les saignées.                                       | 401. |
| <i>Vers</i> trouvés dans les <i>sinus frontaux</i> .   | 84.  | <i>Vers</i> <i>Ophthalmiques</i> . Pourquoi ainsi appelés.                 | 88.  |
| <i>Vers</i> sortis du nez.   | 73.  | <i>Vers</i> sortis de l'oreille.   | 92.  |
| <i>Ver velu</i> sorti d'une apostume venue à la cuisse d'un jeune homme.   | 124. | <i>Vers</i> <i>Dentaires</i> . Pourquoi ainsi appelés.                     | 94.  |
| <i>Vers</i> <i>Vénéériens</i> .  | 147. | <i>Vers</i> appelés <i>Dalberes</i> . Ce que c'est que ces Vers.           | 105. |
| Si toutes les maladies vénériennes viennent des Vers.  | 147. | <i>Vers</i> <i>Hepatiques</i> . Pourquoi ainsi appelée.                    | 96.  |
| <i>Vers</i> <i>Vésiculaires</i> . Qu'il y en a de plusieurs figures différentes.                                 | 120. | <i>Vers</i> <i>Spléniques</i> . Pourquoi ainsi appelés.                    | 98.  |
| <i>Vers</i> sortis par les urines.   | 121. | <i>Vers</i> <i>Cardiaires</i> . Pourquoi ainsi nommés. <i>Ibid.</i>        | 100. |
| <i>Vers</i> <i>Elcophages</i> . Où ils naissent ; pourquoi ainsi appelés.  | 95.  | <i>Vers</i> <i>Péricardiaires</i> . Ce que c'est ; pourquoi ainsi appelés. | 100. |
|  |      | <i>Vers</i> <i>Sanguins</i> . Pourquoi ainsi appelés.                      | 103. |
|  |      | Lettres sur les Vers Sanguins.   | 106. |
|  |      | <i>Vers</i> trouvés dans les poumons.                                      | 95.  |

De certains remedes qu'on a coûtume d'employer contre les Vers des intestins, & qu'il faut éviter. 444.

Des remedes propres contre toutes sortes de Vers du corps humain. 466.

Des remedes contre les Vers des intestins. 501.

Maniere dont agissent la plupart des remedes que l'on donne contre les Vers. 573. & *suiv.*

Liste des remedes contre les Vers. 609.

Réflexions Pratiques sur la quantité extraordinaire des remedes contre les Vers. 616.

Précautions à observer quand on fait des remedes contre les Vers. 624.

*Vers* composés sur Mr Goiffon Médecin. 360.

*Petits Vérole.* Que les grains de la petite vérole sont quelquefois remplis de Vers. Observations de Borelli à ce sujet. 123.

*Vésiculaires.* Remedes contre les Vers appellés Vésiculaires. 499.

*Vieussens* Médecin de Montpellier. Son explication de la structure du Ver Solitaire. 270.

*Vif-argent.* Pourquoi le vif-argent tiré des plantes, & entre autres du

pourpier, doit être plus dégagé d'impuretés que celui qui se tire des mines. 519.

*Vin.* Observation importante sur l'effet du vin contre les Vers par Monsieur Baglivi. 572.

*Vin* de Malvoisie bon contre les Vers. 68.

*Vinaigre.* Ce qui s'observe dans le vinaigre par le moyen du microscope. 400.

Si le vinaigre tue toutes sortes de Vers. 445.

*Vinaigre.* Comment il peut ronger la pierre. 40.

*Vipere.* Pourquoi la poudre de Vipere se remplit de Vers quand elle a été gardée quelque tems. 25.

*Umbilicaux.* Remedes contre les Vers appellés Umbilicaux. 501.

*Vrayet* Médecin d'Abbeville. Ses Lettres au sujet des Vers Sanguins. 40 106.

*Urines.* Vers sortis par les urines. 121.

*Winslow.* Sa découverte anatomique au sujet du Ver Solitaire. 252.

Lettre de ce Médecin à ce sujet. *Ibid.*

Autre Lettre du même sur un Ver trouvé dans le tympan de l'oreille d'une fille de trois ans. 93.

*Fin de la Table des Matieres,*

---

## E R R A T A

Il est important de consulter cet Errata, & principalement les endroits qui y sont marqués d'une Etoile.

### P R E F A C E.

- \* **P**Age xx. ligne 14. J'en examine les espèces dans le troisiéme Chapitre, *ajoutez*, où je traite au long des Vers spermatiques.
- \* Page xxj. ligne 16. On voit dans le onziéme, quelles précautions il faut apporter quand on fait des Remedes contre les Vers, *lisez*, le onziéme Chapitre est sur la manière dont agissent les Remedes antivermineux.
- \* Même page xxj. ligne 20. Je traite par occasion dans le douziéme, de certains Vers nommés spermatiques, dont plusieurs Physiciens croyent que sont formés tous les Animaux, *lisez*, Je traite dans le douziéme, des précautions qu'il faut apporter quand on fait des Remedes contre les Vers.
- Page xxiv. ligne 6. Je me contente de rapporter simplement sa Critique à la fin du Volume, *lisez*, je me contente de rapporter simplement sa Critique à la fin du Livre.
- Page xxvij. ligne. 10. A la fin de ce Volume sont trois Lettres qui m'ont été écrites sur le sujet des Vers, *lisez*, j'ai renvoyé aux dernières pages de ce Traité, trois Lettres qui m'ont été écrites sur le sujet des Vers.

Page xxix. ligne 14. J'ai mis à la fin du Volume une Liste exacte de ces réformes, *lisez*, je finis par une Liste exacte de ces réformes.

## C O R P S D U L I V R E.

- Page 3. ligne 6. *infcifum*, *lisez*, *incifum*.  
Page 25. l. 15. *mufile*, *lisez*, *mucilage*.  
Page 32. ligne 16. Hippocrate niant, *lisez*, Hippocrate ajoute.  
Page 45. ligne première de la citation marginale, *Afnienfia*, *lisez*, *Hafnienfia*.  
Même page 45. ligne dernière de la citation marginale, *albas* *lisez*, *albos*.  
Page 54. ligne 7. ayant, *lisez*, ajoute.  
Page 64. lig. 18. *Mathrole*, *lisez*, *Mathiole*.  
Page 65. lig. penult. *curiofa*, *lisez*, *curiofa*.  
Page 69. ligne 25. & au plûtard, *lisez*, ou au plûtard.  
Page 72. ligne antepenult. *Fernés*, *lisez*, *Fernel*.  
Page 95. ligne 14. *Brassuvolus*, *lisez* *Brassavolus*.  
Page 149. ligne 17. il faut en cet endroit un *a lineâ*.  
Page 152. lig. 13. *vircelloni*, *lis*. *vercelloni*.  
Page 187. ligne antepenult. à la fin de ce Volume, *lisez*, à la fin de ce Traité.  
Page 197. ligne 2. se laissent appercevoir, *lisez*, se laissent appercevoir sans peine.  
Page 198. ligne 10. Il a de plus une épaisseur & une consistance que la plupart des autres *Tænia* n'ont pas, *lisez*, il a, aussi-bien que celui de la Figure 2. une épaisseur &

une consistance que la plupart des autres  
Tania n'ont pas.

Page 200. ligne 2. le côté plat y est marqué  
par la lettre A , & le côté bossu par la let-  
tre B. *lisez* , le côté bossu y est marqué par  
la lettre A. & le côté plat par la lettre B.

Page 201. ligne 11. la Planche suivante ,  
*lisez* , la Planche que voilà.

Page 216. ligne 13. Mr de Fermethuy , *lisez* ,  
Mr de Fermeluy.

Page 289. ligne 3. svammeidam , *lisez* ,  
svammerdam.

Page 318. Mr Centugi , *lisez* , Mr Contugi.

\* Page 502. lignes 3. & 4. pour conclusion  
entière du Chapitre , *lisez* , pour conclu-  
sion de cette matière.

\* Page 554. lig. 8. dans la Section suivante ,  
*lisez* , dans le Chapitre suivant.

\* Même pag. 554. lig. 9. Section III. *lisez* ,  
Chapitre X.

\* Page 573. l. 14. Sect. IV. *lisez* , Chap. XI.

Page 611. colonne 2. ligne 13. *lisez* , Rue.

Page 624. ligne 6. Rhue , *lisez* , Rue.

Même page 624. ligne 13. Chapitre X. *lisez* ,  
Chapitre XII.

Même page 624. l. 19. les Remedes que nous  
avons marqués dans le Chapitre précé-  
dent , *lisez* , les Remedes convenables , &  
*effacez* , que nous avons marqués dans le  
Chapitre précédent.

Page 727. ligne 20. une lympe qui tient de  
la nourriture du lait , *lisez* , une lympe  
qui tient de la nature du lait.

Page 728. ligne 14. un Ver plat de trente  
pieds de long , *lisez* , un Ver rond & long ,  
ayant trois pieds de longueur.

FIN.

